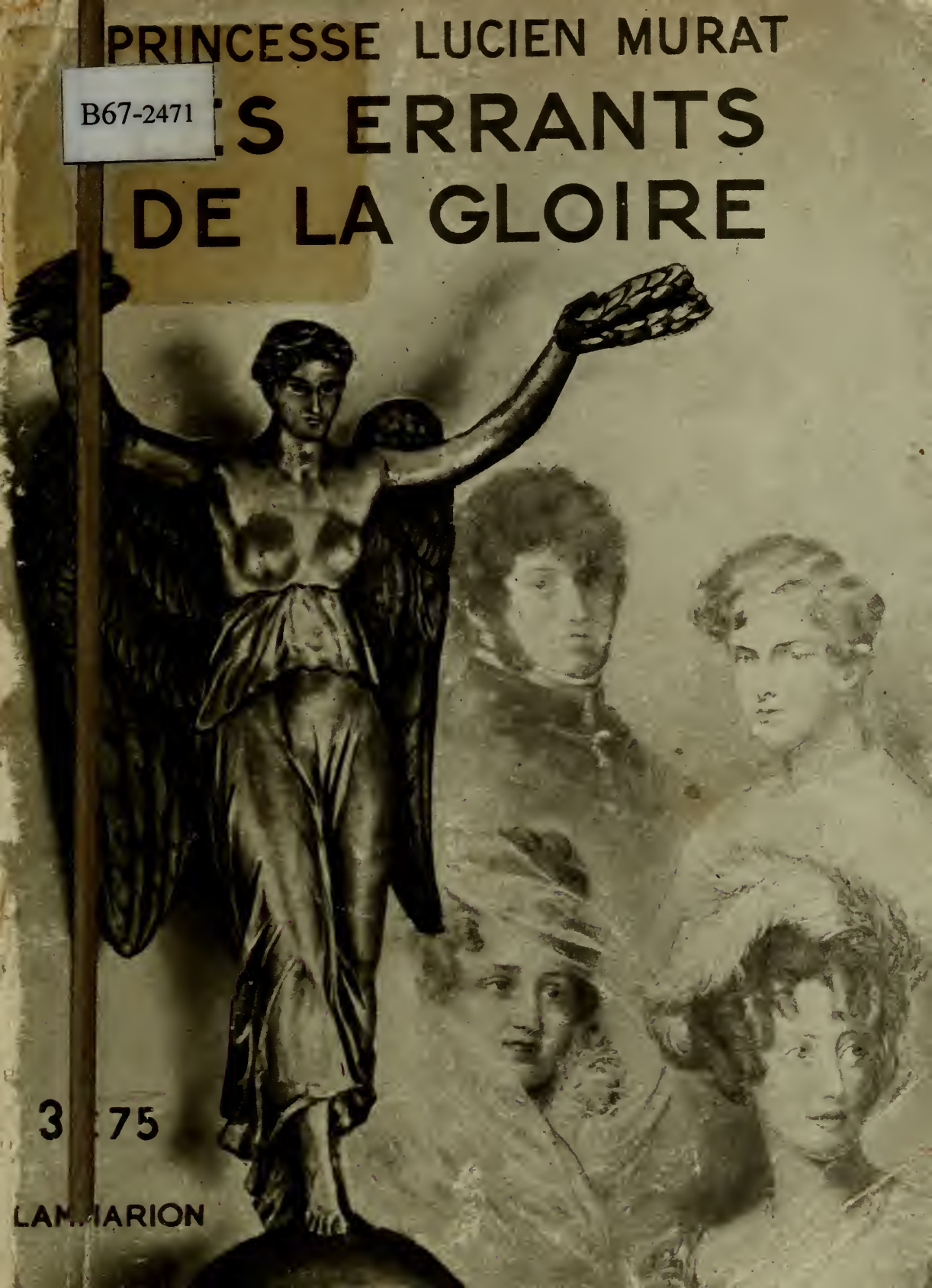
PRINCESSE LUCIEN MURAT

B67-2471

LES ERRANTS DE LA GLOIRE



3 75

LAMMARION

0,80,89
817

Photo Giraudon

MURAT A LA BATAILLE D'ABOUKIR,

d'après un tableau de Gros.

PRINCESSE LUCIEN MURAT

LES ERRANTS DE LA GLOIRE

Avec quatre planches hors-texte tirées en héliogravure.

EUROPE
944
D3e

78958

FLAMMARION

Tous droits réservés.
Copyright 1933, by ERNEST FLAMMARION.

GENEALOGICAL SOCIETY
OF THE CHURCH OF JESUS CHRI
OF LATTER-DAY SAINTS
DEC 6 - 1966

" Hier et Aujourd'hui " **3 francs 75**

Collection dirigée par M. OCTAVE AUBRY

Secrétaire général : M. Christian Melchior-Bonnet.

En vente :

AUBRY (OCTAVE)
L'Impératrice Eugénie et sa Cour.
La trahison de Marie-Louise.

BAINVILLE (JACQUES)
Louis II de Bavière.

BARTHOU (LOUIS)
de l'Académie française.
La vie ardente de Wagner.

BAZIN (RENÉ)
de l'Académie française.
Pie X.

BERTRAND (LOUIS)
de l'Académie française.
Louis XIV intime.

BLASCO-IBAÑEZ (V.)
Chine.

BORDEAUX (HENRY)
de l'Académie française.
Le Fort de Vaux (1916).
La délivrance de Verdun.

FARRÈRE (CL.) et CHACK (P.)
Deux combats navals (1914).

FUNCK-BRENTANO (FRANTZ)
de l'Institut.
Les secrets de la Bastille.
Le Masque de Fer.

GENEVOIX (MAURICE)
Les Éparges (1915).
Jours de la Marne.

GIRAUD (VICTOR)
Histoire de la Grande Guerre.

HOUSSAYE (HENRY)
de l'Académie française.
Le retour de Napoléon.

JACOBY (JEAN)
Lénine.

LA FORCE (DUC DE)
de l'Académie française.
La Grande Mademoiselle.

(Voir à la fin du volume la suite du catalogue des ouvrages parus dans " Hier et Aujourd'hui ".)

LES ERRANTS DE LA GLOIRE

I

LA FAYETTE

LA LOUVE DU GÉVAUDAN
1765

Gilbert de La Fayette était un joli rouquin dégingandé, dont l'œil couleur châtaigne rappelait le fruit piquant de ses forêts. Comme il n'avait jamais connu son papa, hélas ! tué à la guerre, le petit marquis n'obéissait à personne. Sa mère, sa tante, vieille fille à perruque, et l'abbé chargé de lui apprendre dix mots de latin et un soupçon de catéchisme essayaient vainement de retenir le gosse turbulent au manoir de Chavaniac. Caresses, menaces, peu importait !

Un jour, Gilbert, de la panoplie paternelle, décroche en tapinois fusil et gibecière. Le sournois bondissant traverse la cuisine, enlève à ses casseroles le gentil marmiton, son compagnon de jeux. Les voilà échappés. — « Gilbert, Gilbert, où es-tu ? » criait la marquise penchée sur les terrasses. « Gilbert, Gilbert ! », hurlait l'abbé retroussant sa soutane et courant à pieuses enjambées vers les taillis touffus.

Ces escapades faisaient trembler la mère apeurée, car une louve terrible et mystérieuse rôdait. La bête du Gévaudan était partout, invisible et présente, emportant dans sa gueule rouge enfants nomades, bergers, agnelets vagissants. A dix ans, on est presque un homme ! La Fayette a juré d'abattre la louve diabolique. On l'avait aperçue louchant d'une prunelle flamboyante, sa vilaine queue cinglant la bruyère. Hérissée de poils bleus, elle zigzaguait, les crocs menaçants. Horreur ! de sa langue vermeille pendait une bave verdâtre.

Le cœur battant, Gilbert s'approche sur la pointe des pieds. Il vise, tire sur la gâchette, sa main ne tremble plus. Une plainte aiguë siffle sur la lande, le sang empourpre les genêts. Il a blessé le fameux loup-garou. Quelle ivresse ! Les petits gars l'escortent. Bravo, Monseigneur ! Il rentre au château, dansant la bourrée et, grisé, savoure pour la première fois les vivats fouchtras des paysans d'Auvergne qui, torches en main, saluent le chasseur agile.

UN MENUET A TRIANON
1775

« Monsieur de La Fayette, vous n'êtes qu'un maladroit », s'écria la Reine rougissante, « vous venez de m'écraser l'orteil. Le menuet n'est pas la bourrée. » A ces mots, le clavecin épouvanté se tut, la harpe frissonna, une corde se rompit.

Empressé, le comte d'Artois se précipite vers sa belle-sœur Marie-Antoinette : « Le plus joli pied du monde, Madame, vient d'être effleuré par ce benêt », murmure-t-il tout bas. « Lorsqu'on est aussi gauche que vous, marquis, on ne se mêle pas de danser. »

« Pas de querelles ! Nous sommes ici pour nous distraire.

Messieurs, n'y pensez plus et recommençons la dernière figure de notre ballet. Cavaliers, donnez la main à vos danseuses. En avant, la ritournelle. » M. de Guéméné se trémousse au lieu de cambrer la taille, la duchesse de Fronsac a raté le chassé-croisé. Voyons, la comtesse d'Aremberg bavarde comme une pie avec M. de Coigny au lieu de compter la mesure. Que chuchotent-ils tous deux ? La Fayette boude dans un coin avec son cousin Ségur, il regrette sa province, rêve sous son front fuyant. Il bâille, éclairé par les lustres de Trianon. Se pliera-t-il jamais aux grâces de la Cour ?

« Quelle figure de bonnet de nuit vous faites ! Sans rancune, vous prendrez votre revanche demain au jeu de paume », dit Monseigneur. — « Onze heures ! Ciel ! Je suis toute chiffonnée, soupira Marie-Antoinette, mes paniers sont aplatis à faire peur, mes rubans de gaze ne bouillonnent plus, mon panache dégringole et ma poudre s'envole. Je me sauve. Adieu, Messieurs, le Roi m'attend au château. »

A la dernière révérence, cette jeunesse espiègle pivota sur ses talons pointus. Les ailes de pigeon se couvrirent de tricornes, les chaises à porteurs filèrent dans les charmilles vers l'auberge de l'Épée de Bois. Attablé, un verre à la main, notre héros ne craignait aucun concurrent : le vin de Champagne ne l'effrayait pas.

Ségur, Dillon et le vicomte de Noailles le défièrent de vider jusqu'au matin toutes les bouteilles de la cave. L'aube filtrait par la lucarne. Était-ce le soleil ou la lune ? Les jeunes seigneurs auraient été embarrassés de le dire. La Fayette avait déjà son plumet. On l'emporta chez son beau-père, le duc d'Ayen, tandis qu'il criait à tue-tête à la cantonade : « Dites au vicomte que j'ai gagné tous les paris ! »

Versailles, gagner ses grades ailleurs que dans les antichambres.

Sa fière mine est son talisman. A première vue, le général Washington s'engoue du jeune rebelle qui a franchi les mers pour se jeter dans ses bras. Le voilà major-général à dix-neuf ans. Quelle veine ! Il imagine la tête ahurie de son colonel à Metz, lisant dans les gazettes la folle nouvelle. La bataille s'engage. Enfin il coquette avec la chance.

Souriant, plus adroit au combat qu'au ballet, il s'élance poudré avec les va-nu-pieds à la rencontre d'un régiment anglais. « Ce garçon ne saurait m'échapper », criait lord Cornwallis avec jactance, « ce soir il dînera à ma table. » — « Milord se vante », répondait La Fayette. Dans le feu de l'escarmouche, une balle anglaise interrompit l'invitation.

La Fayette tombe, la jambe traversée. Il roule sur cette terre accueillante où passe une odeur de chèvrefeuille. Son sang coule. Est-il bleu, est-il rouge ? Un ciel sans nuages boit la fumée des canons. Sa cantinière, une négresse café au lait, toute gémissante, enturbannée, se précipite pour panser le chérubin de son madras à fleurs. Mais Washington arrive, dégage son jeune ami. Un aide de camp le hisse à cheval. Sa blessure, on la soignera demain. Tout un peuple veille l'enfant de France et, depuis lors, les écoliers d'Amérique, dès l'âge le plus tendre, épellent son nom.

YORKTOWN

La Fayette agace la Cour et la ville avec son idée fixe de venir en aide à ses nouveaux amis. Quel quémandeur ! Il envoie message sur message, les courriers bondissent sur les pavés du Roi, il barbe les ministres, supplie sa femme, importune son beau-père. Un peu plus, il aurait écrit à Dieu et à

ses saints. Impatienté, Maurepas disait : « Si on laissait faire ce diable obstiné, il déménagerait Versailles à la cloche de bois. »

Mais peu importe au petit marquis. Il a tout aplani. La flotte royale aux proues dorées a suivi le sillage de son frêle esquif. Nos frégates mouillent dans la baie de Chesapeake. Sur la côte, plate comme une punaise, il n'y a même pas une cabane à lapins. Des poissons volants badinent dans les mâts, les dauphins en chœur aboient, leur barbiche hors de l'eau : « Vive la République ! »

Le Roi de France a fait alliance avec les insurgés de là-bas sans se douter, le pauvre, que sous ces étoiles luisantes la fleur de lis allait se flétrir. Mais aujourd'hui, tout est au bonheur, l'armée française campe joyeuse à côté des troupes américaines.

Le 19 octobre 1781, dans les filets tendus par le général Washington, les homards d'Angleterre sont venus accrocher leurs pattes. La bataille est gagnée, une fringante musique éclate : « Le monde est à l'envers. » Ce sont les paroles d'un air à la mode que scandent les hautbois et nasillent les cornemuses. Les prisonniers défilent. Lord Cornwallis est à leur tête. Six mille Anglais se rendent. Quelle pêche miraculeuse ! Et pourtant, ce sont des braves, eux aussi.

Les combattants s'admirent. Si messieurs les Anglais sont rasés, astiqués, si leurs bottes sont cirées dès l'aurore, les Américains sont en loques ; ils n'ont pas pris le temps de faire un bout de toilette. Au milieu de cette poignée de vaillants, Washington a fière allure et La Fayette s'écrie : « Messieurs, la pièce est achevée, le cinquième acte vient de finir. L'épilogue, vous le jouerez en France, chez nous, mais je serai mort depuis longtemps ! »

Hélas, il faut partir ! Sa femme amoureuse, jalouse des

belles aux visages dorés, le réclame. Il prend congé de son général bien-aimé. « Adieu, mon fils », dit Washington touchant tendrement sa joue rose. « Adieu, mon père », répond La Fayette, les yeux mouillés de larmes qu'il laisse couler sans honte le long de son nez pointu.

LA MARQUISE DE LA FAYETTE

Que faire à Versailles, entre chien et loup, après la collation, sinon jouer gros jeu ? Le Roi, dans une embrasure, s'installe à une table de lansquenet. La Reine, un peu plus loin, initie au *cavagnol* la petite marquise de La Fayette. Les partenaires habituels de Sa Majesté étaient ses dames favorites, quelques seigneurs, et parfois même un richard vaniteux, convié à perdre son argent en échange de sourires prometteurs. Malgré les médisances, chacun s'ennuyait royalement. Versailles était bien monotone ! Il faisait frisquet dans les galeries et les diamants qui brillaient sur les épaules enfarinées ne chauffaient guère. Sans doute, on aurait été mieux, les pieds sur les chenets, bien emmitouflé, mais être envié, adulé compensait le risque des courants d'air. On éternuait par plaisir : Dieu vous bénisse, marquise !

Madame de La Fayette se tenait toute droite, les cheveux tirés. Trois repentirs s'échappaient négligemment de sa coiffure : c'était encore une enfant, aussi sa mère, juchée sur son tabouret de duchesse, surveillait-elle sa vertu. Rôle facile. Adrienne avait l'âme d'un ange, d'un ange amoureux : elle aimait son mari. Que devenait le défenseur de la liberté ? Était-il blessé, triomphant ? Voguait-il vers elle ? Adrienne soupirait !

« Que vous êtes distraite, marquise, vous brouillez les cartes à plaisir », dit la duchesse de Fronsac en tendant le jeu à M. de la Marck. « Battez les cartes, cher comte, à la place de notre gentille étourdie ! » Madame de La Fayette, abandonnée dans son coin, put penser ainsi tout à son aise au voyageur. Ses lettres étaient rares, elle se récitait tout bas les passages les plus galants : « C'est de bien loin que je vous écris, mon cher cœur, et à ce cruel éloignement se joint l'incertitude encore plus affreuse du temps où je pourrai savoir de vos nouvelles. Que de craintes, que de troubles j'ai à joindre au chagrin déjà si vif de me séparer de tout ce que j'ai de plus cher... Aimez-moi toujours, je vous aime si tendrement. »

Tandis que la jeune délaissée rêvait, un gentilhomme entra et, s'étant approché du Roi, murmura quelques mots à son oreille. L'événement devait être d'importance, car Louis XVI se leva précipitamment et pria la Reine de le suivre. A peine Leurs Majestés eurent-elles quitté le salon que les langues babillardes se délièrent.

Bientôt les portes s'ouvrent à deux battants. La Reine s'avance vers la marquise de La Fayette. Celle-ci, tremblante, timide, est prête à pleurer. Sa Majesté la rassure : « Monsieur de La Fayette est revenu d'Amérique. Il est à Paris. Il vous attend à l'hôtel de Noailles. Allez, je vous donne mon carrosse, vous direz au marquis que le *Roi pardonne.* » Défaillante de bonheur, la jeune femme baise la main qui daigne se tendre ; sa longue traîne se répand derrière elle dans un froissement de satin. Que sa taille est menue ! Vite, elle court à travers la galerie des Glaces. Ses souliers blancs à bouffettes heurtent les marches de marbre. Au miroir de l'antichambre, elle rajuste son collier de ruban et se regarde en

coulisse. Elle n'est pas très jolie, ses yeux noirs sont trop grands, mais son ovale est pur, sa bouche sait plaire. Un peu de fard aux pommettes afin que l'époux retrouve une Adrienne plus aguichante, plus femme ; ses mouches sont posées à faire peur, qu'importe, les baisers de Gilbert les auront vite fait déguerpir !

Quel honneur ! Le carrosse fleurdelisé de la Reine est tout en glaces. Les chevaux piaffent. La marquise est si joyeuse qu'elle s'amuse des saluts que la foule respectueuse envoie au carrosse. « La Reine, ce soir, va à Paris, à l'Opéra, peut-être ? Mais non, c'est la petite La Fayette qui va retrouver son mari. » Les bois de Saint-Cloud, tout dénudés, ont l'air d'une *sépia* de Fragonard ; sur le bassin, la lune glisse à fleur d'eau. Voici les lanternes de Paris qui s'allument : un peu de rose, un peu de mauve, à travers le brouillard léger, le cœur d'Adrienne tire un feu d'artifice.

Le Roi est bon... Il aurait pu sévir contre le fugitif rebelle. Bah ! le major-général de l'armée américaine n'aura que huit jours d'arrêt pour sa désobéissance. Si seulement il pouvait les passer seul avec elle, à la dorloter dans la maison de son enfance, rue Saint-Honoré. Ne lui avait-il pas écrit dans sa dernière missive : « Quel charmant moment quand j'arriverai, que je viendrai vous embrasser tout de suite, sans être attendu » ? Et il était là ! Peut-être allait-elle avoir un foyer, puisqu'il avait ajouté : « Ne pensez-vous pas qu'après mon retour nous serons assez grands pour nous établir dans notre maison, y vivre heureux ensemble ? » Déjà six ans qu'ils avaient échangé leurs serments à Saint-Roch. Quel vieux ménage ! Le jour de ses noces, Adrienne avait quatorze ans, Gilbert en avait dix-sept. Le cortège était imposant. Le suisse arborait des plumes neuves à son bicorne. La maréchale de Mouchy sommeillait, ô scandale ! pendant l'homélie ; la du-

chesse de Noailles pleurait de joie. Ségur et Dillon, aimables farceurs, avaient tenu, en se gaussant, le dais nuptial sur leurs têtes poudrées. Dans l'église, il y avait des pages, porteurs de muguets et de guirlandes d'aubépines. C'était en avril. C'était le printemps.

Ce 12 février 1779, le ménage La Fayette savoure la joie du retour. Le marquis a grandi, Adrienne aussi ; ils se toisent et rient. La marquise a une gorge toute rondelette, son mari s'émerveille. Gilbert revient plus doré qu'un brugnon. Il bavarde. Il a rapporté des pamplemousses et un vrai sauvage, coiffé de plumes d'aigles et de perroquets. Adrienne veut-elle le voir ?... Non, elle préfère écouter son bonheur. « Savez-vous, mon amie, que j'ai failli mourir là-bas ? Washington venait tous les jours prendre de mes nouvelles, il m'envoya Cochrane, son médecin, en disant : « Soignez-le comme mon fils, car je l'aime de même. » Aussi, j'espère qu'en ma faveur vous deviendrez bonne Américaine ; c'est un sentiment fait pour les cœurs vertueux. Le bonheur de l'Amérique est intimement lié au bonheur de toute l'humanité ; elle va devenir le respectable et sûr asile de la liberté. »

Adrienne est prête à chérir qui fête son mari ; mais décidément on le chérit trop en ce moment ! Le carillon de l'hôtel tinte, tinte sans arrêt. Ministres, diplomates accourent étreindre le héros. Les femmes le becquètent, le choient. Marie-Antoinette lui donne le régiment de royal dragon. Le petit-fils de Franklin vient lui offrir une épée, de la part du Congrès. Enfin, à la Comédie, pendant la représentation de l'*Amour Français*, une jolie actrice se penche vers sa loge et déclame en son honneur :

Voyez ce courtisan à peu près de votre âge.
Il renonce aux douceurs d'un récent mariage,
Aux charmes de la Cour, aux plaisirs de Paris.
La gloire seule échauffe, embrase ses esprits.

Et toute la salle d'applaudir. Adrienne, dans l'ombre, fait la moue. Est-ce émotion, crainte, jalousie ? Devra-t-elle partager le cœur de Gilbert avec cette idole accapareuse, la liberté ?

LE DRAPEAU TRICOLORE
1789

Oui ! la liberté, échappée d'Amérique, s'acclimatait à Paris, trouvait des amoureux qui fraternisaient si gaillardement qu'un matin, ô stupeur, les hommes découvrirent qu'ils étaient égaux.

On ne s'en doutait guère sous le chaume de Trianon où la Reine, parée modestement d'un tablier fantaisiste, attifée d'une paille enrubannée, jouait, innocente bergère, à traire les vaches et à onduler son mouton avec ses jeunes amies Polignac et Lamballe. Le gros Roi tout rond s'amusait à sa façon, forgeant serrures et pendules ; mais sa montre retardait. La Fayette avait avancé la sienne. Un quatorze juillet, le peuple gavroche s'empara d'une prison élégante dont les tours s'élevaient place de la Bastille comme un défi.

Après avoir boudé deux jours, le Roi maussade, au lieu de chasser le faisan, s'engouffre dans son carrosse à huit chevaux ; il se rend à l'Hôtel de Ville. Son bon peuple fait bien du tapage. Sur les marches du perron, La Fayette le reçoit, costumé en général de la garde nationale. Conclure à la mairie un mariage de raison entre la Cour et la ville fron-

deuse, n'était-ce pas tentant pour le citoyen talon rouge ? En un tournemain, ce prestidigitateur mélange les couleurs de Paris au panache du roi Henri et, avec une révérence, passez muscade, présente à Louis XVI trois rubans : bleu, blanc, rouge, noués maladroitement ensemble : « Sire, prenez cette cocarde, je vous le prédis, elle fera le tour du monde ! »

En joie, le peuple se mit à chanter :

Que la trompette
Sonne pour les hauts faits
De La Fayette,
Ce héros des Français.

LE BALCON DE VERSAILLES
5 octobre 1789

A Versailles, on souffle les chandelles ; l'heure du grand coucher approchait. Marie-Antoinette était entre les mains de ses femmes. L'une d'elles délaçait cérémonieusement son corsage busqué, une autre soubrette détachait les solitaires de sa coiffure pyramidale.

Sans souci de l'étiquette, la duchesse de Tourzel apporte le pâle Dauphin aux yeux de pervenche. Cette nuit, le lutin refuse de s'endormir : passant ses menottes fragiles autour du col de sa maman, il réclame, entre deux baisers, une belle histoire viennoise. Sa sœur, Madame Royale, balbutiait sa prière et demandait à Dieu dans une oraison enfantine de bénir ses parents et d'embrasser sa grand'mère Marie-Thérèse.

Quelle est cette rumeur grandissante ? Pourquoi ces clameurs, ce piétinement infernal sur le pavé ? Un mot domine la multitude, bondit de bouche en bouche : « l'Autrichienne ».

Le peuple, qui jeûne depuis l'aurore, exige du pain sur l'air des lampions ; une harengère s'écrie : « Ah ! Elle voulait nous affamer, cette gueuse, on va lui enlever le goût des brioches. »

Houleuse, furieuse, la foule arrache les grilles du château, défonce les portes. Les révolutionnaires valsent : pourtant le luxe les intimide ; ils glissent sur les parquets cirés. Une belle bouquetière se mire à toutes les glaces. Un boucher effronté s'assied sur le trône. Un marchand ambulant s'esclaffe : « Voilà le plaisir, Mesdames, voilà le plaisir ! »

Affolée, Marie-Antoinette se précipite, traînant ses enfants, chez le Roi par le petit couloir dérobé. Hurlements, pétarades se rapprochent : la famille royale allait-elle périr dans son palais ?

La Fayette, où êtes-vous pour protéger vos souverains ? Il accourt, écarte de ses mains d'aristocrate la foule hargneuse, pénètre dans la chambre où le Dauphin craintif se cachait sous le fichu de la Reine. Il supplie Sa Majesté d'apparaître au balcon, malgré les piques tachées de sang. — « Quoi, avec vous ? sur le balcon, pour voir ces poissardes qui, d'un geste horrible, menacent de me tordre le cou » — « N'hésitez pas, Madame, je réponds de votre vie. »

En présence de cette reine malheureuse et du général populaire, par enchantement la foule vociférante se tait. La Fayette charmant, ployant un genou chevaleresque devant Marie-Antoinette, lui baise longuement la main.

La Reine était jolie, La Fayette galant, le Parisien est toujours sensible à l'audace et à la beauté : « Vive le général et vive la Reine ! »

Le lendemain, la famille royale rentrait dans la capitale, et le peuple confiant disait : « Désormais nous aurons du pain : Voici le boulanger, la boulangère et le petit mitron ! »

PALAIS DE SCHŒNBRUNN

LA GLORIETTE, DANS LES JARDINS DE SCHŒNBRUNN

LA PRISON D'OLMUTZ
1793-1797

Loué, raillé, sifflé tour à tour par cent bouches gouailleuses, le premier favori de la Révolution paye bien cher le plaisir de la popularité : La Fayette languit en prison. Depuis trois ans, les Autrichiens l'ont verrouillé à Olmutz, dans le pays des Bohémiens, pour lui apprendre à jouer avec la liberté.

Il est seul dans un cachot fétide, sans lumière, sans nouvelles, seul avec ses chimères. Il rêve ; son crâne est devenu chauve, « le Blondinet » a perdu ses jolies boucles. Grelottant la fièvre sur une méchante paillasse, ses pensées tourbillonnent. Décidément, la révolution a galopé plus vite que son cheval blanc ! Le pauvre, il a été désarçonné, banni. Sans la fuite, sa tête poudrée eût parfumé le panier rouge.

L'illusionniste ne regrette rien. Adieu, pimpantes journées de juillet, apothéoses dans la poussière dorée du Champ de Mars ! Mais le Roi, la Reine sont-ils encore au Temple ? La France est-elle meurtrie, piétinée par les ennemis ? Le peuple a-t-il pu croire à sa traîtrise ? Cette pensée l'obsède, son cœur chavire. Hélas ! qu'il fait noir dans ce trou. Il n'aime pas ce pain rassis ! Washington lui enverra-t-il quelques douceurs, du thé, des crackers, une noix de coco ? Si sa femme bien-aimée était près de lui pour jouer aux échecs ? Est-elle vivante, captive, proscrite ?

La sentinelle s'arrête, un verrou grince, la porte s'ouvre : un fantôme. Madame de La Fayette entre, enroulée dans une cape de deuil, avec son petit sac en veau, suivie de ses deux filles. Elle avance, souriante, pour partager la captivité de son mari. « Adrienne ! » — « Gilbert ! » — Il n'osait la

toucher, il n'osait la questionner. Des glas assourdis semblaient tinter autour de son pâle visage.

Au crépuscule, sa femme lui raconta toute tremblante que sa grand'mère, sa mère, sa sœur, tassées dans une charrette, avec des sourires d'anges, étaient montées sur l'échafaud. Les époux mêlèrent leurs larmes et leurs tristes caresses. Aux âmes éprouvées la joie du revoir fait peur !

Depuis lors, Adrienne n'eut que l'ambition d'être comme elle l'a dit maintes fois une « fayettiste » et, lorsqu'elle ferma les yeux, on l'entendit murmurer au compagnon de sa vie : « Je suis toute à vous... »

CHATEAU DE LAGRANGE
1830

Les pignons pointus de Lagrange se reflètent à travers l'azur des douves, où glisse un méchant cygne noir. Devenu vieux, le général La Fayette, sous les mélèzes rapportés en bouture d'Amérique, au fond de son chapeau, passe en boitillant. Avec le temps, son château a fini par lui ressembler. Le soleil, qui éclate comme une fanfare 1830, met un peu de tricolore entre l'ardoise moyen âge, la brique de l'église et le nuage voyageur.

Ses petites-filles l'entourent, curieuses et bavardes. Fatigué, il s'assoit. Virginie, la plus mutine, le harcèle : « Grand-Père, pourquoi cette brouille avec Napoléon ? Ne vous avait-il pas ouvert les prisons d'Olmutz ? » — « Mon enfant, puisque Bonaparte n'a pas voulu servir la liberté, je n'ai pas voulu être l'esclave de Bonaparte. Alors, comme un hibou, j'ai vécu quinze ans dans cette tour. » — « Cher bon-papa, moi non plus je n'aime pas les despotes », interrompit la jeune Mélanie. « Un dimanche, comme il entrait aux Tuileries, ma bonne me secoua : « Voilà l'Empereur ! » Tous les badauds couraient pour l'acclamer. Je lui ai tourné le dos. »

« Les personnages les plus huppés n'ont pas l'importance qu'ils se donnent, reprit le vieillard en caressant les cheveux soyeux de Mélanie. Dans ma longue vie, quelle procession d'hommes ! J'en ai vu de toutes les nuances et chacun m'a gratifié d'un compliment à sa manière. Frédéric II le finaud, que je visitai jadis à Potsdam, m'apostropha : « Avec vos idées, marquis, vous serez pendu. » Il faut avouer que je l'ai échappé belle ! Plus tard, Mirabeau, secouant sa chevelure mal peignée et me montrant d'un doigt jaloux, murmurait à Talleyrand : « Regardez le général, il a le front d'un oiseau déplumé. » J'entends encore la voix perfide de Danton : « Citoyen La Fayette, êtes-vous traître ou stupide ? » A cette minute, mes petites, je ne riais pas. Quand Bonaparte était de bonne humeur, il m'appelait « l'incorrigible idéologue ».

« Ces hommes ont passé. La tendresse d'un peuple me console de leurs sarcasmes. Comme un coquillage garde emprisonnés les jeux de la vague, j'ai encore dans l'oreille le chant flatteur des acclamations américaines. Que n'étiez-vous là, petites, à mon dernier voyage, pour en goûter l'ivresse ! Les effusions, renouvelées de village en village, m'ont suivi jusqu'à la grille du tombeau de Washington, le seul grand homme que j'aie aimé, servi et pleuré.

1917

Au cimetière de Picpus, une religieuse arrose une salade. Le drapeau américain, planté sur la tombe de La Fayette, frissonne tout à coup. Quel est le général aux yeux bleus qui vient se pencher sur la pierre et qui chuchote au grand endormi : « La Fayette, nous voilà » ?

Deux millions d'Américains suivent en cadence le général Pershing. La Fayette fut-il chimérique ?

II

MURAT DEVANT LE SPHINX

La Révolution française, qui bouleverse et niveile les classes sociales, favorise les audacieux. A chacun son tour. Voyez nos grands aventuriers, ils traversent l'histoire avec des panaches tricolores, séduisent les femmes, éblouissent les peuples qui sont des enfants. Où vont-ils nous conduire, ces hasardeux ? Le savent-ils eux-mêmes ?

Voici dans un tourbillon de poussière provençale la grosse berline du général en chef, qui roule vers Toulon. Bonaparte, enfermé dans son secret, paraît soucieux. Joséphine à la portière, coiffée d'un petit cabriolet épinard, dit gentiment : « Bonjour, madame la cantinière. » Bourrienne, Duroc, Lavalette leur font vis-à-vis. Les vétérans les reconnaissent. La berline est passée.

Depuis deux ans, les soldats d'Italie ont pris goût aux voyages, même à pied. Sur les pentes des Alpes, ils ont cueilli la fleur d'oranger qui évoque la payse et le mimosa poudré d'or. Gais maraudeurs, ils grappillent, en passant à travers les vignes, les raisins sucrés. Ne croient-ils pas qu'il suffit de gagner des batailles pour trouver à chaque étape le chianti qui chauffe le cœur des braves et les Milanaises provocantes aux yeux veloutés ? Du vaste monde ils ne connaissent rien

que les villages éclaboussés de leur sang, dont les noms sonores chantent dans nos mémoires.

En arrivant à Toulon, le 9 mai 1798, Bonaparte tentateur leur a promis à chacun sept arpents de terre, là-bas, dans un pays inconnu qui les enrichira tous. Alors, vite ils bouclent havresac, cantines, fredonnent *Cadet Roussel,* — Cadet Roussel a trois habits, Napoléon a une redingote grise — et eux, ils se promènent en uniformes bariolés, traînant leurs sabretaches, la moustache avantageuse, sous les platanes du mail. Quel brouhaha ! Quel tohu-bohu dans les rues de la ville !

Bonaparte est descendu à l'hôtel de la Marine ; il s'isole, médite sa proclamation. Joséphine tient sa cour à l'hôtel de l'Intendance. Les hommes sont logés, tassés, cantonnés chez l'habitant, ils débordent sur la place publique et font la soupe. Combien sont-ils ? Bah ! Vingt mille peut-être, et les autres partent de Marseille et de Civita-Vecchia. Murat, avec la cavalerie, s'embarque à Gênes. Fourriers et vaguemestres courent dans toutes les directions. Chasseurs, dragons ont renversé les gamelles. Tant pis, on mangera de la bouillabaisse. « Humez-la, les gars ! Elle sent bon, elle parfume tout le quartier du port. »

Berthier, mélancolique, donne des ordres en songeant à la belle Visconti. Desaix n'est amoureux que de la gloire. Caffarelli clopine avec sa jambe de bois, plaisante, rassemble ses savants qui baguenaudent à travers la ville. Les voilà attroupés devant la statue de Puget, *L'Esclave,* qui soutient la porte de l'Hôtel de Ville.

— Regardez, messieurs, dit le poète Perceval, ces muscles, cette souplesse. Quelle expression illumine ce forçat, rameur des galères royales ! Cet esclave n'est-il pas aussi beau que celui de Michel-Ange ?

Et les membres de l'Institut de discourir sur l'esclavage et

la liberté, mais ils ne sont plus libres puisqu'ils servent Bonaparte. Dans son admiration, Monge, distrait, a perdu son ombrelle ! Berthollet a égaré les imprimeries arabes, turques et grecques. C'est à perdre son latin ! Mathématiciens, astronomes, naturalistes, dessinateurs, architectes, le musicien Villoteau et le fameux Conté, l'inventeur du crayon, sont là. Bonaparte a pensé à tout.

La flotte danse dans le port, il y a treize vaisseaux de ligne, neuf frégates, onze corvettes, deux cent trente-deux flûtes et, à tous les mâts de perroquet, des mousses qui brandissent leurs mouchoirs. L'armée est alignée, les tambours battent. Le général Bonaparte s'arrête :

— Soldats, vous êtes une des ailes de l'armée d'Angleterre. Les légions romaines, que vous avez imitées et non pas égalées, combattaient Carthage tour à tour sur cette même mer et aux plaines de Zama... Le génie de la liberté, qui a rendu dès sa naissance la République l'arbitre de l'Europe, veut qu'elle le soit des mers et des nations les plus lointaines !

Les soldats répondent :

— Vive la République !

Le canon tonne, les musiques jouent l'*Hymne des Girondins*, les hommes sautent dans les barques. C'est l'heure des adieux.

Joséphine Bonaparte embrasse tendrement son fils Eugène de Beauharnais, pleurniche un peu sur l'épaule de son mari, appelle son chien qui avait suivi Eugène :

— Fortuné ! viens, mon amour. » Puis, la jolie créole se poudre le nez, rassemble ses mousselines qui s'envolent et s'écrie :

— Quand reviendras-tu, Bonaparte ?

— Dans six mois, dans six ans ou jamais, répond le général.

— N'oublie pas de me rapporter des cachemires, du bois de santal, des parfums à la rose, des dattes et l'obélisque de Louqsor.

Elle sourit, minaude, tandis que la mer emporte le conquérant qui déroule ses rêves...

L'aventure commence sur un rocher marin. Le 27 prairial an VI, 15 juin 1798, le général de brigade Joachim Murat écrit à son père :

« Malte est à nous. Le pavillon tricolore flotte sur les remparts de cette ville. Nous devons partir dans deux ou trois jours, je ne sais pour où, je présume cependant que c'est pour l'Égypte. Ma santé n'est pas des meilleures, ce qui fait que je vais demander une permission pour me rendre auprès de vous. Ce serait le seul moyen de la rétablir. J'ai lieu de croire qu'on me l'accordera. Le pays est très chaud, je ne pourrai le supporter.

« Le courrier va partir, je n'ai que le temps de vous embrasser. Assurez ma chère mère de toute ma tendresse et du désir que j'ai de la voir. Adieu, mille choses à tous. La mer ne m'a pas rendu malade.

« VOTRE TRÈS ATTACHÉ FILS. »

Murat bâille, il s'ennuie dans cette île parmi ces chevaliers aristocrates voués au célibat, qui viennent de capituler. Il se croit malade et se regarde dans le miroir du cabaret où il est

venu écrire la lettre filiale. Sa physionomie le rassure. Une couche de hâle recouvre déjà son teint de brugnon, ses rouflaquettes et ses frisons noirs comme le jais encadrent son visage si mâle. Moins coquet, il couperait ces diablesses de boucles qui lui chauffent la nuque. Ses yeux sont aussi bleus que la mer qui l'entoure. Il est très beau, très grand, très fort, très doux et sa démarche assurée est celle d'un paladin de Gascogne. Déjà une légende de bravoure le précède. N'a-t-il pas été choisi par Bonaparte pour porter au Directoire vingt et un drapeaux enlevés dans la mitraille à Montenotte, Millesimo, Dego, Mondovi, avec cette citation : « Officier toujours en marche contre l'ennemi, a constamment déployé un courage et une audace au-dessus de tout éloge » ?

Depuis ce jour, rien ne lui résiste, le dernier asile de la chevalerie s'est ouvert devant notre élégant sabreur malgré le prince Camille de Rohan qui voulait défendre la ville des chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem. Pauvres chevaliers dépossédés, réduits désormais à prendre femme pour vivre ! Murat, entraîné vers l'Orient, suivra le sillage tracé par leurs aïeux qui composèrent là-bas leurs blasons, tandis que Napoléon copiera sur les colliers des pharaons ses abeilles impériales.

L'escamotage de Malte excita un vif enthousiasme en France et beaucoup de surprise en Europe. Après cet intermède, la flotte poursuivit son voyage.

Bonaparte allait-il réveiller Sparte et Athènes, hisser notre drapeau à la pointe du sérail ou sur le sommet des pyramides ? Étendu sur son étroite couchette, dans un demi-sommeil, il bousculait l'Asie, fondait des empires ; puis, lassé de ses conquêtes chimériques, demandait à Bourrienne de lui lire

un chapitre de *Werther* ou encore un passage de *La Nouvelle Héloïse,* dont il s'inspirait pour écrire ses lettres d'amour. Napoléon n'était pas romanesque ; seulement, à ses heures, il se montrait jaloux. Sa femme savait être si aguichante. « Que faisait-elle à Plombières, l'adorable Joséphine ? » La gloire était une maîtresse plus fidèle.

Le soir, quand la chaleur moite le chassait de sa cabine, Bonaparte montait sur la passerelle pour humer la brise sous le ciel taché d'étoiles. La savant Laplace lui nomme les constellations et les mouvantes planètes larges comme des nénuphars lactés. Les sceptiques qui l'entourent discutent l'origine des mondes et la formation des atomes.

— Vous avez beau dire, messieurs, qui a fait tout cela ?

Bonaparte est trop personnel pour être athée, il est trop réalisateur pour attendre, malgré sa jeunesse, que les événements viennent à lui. Il a vingt-neuf ans et les campagnes comptent double. Décidé à abattre l'orgueilleuse Angleterre, il n'a pas de temps à perdre. Il a son plan. Les espions, le bec dans l'eau, ne peuvent le deviner. Pour une fois, Nelson est dérouté.

— *The devil has the luck of a devil.* (Ce diable a la chance du diable.)

Le galant amiral, malgré sa longue-vue à faire peur aux requins, ne rejoindra pas le héros dans sa course écumeuse.

La mer est houleuse. Entre deux vagues, Bonaparte débarque. A peine au rivage, il monte, statue vivante, sur le piédestal de la colonne de Pompée pour reconnaître les alentours. Qu'il est loin de l'Europe, « cette taupinière ». Le voici enfin en Orient, « où se font les grandes révolutions

civiles et religieuses ». Enfant, dans son île corse, n'avait-il pas rêvé de palmiers sur une plage du Bengale, où, comme un Robinson, il régnerait, tandis que son oncle Fesch s'amuserait à catéchiser les indigènes ?

En avant vers la cité d'Alexandre ! La porte de Rosette est forcée. Une balle traîtresse, tirée à bout portant à travers un moucharabieh, rase la botte de sa jambe gauche. Il ne se détourne même pas. On l'accueillera mieux plus tard. Les défenseurs repoussés, égorgés, massacrés, Bonaparte marche vers les Pyramides.

Pendant cette promenade guerrière, Murat s'expose crânement au milieu des Arabes qui harcèlent nos voltigeurs. Il fait des fantasias à lui tout seul pour éblouir l'ennemi. Éblouir, voilà sa marotte ! Vingt fois, ce fou glorieux risque sa peau pour ramener un pur sang après avoir désarçonné le cavalier. Les Arabes s'arrêtent surpris. « Quel est ce héros qu'Allah protège ? » Au milieu de nos petits fantassins d'aspect malingre, Murat apparaît comme un centaure. Jamais on ne vit homme plus brave ni plus galant : sur la lame de son sabre, n'avait-il pas fait graver ces mots : « L'honneur et les dames » ? Mais les dames étaient rares sous les dattiers, et celles qu'on apercevait de loin étaient fort peu ragoûtantes.

Le maniement des chevaux, il l'a appris tout gamin lorsqu'il montait à cru les chevaux de l'aubergiste, son père, à la Bastide, dans le Lot, avant qu'un régisseur de M. de Talleyrand payât ses études au séminaire de Toulouse, car à vingt ans il a porté le petit collet. Murat, un abbé ! Cela lui allait comme des mitaines à un chat. Cette pieuse expérience dura juste le temps d'écorcher quelques mots de latin ; bientôt, ô scandale, notre séduisant séminariste s'amouracha de la plus jolie Toulousaine. Sans façon, il l'enlève, cinq fois se bat pour la belle et se cache mystérieusement avec l'objet de sa

passion. Décidément, malgré son esprit éveillé et sa générosité naturelle, il n'avait pas de dispositions pour la prêtrise.

Et pourtant, il allait encore à matines lorsque le 12e régiment de chasseurs vint à passer. Le beau régiment ! Notre abbé, soudain, découvre une irrésistible et turbulente vocation ; il s'engage. La bonne idée ! Sous l'uniforme fringant, quelle métamorphose ! L'ex-abbé Murat, en un tournemain, est devenu un guerrier, son sabre l'entraîne, Bonaparte le remarquera, la sœur de Napoléon l'épousera ; mais, tout cela est une autre histoire.

Sous le soleil de juillet 1798, l'Égypte aride, inhospitalière, sablonneuse, défend à sa manière les tombes de ses rois ; aussi le cafard guette l'armée. Si pénibles furent les souffrances endurées à travers le désert onduleux que Napoléon les évoquait encore à Sainte-Hélène comme un cauchemar : désespérés, deux dragons sortent des rangs et courent se précipiter dans le Nil. Lannes, Murat, dans un mouvement de rage, jettent leurs chapeaux brodés sur le sable et les foulent en présence des soldats. L'empereur expliquait ainsi l'angoisse grandissante :

« Cette armée avait rempli sa carrière, ces hommes, gorgés de richesses, de grades, de jouissances et de considération, n'étaient plus propres aux fatigues de l'Égypte. »

Sans Bonaparte, de quels excès ne se seraient-ils pas rendus coupables ! Un jour, on y complota même d'enlever les drapeaux et de les ramener à Alexandrie. Le général en chef se précipita alors vers un groupe d'officiers mécontents et s'adressant à l'un d'eux de la plus haute stature :

— Vous avez tenu des propos séditieux, prenez garde que

je ne remplisse mon devoir ; vos cinq pieds six pouces ne vous empêcheraient pas d'être fusillé dans deux heures.

— Que sommes-nous venus faire ici ? grommelaient les soldats. Le Directoire nous a déportés ! C'est de lui dont on voulait se défaire, disaient-ils, en regardant leur chef bivouaquant sur le bord du Nil. Au lieu de nous conduire ici, au premier signal, nous eussions chassé ses ennemis du Palais, comme nous avons chassé les Clichiens.

Ce Nil charrieur d'eau bourbeuse, ces fellahs aussi abrutis que leurs buffles, ce sable qui brûlait leurs pieds les exaspéraient. « Le gaillard, il peut assurément nous donner de cette terre à discrétion, nous n'en abuserons pas. » Seuls, les savants se frottaient les mains. A la moindre pierre, ils dégringolaient de leur monture ; couchés sur le ventre, un microscope à la main, ils s'écriaient en chœur : « Cette pierre est polyédrique, celle-là ellipsoïdale. » « C'est pyramidal », reprenaient les soldats goguenards, et, les montrant du doigt, ils les traitaient d'ânes fieffés. Ils s'imaginaient dans leur naïveté que ces amoureux de l'antique avaient conseillé l'expédition. Cela les agaçait prodigieusement et, tandis que Caffarelli avec sa jambe de bois toupillait de-ci de-là, encourageant les fouilles et s'exclamant : « Admirez la beauté du paysage », un loustic, un grenadier lui cria : « Pardi, vous vous moquez de cela, général, vous qui avez un pied en France. » Ce mot, répété de bivouac en bivouac remit de la gaieté dans le camp, et, dès lors, leur jeunesse triompha de leurs déboires.

Les trois pyramides bordaient l'horizon du désert. Elles ressemblaient au chapeau de Napoléon. Lorsque je les vis pour la première fois aux portes du Caire barricader l'horizon, une émotion étrange s'empara de moi. J'évoquai Bonaparte allant à leur rencontre et ajoutant à leur gloire vétuste la sienne.

En regardant les Français s'avancer, les Mamelouks invincibles s'écriaient : « Voilà des pastèques à couper ! » Ils ne savaient pas que les caboches françaises sont solides et que Napoléon ne perd jamais la tête.

Mourad bey, flatté de la ressemblance de son nom avec celui que je porte, saisit la bataille avec habileté. Mais la mitraille eut tôt fait, malgré leur magnifique caracolage, de mettre les Mamelouks en déroute. A la nuit, les Arabes se dispersèrent dans le désert.

Bonaparte fit son entrée au Caire avec éclat et descendit à la maison d'Effi bey. Dans les harems, les femmes des Mamelouks tremblaient ; maîtresses et servantes se voyaient déjà les esclaves de ces diables blancs et priaient Allah de leur conserver leurs maîtres. Par prudence, épilées dès l'aurore, frottées de musc et de benjoin, elles attendaient, qui, quoi, le savaient-elles ? On voyait les eunuques courir avec de grands gestes, porteurs de gazes transparentes, de mules brodées d'or, de pantalons bouffants et d'écharpes rutilantes d'argent qui ressemblaient à des rayons de lune. Du harem je connais les détours, puisque j'ai vécu chez une princesse égyptienne pendant plus d'une semaine au Caire. Moi aussi, j'ai eu à mon service un eunuque ébène, qui effeuillait respectueusement des roses dans mon bain et, la nuit venue, poussait le loquet à mon insu. Un matin, je voulus sortir et, trouvant porte close, je sautai par la fenêtre au beau milieu d'une corbeille d'héliotropes. Un jardinier, gardien de de la vertu de ces dames, veillait. Il me menaça de son râteau. Furieuse, j'eus toutes les peines du monde à lui faire com-

prendre qu'étrangère au sérail je n'étais qu'une visiteuse parisienne de ce harem égyptien.

— Pauvre sœur de France, me confiaient mes compagnes attendries tandis que je leur racontais la vie de chez nous, que je te plains de rencontrer des hommes barbus toute la journée !

Les recluses de 1798, elles aussi, craignaient plus que le feu de nos balles, les cœurs enflammés de nos soldats. Mais Bonaparte sut calmer leurs frayeurs en dépêchant le capitaine de Beauharnais à Sitti Néfisch, la femme de Mourad bey, que la ville honorait. Les esclaves circassiennes ou nubiennes, aux yeux de gazelles, se précipitèrent sur le passage du joli Français qui venait complimenter la sultane et lui assurer, de la part du général Bonaparte, la propriété de ses villages. Assis sur les tapis de Perse, on but le café sucré dans des tasses minuscules, au son d'une musique indolente et glapissante qui énervait. Sitti Néfisch offrit ensuite à Eugène une bague superbe, et le sérail enthousiasmé s'entretint et rêva, pendant mille et une nuits au moins, du beau capitaine.

Tandis que celui-ci faisait trophée de ses succès, Bonaparte se demandait quelle est la meilleure méthode pour conserver les femmes : les enfermer à double tour ou s'en remettre à leur honneur avec une confiance aveugle ?

— Jamais, dit-il en se tournant vers Junot, il ne m'est venu à l'idée d'exercer une surveillance particulière sur mon épouse ; le tourment des précautions l'emporte sur le danger que l'on veut éviter ; il vaut mieux s'abandonner à la destinée.

Le harem cloîtré est une conséquence de la polygamie qui a toujours existé en Orient jusqu'au grand réformateur le Ghasi Mustapha Kemal. Au dire de Napoléon, elle a sa cause dans le mélange des races et des couleurs. Blancs, noirs, cuivrés, les Orientaux diffèrent autant que le café du riz. Sous peine

de les voir s'opprimer éternellement, il a fallu établir entre eux une fraternité consanguine. Mahomet, qui chevauche si près du christianisme, aurait-il toléré la polygamie, si elle ne favorisait pas cette communion des races ?

« Peuples d'Égypte, je respecte plus que les Mamelouks Dieu, son prophète et le Coran. Les Français sont les amis des Musulmans », proclame Bonaparte le grand politique.

Déiste, il voit dans la religion un moyen de gouverner les hommes : en France, il est croyant comme son curé ; au Caire, musulman comme un hodja. Il flatte le grand muphti, écoute les savants dans cette merveilleuse université de Gama el Azhar fondée par Saladin, où soixante docteurs instruisent la jeunesse et où je perdis mes babouches, à la joie de petites frimousses brunes si gentilles avec leur natte toute menue plantée drôlement sur leur tête ronde, afin que, selon la tradition, à l'heure de la mort, le Prophète les enlève prestement au paradis par cette queue rituelle. En attendant, ils psalmodiaient les stances du Coran, se balançant de gauche à droite afin que le livre saint pénétrât plus facilement dans leur jeune mémoire.

A l'appel de Bonaparte, les sages vieillards arrivent sur les mules harnachées de turquoises. Place, place aux cadis ! A grands coups de matraque les bâtonniers dispersent les moricauds, renversent les chargeurs, bousculent les âniers ; les tendres ânesses braient, les chameaux grognent, les estropiés tendant les mains, gémissent : « *Ana def Allah nebi.* (Je suis l'hôte de Dieu et du Prophète).

Quel tintamarre ! Arrière la canaille ! Les vieillards pénètrent dans la cour d'honneur. Quelques instants après, Bona-

parte vient s'asseoir sur le divan au milieu d'eux et capte leur confiance en découvrant son admiration pour le Prophète. Comme ce Méditerranéen connaissait l'art de s'imposer aux Orientaux, il leur disait :

— Je pourrais demander à chacun de vous compte des sentiments les plus secrets de son cœur, car je sais tout, même ce que vous n'avez confié à personne.

A la fête de l'hégire, il fit illuminer la ville. Palais, bazars, mosquées étaient décorés de ces lampes fragiles, bleues et vertes, volées par nos croisés et qui ont inspiré les verriers de nos cathédrales gothiques. Ce soir-là, une montgolfière, lancée par Conté, voltigea pour la première fois dans ces parages, s'éleva, ô surprise, au-dessus des pyramides, encercla le sphinx impassible, s'envola vers le désert de Libye et disparut. Comme le ballon était pavoisé de strophes arabes à la louange du Prophète, les Musulmans, la main sur leur cœur, s'écrièrent :

— Nous savons que c'est un moyen de correspondance de votre Bonaparte avec Mahomet.

Et ils respectèrent le général français qu'ils nommaient Sultan Kabir, c'est-à-dire le Sultan du Feu.

Au cours de vos voyages ou à l'Exposition coloniale, êtes-vous jamais montés sur un chameau ? Cela donnait des nausées à Bonaparte, à moi aussi. Tandis que je m'acheminais vers le sphinx, la bête bossue sur laquelle je tanguais s'emballa avec ses longues jambes qui tricotaient l'espace. On l'appelait « Sarah Bernhardt », je l'appris plus tard, et, comme je ne savais quel nom d'amitié lui donner pour calmer son impétuosité, je lui tapai gentiment le museau avec une longue gaule

en lui disant : « Arrête-toi, chameau ! » Sans doute la bête avait l'habitude de ces galopades, car bientôt elle ralentit et s'agenouilla dévotement aux pieds du sphinx. Allégrement, je descendis devant ce monument qui nargue la poussière des siècles.

Plus de cent ans avaient passé et pourtant, en souvenir de Napoléon et de son beau-frère, pachas et chameliers me firent grand accueil. Ils me parlèrent avec enthousiasme de Joachim Murat.

La légende napoléonienne, au lieu de s'effacer sur le sable, se perpétuait sous les tentes des nomades comme un chant de l'*Iliade*. Mais, tandis que les vaisseaux des Grecs furent épargnés sur les rivages d'Ilion, les nôtres brûlèrent à Aboukir. Nelson fit sauter la flotte. Hélas ! désormais le conquérant était prisonnier de sa conquête.

— Il faudra mourir ici, dit Napoléon en apprenant la tragique nouvelle, ou en sortir grands comme les anciens.

Bonaparte, Lannes, Caffarelli, Kléber et Murat étaient venus consulter le sphinx comme les pharaons avant la bataille. Ils interrogeaient ce chiromancien géant, les mains tendues vers ses griffes. Dans ses prunelles caves d'homme ou de fauve passent le dédain oriental, la méfiance de l'Asiatique, la patience de l'Africain et leur mépris du temps. Sa coiffure est royale, il a vu tant de sarcophages glisser sur le Nil au son des crotales de cuivre, tant de pèlerins illustres : Alexandre, César, Auguste ; et voici Napoléon.

« Je m'imaginais, écrit l'empereur à Sainte-Hélène, je m'imaginais sur le chemin de l'Asie, parti sur un éléphant blanc, le turban sur la tête, attaquant la puissance anglaise dans les Indes et renouant par cette conquête mes relations avec la vieille Europe... Bah ! il n'y a pas plus loin du Caire à l'Indus que de Bayonne à Moscou. »

Le sphinx ricane ! N'est-il pas le symbole de l'Égypte ? Ce démiurge ailé, où l'ignorant ne voit que fantaisie, découvre aux initiés qui rôdent autour de ses flancs le mystère hermétique des sciences occultes. De cette union de l'humanité et de la bestialité, dont il est l'image, naquirent sans doute la vision rouge d'Ezéchiel et bien d'autres prophéties dont les religions héritèrent.

Cette sentinelle, posée entre deux mondes pour en défendre l'entrée aux hommes d'Occident, connaît le livre des morts qu'on glissait sous la tête des momies pour apitoyer le divin juge. A ses yeux, les hommes ne sont que des momies parlantes. Il sait que Napoléon ne franchira pas l'Euphrate, que Kléber sera assassiné, que Caffarelli laissera ses os à Saint-Jean-d'Acre, que Lannes périra, un soir de bataille, dans les bras de son maître et que le roi Murat tombera sous les balles de ses sujets en disant : « Épargnez le visage ! » Les cendres d'un ambitieux ne pèsent pas plus lourd que celles d'un aigle mort.

A Paris, courait le bruit du décès de Bonaparte. Reviendra-t-il jamais, sa flotte est détruite, ses communications sont coupées et Joséphine n'a pas reçu de lettres depuis sept mois ; elle s'en console avec un jeune Charles Hippolyte, que Bonaparte a chassé d'Italie. Par malice, sur une demande de Joséphine, Barras l'a associé aux fournisseurs de l'armée. Et il a fait fortune. L'épousera-t-elle, ce freluquet qui jette l'argent par les fenêtres du Palais-Royal ? En attendant, elle valse à la Malmaison avec le bellâtre qui vend les nouvelles aux agioteurs du Perron et pirouette autour d'elle en habit jaune serin. Celui-ci a de l'esprit, il ne prend rien au sérieux, même l'amour, et puis il lui tient gentiment compagnie. Si

Bonaparte revient, elle saura bien, la chatte, se faire absoudre. Amoureux, il pardonnera comme tous les hommes.

La malignité publique ayant mis en éveil Lucien et Joseph Bonaparte, ceux-ci apprirent ces trahisons et résolurent de prévenir leur frère. Joseph, plus prudent, voulait temporiser, mais Lucien, qui détestait sa belle-sœur, décida d'écrire à Napoléon les fredaines de cette créole qui n'en faisait qu'à sa fantaisie. Jaloux inconscient de la gloire de son frère, il se réjouissait peut-être de lui faire saigner le cœur.

Le courrier de France arrive. Bonaparte lit la lettre accusatrice. Comme il est sombre : la bile lui est montée au visage, il est tout vert, ses cheveux sont collés sur son front et ses pieds rageurs frappent le sol. Il marche, son ombre l'accompagne. Il est seul avec son désespoir. S'il osait, il gémirait. Joséphine, sa Joséphine, à qui il écrivait naguère : « Je te serrerai dans mes bras et te couvrirai d'un million de baisers brûlants comme sous l'Équateur. »

Les nouvelles qu'il reçoit sont-elles vraies ? Joséphine a toujours été coquette, mais il l'a toujours reconquise. Pourtant, si elle lui préférait l'autre ? Il interroge Junot qui ne sait pas mentir.

— Mes frères m'ont écrit que Joséphine s'affiche avec un officier que j'ai chassé d'Italie. Je suis décidé à la répudier. Je demande le divorce, un divorce éclatant. Si Joséphine est légère, il faut que le divorce m'en sépare à jamais. Je ne veux pas être la risée de tous les inutiles de Paris. Réponds-moi, Junot. En Italie, Joséphine était-elle fidèle ?

Junot baisse la tête. Hélas ! la voilà la vérité ! Alors vite, qu'on lui apporte son écritoire de campagne. Napoléon répond à son frère : « Mon ami, fais préparer la procédure pour que mon divorce soit publié dès mon arrivée. Ma résolution est irrévocable... Je suis parfois bien malheureux, les

grandeurs m'ennuient, le sentiment est desséché, la gloire est fade. A vingt-neuf ans, j'ai tout épuisé. »

Dans ce pays des morts, il faut tuer ses souvenirs. Qui l'aidera à chasser Joséphine de sa pensée ? Une jolie modiste, Mme Founes, femme d'un de ses officiers. Travestie en tambour, elle a osé se glisser sur une corvette pour les suivre. Elle est blonde, ses yeux ont la couleur du Nil lorsque l'azur s'y plonge, elle ne ressemble pas à cette traîtresse de Joséphine. Grisée, cette grisette respire les hommages adressés au conquérant dans le pays le plus voluptueux du monde lorsqu'elle accompagne Bonaparte aux tombeaux des califes, au mihrab en stuc de la mosquée El Goyouchy, ou encore quand ils galopent ensemble vers Rosette pour voir de près la fameuse table de granit, gravée en égyptien et en grec, qui servit d'A B C aux savants et de clé aux hiéroglyphes.

La petite dame se croit Cléopâtre. Un peu plus, elle se coifferait d'une perruque bleue et tiendrait en laisse un serpent. Mais si elle avait des perles, elle ne les ferait pas fondre dans du vinaigre comme la reine fantasque qui désaltérait ainsi son perroquet. Folie ! Elle est pratique et conservatrice comme toutes les Françaises. Napoléon voulait-il l'épouser ? Il y pensa cinq minutes en se promenant dans la vallée des rois. César avait bien donné un fils à Cléopâtre. Napoléon songeait déjà à un héritier. La petite sotte ne lui en donna point. Alors, plus tard, pour consolider son empire, il se rabattit sur la fille des Césars, mais, en attendant, le nez de la blondinette, long ou court, ne changeait ni la face du monde ni les idées antiféministes de Napoléon.

Sans être mysogine, il n'aimait guère la société des femmes,

excepté celle de Joséphine, oiseau des îles dont il écoutait volontiers les babillages, car il était amoureux de ses plumes. Les femmes, il les considérait comme des urnes à fabriquer des soldats.

« Prétendre à l'égalité des sexes, quelle insanité ! disait-il. La femme est notre propriété, nous ne sommes pas la sienne, car elle nous donne des enfants et l'homme ne lui en donne pas. Elle est donc sa propriété comme l'arbre à fruit est celle du jardinier. Les femmes nous gouvernent par nos travers d'esprit. Pour une qui nous inspire quelque chose de bien, il y en a cent qui nous feront faire des sottises. »

Et il applaudissait aux maximes de l'Islam.

L'Orient, qui engourdit les faibles, exalte les âmes fortes, leur insuffle une vigueur nouvelle. Bonaparte trouvait à chaque pas un stimulant à son génie. Il est universel. Son dromadaire le conduit, son imagination trotte. Il découvre la source de Moïse, fait sonder la mer Rouge qu'il veut unir par des écluses à la Méditerranée. Il prévoyait ainsi le canal de Suez. D'après ses calculs, ce travail devait durer deux ans et coûter dix-huit millions.

Profitant de la marée basse, un beau matin, il traverse la mer Rouge à pied sec et gagne la rive arabique. En Orient, grâce à un sortilège, les nouvelles se répandent plus vite que par la T. S. F. Est-ce parce que les pigeons, que les anciens appelaient les anges des rois, en sont les ambassadeurs ailés ? Enfin, à peine Bonaparte a-t-il atteint la rive d'Asie que les Cénobites, prévenus mystérieusement, accourent du mont Sinaï pour implorer sa protection. Ils lui demandent d'inscrire

son nom sur le registre à la suite d'Ali, gendre du Prophète, et de Saladin, le jouteur de Richard Cœur de Lion.

Lorsqu'il revint de son excursion, voilà que la nuit le surprit. Vous savez peut-être qu'en Orient la nuit succède au jour sans crépuscule avec une rapidité foudroyante. Après un feu d'artifice coloré, le soleil, sans préambule, se couche plus vite qu'un saint ermite. Aussi, Napoléon, saisi par la marée montante, entouré de vagues, luttant contre les flots bouillonnants, faillit se noyer juste de la même manière que le pharaon poursuivant Moïse, « ce qui n'eût manqué, disait-il, de fournir à tous les prédicateurs de la chrétienté un texte magnifique contre moi ».

Après la bataille des Pyramides, Murat ne reste pas inactif : cherchez-le, il se trouve où se trouve le danger. Costumé en Arabe, les bottes rouges, le burnous flottant, il pourchasse Ibrahim bey. Debout sur ses étriers d'argent, il repart toujours au galop pour Damiette, se battre sur la montagne. Le Nil a débordé, tant pis, il nagera avec ses pistolets et son cimeterre ; la poudre, il la met à l'abri sur sa chéchia coquelicot. Gare aux crocodiles qui bâillent entre les lotus ! Son nom est si redouté que les Arabes n'osent plus approcher de ses bivouacs. Une renommée panique l'environne.

Les nouvelles de France ont traversé les mers, elles sont mauvaises. La destruction de notre flotte a changé l'équilibre oriental. Le sultan déclare la guerre à la France. Son général Achmed pacha arrive avec ses janissaires par la Syrie. Napoléon n'a pas l'habitude d'attendre l'ennemi :

— Je vais au-devant des Turcs, dit-il, je reviendrai par Vienne.

A l'avant-garde, il franchit soixante-dix kilomètres par étape, sous le soleil qui fait scintiller le sel gemme comme la neige. La neige, hélas ! est un mythe ; pas une lampée d'eau pour désaltérer les lèvres gercées par la chaleur. La soif est ardente, les outres sont vides, on aperçoit à l'horizon, ô délices, quelques palmiers qui se balancent près d'un puits où, sans doute, la Vierge Marie se reposa ; voici des minarets où brille le croissant, des coupoles en forme de melon qui font rêver au jus délectable. A l'approche, par enchantement, l'oasis disparaît, les minarets s'évanouissent dans le bleu cruel. C'était un mirage et la torture recommence. On évoque des sorbets qui ont goût de citron sur la piazza de Vérone, on entend les cascades écumeuses, on voit le ruisselet du village où les mères proprettes battent le linge des enfants.

Quel désespoir ! Vont-ils périr de soif ? Mais non, voici une source fangeuse, Napoléon la partagera avec ses soldats. Leur montrant la source :

— Était-ce une raison de se lamenter et de manquer de courage ? Apprenez, mes enfants, à mourir avec honneur.

Napoléon, lui aussi, suffoque de chaleur sous les ruines de Peluse, il a ouvert son uniforme, ses soldats attendris lui cèdent un débris de temple pour qu'il puisse un instant abriter sa tête.

— On me faisait là, disait-il, une immense concession.

A ses pieds, ce remueur du passé, cet architecte du présent, avec une badine bouleversa quelques pierres, et voici que, sous ses yeux ravis, émerge un superbe camée. De quel homme est ce profil qui ressemble si étrangement au sien ? Même nez aquilin, même menton autoritaire, lèvres orgueil-

leuses, regard lointain : c'est l'empereur Auguste. Est-ce un présage ? Bonaparte, plus tard, donnera cette effigie à Joséphine.

« Je suis venu ici pour fixer l'attention et rapporter l'intérêt de l'Europe sur le centre de l'ancien monde. »

Pour cela, il fallait vaincre, toujours vaincre, et les muphtis avaient beau s'incliner sournoisement en disant : « Que les anges de la victoire balayent la poussière sur ton chemin et te couvrent de leurs ailes ! », on n'avait pas pu s'emparer de Saint-Jean-d'Acre.

Qu'importe que l'armée campe en Terre Sainte, que Napoléon couche à Nazareth en lisant les écritures avant de s'endormir, tandis que son esclave Roustan chasse les moustiques gloutons, que Kléber passe le Jourdain et que Murat, au milieu d'une giboulée de balles sifflantes, escalade le mont Thabor en pain de sucre ! Nos soldats peuvent célébrer sur place le miracle des noces de Cana avec d'autant plus de ferveur que leurs bidons sont vides de pinard. Mais la peste rôdeuse a choisi ses victimes. Décidément, dans ce pays, il pousse moins de lauriers que de palmes pour saint Louis. Après soixante-deux jours de siège, le château d'Acre reste imprenable. Cet échec bouleverse les plans du général en chef et livre ses destinées à d'autres combinaisons.

Désormais, il ne joue plus avec l'Orient, ses rêves asiatiques sont roulés dans les papyrus qu'il rapportera dans ses bagages avec les dessins des meubles que la mode va imposer demain. Plus de bergères et de bonheur-du-jour où les coquettes poudrées faisaient des grâces, mais des fauteuils d'or inconfortables, à tête de sphinx, où nos grandes parvenues se tiendront bien droites de crainte de perdre leur couronne !

En attendant que le style soit bouleversé, son génie imaginatif se retourne vers l'Occident où il faut batailler, non plus contre les éléments et le sort, mais avec les hommes et les cerveaux.

La renommée de Napoléon exige qu'Aboukir venge Aboukir, que la défaite de notre flotte se transforme en victoire éclatante, décisive. Il le faut pour fasciner les Parisiens, liseurs de gazettes, défaitistes professionnels depuis son départ et qui réclament à grands cris arcs de triomphe et héros. Patience ! On leur en donnera un à la toise d'Alexandre, qui fera babiller les merveilleuses et pleurer les empereurs !

L'armé des Osmanlis débarque précisément à Aboukir. Mustapha, le pacha à trois queues, plante ses tentes de pourpre sur le monticule du Visir. Aussitôt, nos détachements se replient pour se concentrer. Mourad bey, accouru de la Haute-Égypte, rejoint l'armée du pacha. Celui-ci l'accoste par ces mots :

— Eh bien ! les Français tant redoutés, dont tu n'as pas pu soutenir la présence, je me montre, les voilà qui fuient devant moi !

— Pacha, répondit Mourad offensé, rends grâces au Prophète qu'il convienne à ces Français de se retirer, car s'ils se retournaient un instant, tu disparaîtrais comme la poussière devant l'aquilon.

Il avait aperçu Murat qui s'avançait avec deux colonnes de cavalerie.

Murat, au petit galop, charge, sabre au clair, culbute les janissaires valeureux, qui dégringolent en hurlant vers la mer où ils se noient. Murat s'élance sur la redoute, les cheveux hérissés ; son panache de plumes bleu, blanc, rouge,

rejeté en arrière, se balance sur son bicorne extravagant ; d'un bond son cheval saute sur le parapet. Enfoncer, foudroyer l'ennemi, quelle griserie ! Notre cavalier bouscule les eunuques épouvantés qui piaillent, pénètre jusqu'au pacha et le somme de se rendre. Mustapha, qui n'a pas peur, abaisse son long pistolet, vise les boucles d'oreille scintillantes et atteint Murat juste au-dessous de la mâchoire. Le sang éclabousse les ors de son uniforme. Les chevaux se cabrent. Mais le cadet de Gascogne, d'un moulinet adroit de son sabre, fait voler en l'air les doigts du pacha. Ce combat singulier termina la bataille.

On apercevait sur les flots des milliers de turbans et de châles dont la mer se débarrasse sur le rivage. Les trois queues du pacha, cent drapeaux, trente-deux pièces d'artillerie de campagne, toutes les tentes, quatre cents chevaux sont à nous. La victoire est complète. Tandis qu'on emmaillote avec égards la main du général turc, Murat, transporté à Alexandrie, écrit à son père :

« Vous apprendrez sans doute, mon cher père, nos brillants succès sur l'armée ottomane ; vous apprendrez en même temps que j'ai été cruellement blessé à la sanglante bataille d'Aboukir. Que cette seconde nouvelle n'empoisonne pas la joie qu'aura dû vous procurer la première, je suis absolument hors de danger. Si, en Europe, quelque belle pouvait, après un an d'absence, avoir conservé encore son cœur sensible pour moi, la nature de ma blessure doit porter une terrible atteinte à sa constance. N'allez pas vous alarmer, je conserve encore tous mes membres : vous saurez qu'un Turc m'a fait la gentillesse de me traverser la mâchoire d'un coup de pistolet. C'est vraiment un coup unique et extrêmement heureux, car la balle n'a offensé ni mâchoire, ni langue, ni cassé aucune

dent. On m'assure que je ne serai nullement défiguré. Ainsi, dites donc à ces belles, s'il en existe, que Murat, pour ne plus être aussi beau, n'en sera pas moins brave en amour. On me fait espérer que dans quinze jours je serai parfaitement en état de reparaître en campagne. »

« Des beaux parleurs perdent la France », dit Napoléon apprenant que nos frontières sont menacées. Alors, il quitte l'Égypte, franchit les mers, insouciant de leurs vaisseaux et de leurs abîmes.

« Tout était guéable pour ce géant, événements et flots », écrivait Chateaubriand, son contemporain.

L'expédition qui devait frapper l'Angleterre au cœur est abandonnée. Les anciens rêves se sont évanouis, d'autres vont naître. Bonaparte s'esquive au crépuscule d'août sans armée, sans autre escorte que Murat, Lannes, Marmont, sur la frégate *La-Carère*.

Il ne sait pas comment il sera accueilli. O surprise ! la renommée merveilleuse qu'on tisse en Orient l'a devancé. Son colloque avec le sphinx n'a pas été vain. Le fugitif est reçu en sauveur et Murat, enthousiasmé, jure de ne remettre son épée au fourreau qu'après avoir placé son général vainqueur à la tête de la République.

Comme une frise égyptienne, l'épopée des grognards, après avoir ébloui le siècle, s'immobilise dans l'Histoire. Ceux des Pyramides, ceux d'Aboukir tendent leurs mains chargées de lauriers à nos frères de Verdun, à nos fils de l'épopée bleu horizon. La bravoure en France est éternelle.

III

LA DUCHESSE D'ABRANTÈS

Peut-être pensiez-vous que le Corse aux cheveux plats avait du sang italien dans les veines et que ses ancêtres, descendus des collines de Fiesole, étaient d'origine florentine. Erreur ! Il vient de loin, de bien plus loin : Napoléon est Grec. Je n'invente pas, c'est la duchesse d'Abrantès, Grecque elle-même par sa mère, qui nous l'apprend. Bonaparte s'appelait Calomeros, dont Buonaparte est la traduction fidèle. Nationalistes à tout crin, les Corses baptisaient, italianisaient bon gré mal gré les étrangers installés dans leur île, quand ils ne les poignardaient pas à travers les maquis broussailleux, tout en les prévenant d'avance, naturellement, car les brigands, plus galants que vindicatifs, étaient des gentilshommes.

Les traits de Napoléon auraient dû nous faire deviner son origine. Souvenez-vous de son visage dessiné par David, peint par Ingres, moulé par Antommarchi ? Il nous hante. Quelle belle architecture ! En voyant cette voûte frontale que le nez prolonge en ligne droite, on imagine volontiers le regard extasié d'une aïeule se posant sur une colonne dorique avant d'accoucher d'un demi-dieu. Où a-t-il pris ses larges orbites, envahies d'ombre, refuge de sa pensée solitaire ? A une statue,

sans doute. Son front hermétique portera les lauriers avec autant d'aisance que s'il les avait cueillis, feuille à feuille, dans le bois d'Apollon, ou si Phidias, sur une frise, avait sculpté son profil. Seule une petite Grecque, qui a joué sur les genoux du grand homme, pouvait nous révéler le secret qui l'apparente à l'antiquité.

***

Laure de Permon, duchesse d'Abrantès, dont je viens vous entretenir, est charmante et veut plaire, ce qui est le secret des femmes à succès. Vous séduira-t-elle, cette femme attachante, intelligente à une époque où les merveilleuses étaient plus jolies qu'intellectuelles, plus frivoles que réfléchies, plus débrouillardes que lettrées ? Elle a su se faire adorer par son mari, le brave Junot, entré dans sa vie en coup de vent. Elle a été courtisée par Metternich et Balzac, deux amoureux peu ordinaires et, si invraisemblable que cela paraisse, elle a osé taquiner Napoléon, qui disait à Sainte-Hélène : « J'en fus traité comme un petit garçon. » Oui, Napoléon, qu'elle a connu maigre et gros, amoureux et oublieux, boudant contre la pauvreté, se cabrant contre l'injustice, éclaboussé enfin par sa propre gloire sans que cet aristocrate s'en étonnât.

L'intimité du héros et de mon héroïne datait de loin. A Ajaccio, leurs mères, Lætitia Ramolino et Palormia Comnène, étaient de tendres voisines ; celle de Laure, qui avait épousé M. de Permon, arrivé avec le fracas des armées dont il était munitionnaire, habitait, en 1769, porte à porte avec la signora Lætitia dans l'île parfumée devenue française la veille, sans doute pour faire parler d'elle. Les îles, comme les femmes, ne détestent pas la renommée. La Corse a eu de la chance !

Que l'histoire est troublante dans les à-coups de la fortune !

Les deux amies rivalisaient de beauté et d'amour maternel, elles berçaient leurs enfants entre deux escarmouches, car on se battait encore dans la montagne ; elles filaient tout en faisant ronronner de petits rouets d'ébène, caquetaient comme des Méridionales et mangeaient des oranges par douzaines. Mme Lætitia évoquait le passé, sans savoir que l'avenir allait être prodigieux, si prodigieux que, devant le poupon endormi, les étoiles des héros pâlissaient.

Lætitia regardait sa grosse tête trop lourde pour son corps chétif, tandis que Palormia de Permon se passionnait pour *Télémaque* dont les aventures lui rappelaient celles de ses aïeux, les fameux Comnènes, empereurs de Byzance et de Trébizonde, réfugiés en Corse avec de malheureux compatriotes.

Le destin, qui a besoin de ses personnages et les choisit souvent dans la Méditerranée, leur fit passer la mer encore une fois. Les voilà à Montpellier, dans cette ville ordonnée où naquit la future duchesse d'Abrantès et où expira le père de Napoléon. Son dernier soupir, il le confia à sa payse, Mme de Permon. Tandis qu'elle se penchait vers lui en pleurant, il lui dit :

— Mon jeune fils me tourmente, je vous le recommande. Il est si timide. Le voilà désormais seul à l'École militaire de Paris, protégez-le, mon amie.

Ainsi mourut le pauvre, si inquiet de sa marmaille tumultueuse. Quel exemple ! Ne nous préoccupons pas trop du sort de nos enfants, ils se débrouilleront toujours. Ceux de Charles Bonaparte allaient escamoter, vingt ans après, les trônes de l'Europe et se partager tous les manteaux de pourpre, selon le bon plaisir de Monsieur leur frère. Une fois dans la féerie, tout est vraisemblable : la difficulté n'est-elle pas d'y entrer soi-même et d'y entraîner ses contemporains ?

Au mois d'octobre 1784, Napoléon, petit boursier, était bien isolé dans ce Paris cruel aux inconnus, sans recommandation de la Cour, sans l'appui d'un ministre ou d'un évêque ; prêtant à la moquerie par son accent, il zézayait drôlement, se fâchait à la moindre plaisanterie ; son caractère peu sociable éloignait ses camarades. N'avait-il pas, d'ailleurs, un nom à coucher dehors, dont ces petits seigneurs riaient à gorge déployée, « Napoléon », au lieu de s'appeler, comme tout le monde, Agénor, Victurnien, Sosthène, Timoléon ? Et puis sa pauvreté le faisait rougir, il lui manquait toujours dix francs pour payer ces suppléments de dépenses qu'on prélève dans les écoles. Une noble fierté lui interdisait d'emprunter. Emprunter, et à qui ? Sa mère était pauvre, et sa sœur, élève à Saint-Cyr, avait besoin, elle aussi, d'argent de poche. Heureusement que les Permon arrivèrent à Paris : quelle Providence pour les jeunes Bonaparte !

Un jour de sortie, Mme de Permon, Démétrius Comnène et Napoléon, étant allés voir Elisa Bonaparte à Saint-Cyr, la trouvèrent en larmes. Mme de Permon embrasse l'écolière, la console et s'informe de la cause de ce gros chagrin. On avait quêté au couvent pour un goûter d'adieu et Elisa ne possédait pas un sou vaillant. Napoléon, en écoutant sa sœur, porte la main à sa poche, elle était vide ; il rougit, frappe du pied, éclate en invectives offensantes contre la détestable administration de ces écoles. Démétrius Comnène s'impatiente :

— Tais-toi ! Il ne t'appartient pas, élevé par la charité du Roi, de parler ainsi que tu le fais.

Napoléon devient d'abord blême, puis cramoisi.

— Je ne suis pas élève du Roi, dit-il en tremblant d'émotion ; je suis élève de l'État.

— Voilà une belle distinction que tu as trouvée, repartit M. de Comnène. Mais que tu sois élève du Roi ou de l'État, peu importe. Le Roi n'est-il pas l'État ? D'ailleurs, je ne veux pas que tu parles ainsi de ton bienfaiteur devant moi.

— Je ne dirai rien qui vous déplaise, mais si j'étais le maître de rédiger les règlements, ils le seraient autrement et pour le bien de tous.

« Si j'étais le maître ! » Avec quel accent il avait dit cela, le jeune frondeur qui blâmait tout, tranchait tout, et dont on se débarrassa bientôt en lui donnant l'épaulette de sous-lieutenant.

Le jour où il endossa l'uniforme pour la première fois, il vint dire adieu à Mme de Permon. La petite Laure fut frappée de son air joyeux ; il marchait avec arrogance, mais son accoutrement était comique. Pourquoi ? C'étaient ses bottes, des bottes immenses, ridicules, qui engloutissaient ses petites jambes grêles. Lorsque Laure le vit ainsi affublé, elle rit de grand cœur. Comme Napoléon n'aimait pas la raillerie, il se fâcha.

— On voit bien que vous n'êtes qu'une petite pensionnaire, dit-il d'un air dédaigneux.

— Et vous, vous n'êtes qu'un chat botté.

Bonaparte, très piqué par ce sobriquet qui mit tout le monde en gaieté, fit faire pourtant avant son départ un petit joujou qui représentait un chat botté courant après le marquis de Carabas et le donna à la jeune Loulou, la future duchesse.

Le temps est arrivé où les marquis de Carabas vont perdre leurs terres et où Napoléon, avec ses bottes de sept lieues, va courir le monde. Tandis que les Permon se lamentent,

LA DUCHESSE D'ABRANTÈS

BALZAC -- JUNOT -- METTERNICH

terrifiés par les fusillades et le tocsin, que leurs amis rougissent la guillotine, Napoléon sort de l'ombre avec son petit chapeau. Le voici devant Toulon qu'il faut reprendre aux Anglais. Le duel commence ! Au poste de la batterie des sans-culottes, il demande un brave pour porter un ordre à l'extrémité de la côte. Il faut de l'intelligence, de l'audace, beaucoup d'audace. Un sergent, Junot dit la Tempête, se présente. Napoléon le fixe.

— Tu vas quitter ton habit et tu iras remettre ce message là-bas.

Le jeune sergent rougit, ses yeux étincellent.

— Mon capitaine, je ne suis pas un espion.

Et il fait mine de se retirer.

— Tu refuses d'obéir ?

— J'irai où vous voudrez, mais sans ôter mon uniforme.

— Ils te tueront.

— Que vous importe ? Quant à moi, ça m'est égal.

Et il part en chantant.

— Comment s'appelle ce jeune homme ? interroge l'officier d'artillerie.

— Junot.

— Il fera son chemin, inscrivez son nom sur mes tablettes.

Peu de jours après, Bonaparte réclama un soldat ayant une belle écriture. Junot accourut, son chef le reconnut aussitôt. Junot s'appuya, pour écrire, sur l'épaulement de la batterie. Pendant que Bonaparte dictait, une bombe lancée par les Anglais éclata à dix pas et éclaboussa de terre le papier.

— Bravo ! dit en riant Junot, voilà du sable pour sécher l'encre.

Et il ne sourcilla pas. Après ce tête-à-tête sous les balles, lorsque Bonaparte fut nommé général, il devint son aide de camp et s'attacha à lui pour toujours, car l'amitié née dans le

danger est un lien aussi fort que l'amour. Les combattants de notre grande guerre ne me contrediront pas.

Le père de Junot, voyant son fils suivre la fortune de l'officier d'artillerie, en montre un grand déplaisir ; il lui écrit aussitôt :

« Qui est ce général Bonaparte ? Où a-t-il servi ? Personne ne connaît ça. »

Et Junot de répondre :

« Vous me demandez ce qu'est le général Bonaparte ? Pour savoir ce qu'il est, il faut être lui-même ! Je vous dirai, autant que je puis le juger, que c'est un de ces hommes dont la nature est avare et qu'elle ne jette sur le globe que de siècle en siècle. »

Depuis lors, Junot ne quitte guère Napoléon. Il partage largement les deux cents francs de sa pension avec son général. La pension n'est-elle pas arrivée ? On va dîner chez Mme de Permon, toujours accueillante, et qui fait rafistoler par sa servante la première redingote grise déjà bien râpée. Qu'importe ! On la vendra plus tard aux collectionneurs de reliques un prix fou.

Dans ces soirées où se déridait Bonaparte, on savourait des glaces, on buvait du thé. Défense de parler politique ; mais le moyen de tenir parole lorsqu'on était sur le qui-vive ! Bonaparte parlait mal, faisait des fautes de français assez originales ; malgré ces incorrections, la manière dont il contait enchantait ses auditeurs. « Allez vous coucher, petite Laure ! » Désobéissante, Laurette restait, écoutait de toutes ses oreilles et, comme cette future femme de lettres avait une mémoire prodigieuse, elle enregistrait toutes les paroles.

Pouvait-on rester enfant, lorsque Napoléon vous entraînait

aux Tuileries entendre la foule réclamer du pain et la constitution de 93, et qu'en rentrant on cachait des proscrits sanglants dans les placards à robes ? Ces tragédies n'empêchaient pas Laure de grandir au milieu d'angoisses auxquelles s'ajouta la mort de son père.

En ces jours, tout allait si vite que les veuves éplorées n'avaient pas le temps d'user leurs voiles de deuil avant qu'un ou deux soupirants se présentassent. Les larmes de Mme de Permon n'étaient donc pas séchées que Bonaparte, en veine de mariage, lui demanda sa main. Quelle singulière proposition ! Stupéfaite, Mme de Permon se mit à rire :

— Mon cher Napoléon, je pourrais être votre mère. Laissons cette plaisanterie qui m'afflige venant de vous.

Bonaparte répondit :

— Je veux me marier, l'âge de la femme que j'épouserai m'est indifférent, si elle ne paraît pas avoir trente ans. J'ai réfléchi mûrement. On veut me donner une femme charmante, bonne, agréable, qui tient au faubourg Saint-Germain. Mes amis de Paris me conseillent ce mariage, mes anciens amis m'en éloignent. Ce que je vous propose me convient. Réfléchissez !

Mme de Permon répliqua qu'elle se refusait à conquérir un cœur de vingt-six ans.

— Mais j'espère, ajouta-t-elle, que notre amitié ne sera pas troublée.

Elle le fut ; Napoléon ne lui pardonna point. Sa pensée était alors tournée vers l'Orient. Le nom de Calomeros uni à celui de Comnène pouvait servir à ses projets.

En 1800, la France s'épanouit ; après l'orage, c'est l'arc-

GENEALOGICAL SOCIETY 78958
OF THE CHURCH OF JESUS CHRIST
OF LATTER-DAY SAINTS DEC 6 - 1966

en-ciel. Son jeune maître est aux Tuileries, premier Consul. Dans leurs gibernes, ses compagnons d'armes ont trouvé leurs étoiles. Junot, général, est gouverneur de Paris. Mme de Permon a ouvert ses salons, les émigrés rentrés depuis six mois s'y installent et critiquent les modes nouvelles.

Une robe de mousseline des Indes est bien indécente, les tailles courtes sont grotesques, ces tuniques grecques ridicules, on dirait les chemises de nuit de nos pensionnaires. Quant à ces bandelettes surmontées de grappes, elles font clabauder les dames qui regrettent la poudre, les paniers si pratiques qui cachaient les jambes et offraient la poitrine en corbeille, vogue charmante d'autrefois. Que ces nouveautés excentriques sont vulgaires ! La duchesse de Damas suffoquait encore en racontant la dernière soirée où elle s'était aventurée.

« La société est si mélangée qu'on ose à peine s'asseoir. L'autre mardi, escortée par M. de Hautefort, j'avais conduit ma fille Ernestine au bal Thélusson ; nous cherchions des chaises lorsque mon cavalier m'avança un fauteuil auprès de Mme Bonaparte.

« — Êtes-vous fou, dis-je à M. de Hautefort, une belle place vraiment ! A côté de Mme Bonaparte qui n'a même pas été présentée à la Cour ! Ernestine aurait donc été forcée de faire la connaissance de sa fille Hortense ! Mais la tête vous tourne, marquis !

« Plus loin, j'aperçus une certaine Mme Hamelin, la fille de mon ancien parfumeur. Cette fois-ci, c'était le comble ! Ne trouvez-vous pas, chères belles, que le monde est devenu impossible ? Devant ce scandale, j'ai dit à ma fille :

« — Ernestine, mettez votre palatine et partons. »

— Vous exagérez, madame la duchesse, reprit le vieux duc de Lauraguais qui avait gardé son immense cravate de mous-

seline et son gilet doublé de roses brodées au plumetis, et qui lorgnait les nouvelles venues avec des yeux gourmands. Les femmes sont ravissantes dans ces déshabillés galants ; elles ne sauraient tricher : un homme qui n'est pas myope peut avancer en toute confiance, il connaîtra toujours l'anatomie de sa fiancée. J'aime ces modes loyales où chaque chose est à sa place. Quant à moi, pour ne pas me faire remarquer par la canaille, j'ai crié : « Vive le général Bonaparte ! » Il faut être de son temps. »

Laure jouait une charade avec Mélanie de Périgord, les frères Rastignac et Alexandre de Laborde, lorsque la porte s'ouvrit :

— Le général Junot !

Cette maison était déjà le trait d'union de deux sociétés dont Laure allait continuer la tradition. Un silence accueillit le général qui s'embarrassa sous ces regards hautains : il préférait les baïonnettes. Ses cheveux blonds, ses cicatrices encore rougissantes lui donnaient de la grâce, mais le faubourg Saint-Germain, lorsqu'il boude, a l'art de glacer les plus braves jusqu'à ce qu'il les adopte pour les étouffer sous les fleurs.

Junot revint chaque jour. Était-ce Mme de Permon, si adorable sous un bonnet de malines, qui l'attirait, ou sa fille ? Peu de temps après, il carillonnait comme un amoureux chez Mme de Permon, celle-ci était encore couchée. Qu'importe ! dans sa précipitation, il bouscule la servante, un peu plus il aurait sabré la porte, renversé les vases, écrasé le chien. Junot est pressé. Avec quelle impétuosité il entre dans la chambre comme une trombe !

— Madame, voulez-vous m'accorder votre fille ? Je l'aime éperdument. Je vous jure de la rendre aussi heureuse qu'une femme peut l'être.

Tous les hommes amoureux ont de ces prétentions ; pauvres naïfs, ils pensent que le bonheur leur appartient assez pour en faire l'aumône. Enfin ! il faut bien un peu d'illusion pour affronter le mariage. A notre époque surprenante, les jeunes filles se marient seules, n'est-ce pas ? et se démarient de même. Tant mieux pour les parents, dont les responsabilités s'atténuent !

Dans la chambre de Mme de Permon, on s'embrassait donc avec transport, on avait presque oublié la jeune fille, lorsque Junot réclama l'autorisation de faire lui-même sa demande.

— C'est une vraie folie ! Cela ne s'est jamais vu ! dit la mère effarée, respectueuse des anciens usages.

Enfin, elle acquiesça. Lorsque Laure parut, Junot s'inclina :

— Mademoiselle, voulez-vous me faire la grâce de m'épouser ?

Laure, les yeux baissés, ne répondit rien et craignait d'en avoir trop dit. Dix minutes s'écoulèrent dans un silence décourageant. On entendait seulement les pendules gambader et le cheval du général piaffer sur les pavés sonores. Junot pâlissait, Mme de Permon se désespérait.

— Allons, mon enfant, il faut répondre.

Interloquée, déconcertée, Laure s'enfuit comme une biche timide poursuivie par le chasseur. Son frère la retrouva au grenier, toute frémissante. Là-haut, entre deux vieilles malles, elle lui avoua qu'elle serait glorieuse de porter le nom de Junot, mais que l'émotion l'avait rendue muette. Il est vrai que Loulou n'a pas encore seize ans.

En apprenant la nouvelle, le premier Consul gronda un peu : Mme de Permon avait perdu sa fortune dans la débâcle

révolutionnaire et Bonaparte voulait voir ses généraux épouser des héritières pour dorer les nouveaux blasons. Néanmoins, il donna de grand cœur à son vieil ami cent mille francs de dot et déposa chez le notaire quarante mille francs pour acheter la corbeille.

Elle arriva enfin ! Depuis les beaux jours de Versailles, on n'avait rien vu d'aussi somptueux. C'était un coffre gigantesque, en gros de Naples rose, brodé au chiffre de la mariée. Laure battit des mains, appela tous les serviteurs pour leur faire admirer ses trésors.

— Venez voir mes chemises gaufrées, brodées par Mlle Olive, entourées de faveurs roses et bleues. Humez-les ! elles sont parfumées à la peau d'Espagne à faire éternuer un régiment.

Mutine, elle se promenait de long en large, un petit canezou à la taille, retroussant ses manches amadis, et se coiffait tour à tour de bonnets de nuit et de bonnets du matin. Il y en avait de fripons, de majestueux et d'innocents, qui donnaient à son minois des expressions charmantes. Qu'ils étaient coquets, garnis de valenciennes ou de point d'Angleterre ! Un bonnet n'est-il pas le complice d'une belle et comment résister à son humeur ? Les peignoirs assortis étaient adorables de transparence. Deux jambes bien faites s'y laissaient surprendre de la hanche au talon.

Sous le Consulat, les femmes avaient toutes l'air de Diane en sortie de bain. Nous savons que c'est la mode qui allonge les jambes en série, supprime les gorges ou, au contraire, les fait rebondir selon les décrets de messieurs les couturiers. Alors, Mmes Bonaparte, Tallien, Récamier étaient longues, souples, fines ; toutes les jeunes femmes devaient donc tendre à les imiter. Gare aux grassouillettes ! Elles souperont d'un biscuit ou d'une banane trempée dans un verre de muscat.

Mais Laure, mince comme un jonc, était une merveilleuse, elle pouvait se draper sans crainte dans ses châles de cachemire, s'enrouler dans les étoffes turques rapportées d'Égypte par le brave Junot.

Lorsque la fiancée ouvrit les écrins, ô surprise ! Ils renfermaient une fort belle rivière, un peigne en perles et diamants pour retenir ses boucles brunes qui s'envolaient comme des folles autour de sa jeune tête. Elle compta six épis de diamants. De nouveaux trésors s'échappaient sans cesse. Les topazes roulèrent sur le tapis avec les cornalines orientales, ainsi que la bourse des épousailles en émail vert, riche de cinquante louis en sequins de Venise. Dans sa hâte, elle faillit briser une miniature de Junot peinte par Isabey, entourée de perles ! Les jeunes femmes portaient alors, agrafé au corsage, leur époux en médaillon, mémento conjugal, sans doute pour ne pas l'oublier quand il partait pour la guerre. C'était Caroline, la jeune sœur de Napoléon, Mme Murat, récemment mariée, qui avait choisi et commandé ces parures, sans savoir qu'elles allaient embellir celle qui devait être sa rivale.

***

Quel émoi, le 9 brumaire, dans la petite maison de la rue Sainte-Croix ! Lorsque Mme de Permon parla d'aller à l'église, Junot fit la grimace, mais on transigea et le jeune couple fut marié par un prêtre à minuit sonnant, les farouches mécréants étant couchés.

— Mon Dieu ! que je t'aime ! Que tu es gentille !

Pour souligner cette déclaration, Junot enleva sa jeune femme dans ses bras et l'embrassa tendrement. Cette scène se passait aux Tuileries, dans le pavillon de Flore, devant la Jo-

conde qui souriait pour ne pas en perdre l'habitude. Laure allait être présentée à Mme Bonaparte. Eugène de Beauharnais vint à sa rencontre et lui donna la main pour l'escorter. Joséphine était assise devant un métier à tapisser, plutôt pour se donner une contenance et copier Marie-Antoinette. A l'entrée de la jeune femme, elle se leva, embrassa la mariée :

— Je suis depuis trop longtemps l'amie de Junot pour que sa femme ne trouve pas en moi les mêmes sentiments.

Le premier Consul, debout près de la cheminée, se dandinait, la main derrière le dos, les yeux braqués sur Laure.

— Oh ! oh ! Joséphine, dit-il, comme tu vas vite en besogne ! Et sais-tu si ce petit lutin-là vaut assez pour qu'on l'aime ?

« Eh bien ! Mam'zelle Loulou, — vous voyez que je n'oublie pas le nom de mes anciennes amies, — est-ce que vous n'avez pas une bonne parole pour moi ? »

Il avait pris la main de la jeune femme et l'attira à lui pour lui faire baisser les yeux. Mais Mme Junot n'a pas peur.

— Général, ce n'est pas à moi à parler la première.

— Bien, très bien riposté !

Il prit une prise de tabac et, se retournant :

— J'espère que nous nous verrons souvent, madame Junot. Mon intention est de former autour de moi une nombreuse famille, composée de mes généraux et de leurs jeunes femmes. Elles seront les amies de la mienne et d'Hortense. Cela vous convient-il ? Je vous avertis que vous aurez peut-être des mécomptes si vous croyez trouver ici tous vos beaux amis du faubourg Saint-Germain. Je ne les aime pas. Ils sont mes ennemis et me le prouvent, car ils me déchirent. Au surplus, dites-leur que je ne les crains pas. Je n'ai pas plus peur d'eux que des autres.

— Général, répondit Laure, permettez-moi de ne porter

de votre part à mes amis que des paroles de paix et d'union. Je sais que ceux que je vois ne désirent pas autre chose.

En effet, la France convalescente aspirait à la paix intérieure que lui offrait Napoléon. Après avoir crié : « Vive la liberté ! » jusqu'à s'égosiller elle était ivre d'ordre et de panache et s'épanouissait dans l'égalité. Quelle joie de savoir que les honneurs et les grades n'appartiennent plus aux seuls privilégiés, et quelle émulation alors pour les ramasser sur les champs de bataille en se faisant crever la peau ! Et les badauds parisiens, entichés de leur général républicain, éblouis par les grenadiers héroïques qui marchaient à la gloire simplement comme on va à la promenade, se pressaient afin d'apercevoir Napoléon, sur son cheval blanc « le Désiré », galoper dans les rangs, descendre, parler aux soldats :

— Ne me cachez aucun de vos besoins, leur disait-il ; je suis là pour rendre la justice à tous, le plus faible surtout doit être protégé par moi.

Laure, installée aux Tuileries, face au Carrousel, assistait pour la première fois à une parade, et son petit cœur était ému. Le premier Consul s'arrêta juste sous la fenêtre de Laure, afin qu'elle ne perdît rien de sa harangue. A un jeune tambour de seize ans qu'il reconnut :

— C'est donc toi qui as battu la charge à Zurich, ayant le bras percé d'une balle ?

— Oui, mon général.

— Toi qui, sur les bords du Weser, as sauvé ton commandant ?

— Oui, mon général.

— Je dois acquitter la dette de la patrie. Il te sera donné, non pas une baguette d'honneur, mais un sabre d'honneur. Je te fais sous-officier dans la garde des Consuls. Continue à te bien conduire. J'aurai soin de toi.

Si Laure tamponnait ses yeux avec son petit mouchoir pour ne pas laisser couler ses larmes, le jeune tambour, pâle comme un mort, offrait sa vie à Napoléon.

— Cet homme est un être surnaturel, disait Junot en descendant de cheval ; il fait marcher tout cela avec des rouages magiques !

Le peintre David, penché, lui aussi, à sa fenêtre, partageait cette admiration. L'ancien conventionnel avait atténué sa palette où le vermillon tournait au pourpre. Il avait trouvé un modèle, un maître, un bienfaiteur. A force de peindre Napoléon, il devenait impérialiste ; un peintre a l'opinion de son pinceau, et cet artiste de génie s'accommodait de cette rigidité, de ce dépouillement auxquels il rêvait déjà du temps où, élève de son oncle Boucher, il copiait les guirlandes, les bergères en paniers et les houlettes artificielles. Il était devenu dictateur des Arts et traitait de vieilles perruques les peintres des fossettes et des falbalas. En 1800, il venait de terminer *L'Enlèvement des Sabines*. Comme il voulait l'envoyer au Salon, les prudes crièrent au scandale. Laure d'Abrantès nous raconte qu'on allait voir le tableau en cachette, en donnant une petite pièce de vingt sous au concierge, aux risques et périls des mères qui, dit-elle, ne pouvaient y mener leur fille. Heureusement que ce petit scandale n'empêcha pas Bonaparte de le nommer son premier peintre.

A la Malmaison achetée par Joséphine, les artistes étaient chez eux ; on y menait la douce vie de château avec ses querelles charmantes et ses jalousies, corrigées par les sourires mielleux. Sous ces ombrages, Bonaparte faisait la se-

maine anglaise du *nonedi* au *primidi*. Comme il avait besoin d'air pur, il s'installait sur un petit pont dominant le parc ; là, il travaillait sous une tente de coutil, écoutant les carillons de Rueil, car son âme était alors sensible et c'est la cloche du village qui lui dicta le Concordat.

— Lorsque je suis dehors, disait-il, je sens que mes idées sont plus hautes et plus étendues.

Cependant Joséphine, tentée par les gazes vaporeuses qu'on lui apportait, recevait modistes, brodeuses, composait ses toilettes provocantes, présidait ses déjeuners féminins dans cette salle à manger ovale où les psychés dansent encore sur les murs.

Autour de la nonchalante créole se pressaient ses belles-sœurs : Elisa ; la belle Pauline, future princesse Borghèse, Vénus impériale que Casanova sculpta, pâmé d'admiration, et qui aurait certainement, de nos jours, remporté tous les prix de beauté ; Caroline Murat, plus blanche qu'un camélia ; Désirée Clary, qui avait refusé jadis de partager le sort de Napoléon et épousa Bernadotte par dépit ; Mmes Lannes, Junot, Duroc, Davout, Bessières, Bourrienne, les nièces de Mme Campan, Mlle Isabey et Mme Gérard ; enfin Hortense de Beauharnais, le soleil de la maison.

Après le déjeuner, Joséphine taillait ses rosiers favoris. Cette collection fragile, surveillée, étiquetée, baptisée « Belle aimable », « Feu amoureux », « Cuisse de nymphe émue », triomphait dans la roseraie sans pareille. En badinant, nos jolies oisives mariaient les plantes, à la barbe du fameux horticulteur, M. du Pont, follement inquiet de ces alliances fantaisistes, tandis que les jardiniers enthousiastes laissaient s'égoutter les arrosoirs ventrus pour applaudir Joséphine.

A six heures, faisait-il beau ? on dînait sur la pelouse, tout en regardant pousser le cèdre nain planté par la maîtresse

de maison en l'honneur de la bataille de Marengo. Grandira-t-il, ce petit témoin ? Il a grandi. Aujourd'hui, ses branches orgueilleuses s'étalent, riches de souvenirs et d'oiseaux républicains. Était-on à table plus d'une demi-heure, le premier Consul s'impatientait. Gare aux lambines bavardes ! Le maître d'hôtel leur enlevait les plats sous le nez, tant pis pour elles ! Elles sortaient de table ayant grand faim.

Lorsque Napoléon était d'humeur joyeuse, il jetait son habit vert sur l'herbe pour jouer aux barres ou à colin-maillard, appelait Hortense, Laure, son frère Jérôme, Lauriston, Bernardin de Saint-Pierre, qui s'empressait, un peu essoufflé, en s'écriant :

— Regardez Mme Bonaparte, c'est le portrait de Virginie.

Talma, qui déclamait, dans l'allée des tilleuls, son dernier rôle, arrivait le dernier, un Cinna à la main. A ces jeux de collégien, Bonaparte trichait selon sa coutume, s'évadait quand il était prisonnier, d'un croc-en-jambe faisait rouler ses adversaires, tombait, courait avec sa gazelle apprivoisée. Les bonnes parties ! L'animal gambadait autour du général, réclamait, de son museau fouineur, le tabac de sa tabatière. La jeunesse s'amusait des bonds de la bête cornue, ivre de nicotine, et Bonaparte, malicieux, l'excitait à déchirer les robes diaphanes de ses belles partenaires. Napoléon était en vacances. La France aussi.

Tandis que Mme Bonaparte prenait les eaux de Plombières, sa fille Hortense faisait les honneurs du château avec une grâce juvénile éclairée par ses yeux de pervenche ; jamais le premier Consul n'avait été aussi aimable. Dans le salon de musique, Laure Junot lui récitait les vers italiens dont il aimait la cadence, ou jouait aux échecs avec le jeune despote qui lui défendait de s'éloigner de la Malmaison. On ne badinait pas avec les ordres de Bonaparte.

Un matin, Laure dormait profondément. Un coup violent la réveilla. Le premier Consul était près du lit de la jeune femme.

— C'est bien moi, dit-il, pourquoi cet air étonné ?

Laure lui montra l'aube qui se levait derrière les marronniers. Il était cinq heures.

— Vraiment, il n'est que cette heure-là ? Eh bien ! tant mieux.

Bonaparte s'assit, croisa ses jambes et se mit à dépouiller son courrier, — il y avait même des lettres d'amour, des femmes inconnues lui donnaient des rendez-vous suspects. A six heures, il ramassa ses papiers, pinça le pied de Laure sous la couverture et s'en alla en chantant d'une voix fausse et criarde :

Non, non, z'il est impossible
D'avoir un plus aimable enfant !

C'était son air favori.

Le lendemain, même cérémonie. Le premier Consul entra sans demander pardon à la dormeuse éveillée en sursaut.

— Pourquoi dormez-vous la fenêtre ouverte ? C'est mortel pour les femmes qui ont des dents de perle.

Et il se mit à lire ses journaux. Comme la veille, il partit en lui pinçant l'orteil. Laure, trouvant le procédé insolite, interdit à sa femme de chambre d'ouvrir à quiconque frapperait aussi matin.

— Mais, madame, si c'est le premier Consul ?

— Je ne veux pas être réveillée par le premier Consul plus que par tout autre. Faites ce que je vous dis.

Laure aimait son mari et se sentait un peu seule et nerveuse. Après une longue insomnie, elle s'endormit enfin en pleurant, agacée par les visites matinales. A six heures, le pre-

mier Consul revint comme un voleur ; la femme de chambre lui ayant dit craintivement que sa maîtresse avait défendu qu'on ouvrît, il s'éloigna. Laure était à peine assoupie que la porte céda avec fracas.

— Craignez-vous donc que l'on vous assassine !

Bonaparte n'était pas content.

— Demain, je viendrai vous éveiller et, comme vous n'êtes pas ici au milieu d'une horde de Tartares, ne vous barricadez pas. Au reste, vous voyez que votre précaution contre un vieil ami ne l'a pas empêché d'arriver jusqu'à vous. Adieu.

Cette fois-ci, il s'en alla sans chantonner. Bonaparte avait ouvert la porte avec un passe-partout. Hélas ! toute la maison devait être informée de cette faveur consulaire ; sans doute les cancanages allaient leur train ; Caroline avait dû en parler avec Pauline, qui l'avait répété, sous le sceau du secret, à Hortense, qui l'avait confié à Désirée. A cette heure, la nouvelle s'ébruitait déjà sur la route de Paris. N'oublions pas que Laure n'a que dix-sept ans !

Sa première pensée fut de fuir, mais il ne fallait pas mécontenter le premier Consul.

— Mon Dieu, que faire ?

Tandis que Laure, désespérée, se lamentait, deux bras la pressèrent doucement : c'était son mari. Elle était sauvée. Aussitôt, elle pria Junot de passer la nuit à la Malmaison, quoique son devoir l'invitât à rentrer à Paris. Il se récusa, elle supplia, il finit par céder.

— Heureusement que je ne crains plus les arrêts, dit-il, mais tu me feras gronder.

Voilà notre jeune femme ravie, croyant avoir trouvé un moyen ingénieux pour faire comprendre au premier Consul l'inconvenance de ses aubades matinales.

Junot reposait près de sa femme ; il dormait, le teint basané

par le soleil d'Afrique, le front labouré de cicatrices. Sa chemise entr'ouverte laissait voir ses blessures, reçues à la bataille de Castiglione. Il avait enveloppé sa tête blonde dans un châle de mousseline turque, dont il s'était servi comme bonnet de nuit. Vieille habitude qui venait sans doute des têtes poudrées, et que, seuls, nos meuniers campagnards ont gardée jalousement.

« La demie de cinq heures venait de sonner, écrit Laure dans ses mémoires, lorsque j'entendis les pas du premier Consul retentir au bout de notre long corridor. Le cœur me battit violemment. J'aurais donné ma vie pour que Junot fût à Paris. J'aurais voulu le rendre invisible, le cacher, mais il n'était plus temps. »

— Comment ! Encore endormie, madame Junot, un jour de chasse !

Le premier Consul avait soulevé le rideau ; immobile, il regarda le visage de l'ami fidèle et dévoué. Junot, à peine éveillé, s'écria d'un ton de bonne humeur :

— Mon général, que venez-vous donc faire chez nos femmes à cette heure-ci ?

— Je venais réveiller Mme Junot, répondit Bonaparte, en lançant à celle-ci un regard terrible ; mais je vois qu'elle a un réveille-matin beaucoup plus matinal. Je pourrais gronder, car enfin, monsieur Junot, vous êtes ici en contrebande.

— Mon général, pardonnez-moi ; c'est la faute de cette petite sirène.

— Aussi, je t'absous. C'est Mme Junot qui sera punie.

Et il se mit à rire de ce rire qui ne rit pas.

— Adieu, madame Junot. — Petite peste, murmura-t-il.

— Ma foi, dit Junot, voilà, je l'avoue, un bien excellent homme. Quelle bonté ! Ma Laure, conviens que c'est vraiment un être hors du cercle de la nature humaine.

MARIAGE DU DUC DE BERRY, LE 17 JUIN 1816.

ARRESTATION DE LA DUCHESSE DE BERRY, LE 7 NOVEMBRE 1832.

A la chasse, Napoléon eut une explication orageuse avec Laure. Lorsqu'elle lui dit :

— Je suis la femme de celui qui vous aime le mieux et le plus au monde, dont le cœur bat pour vous, plus que pour moi peut-être, dans cette poitrine mutilée. Je sais, mon général, que vous n'aviez aucune mauvaise intention, mais vos visites étaient compromettantes.

Bonaparte, lui, ajouta :

— Pouvez-vous me donner votre parole d'honneur que Junot ne sait rien de mes visites ?

— Grand Dieu, général, comment une pareille idée peut-elle se présenter devant vous, connaissant Junot comme vous le connaissez ! Mais c'est un Othello pour la violence des passions, un Africain pour la chaleur du sang ; sa faible raison française n'aurait eu la force de juger sainement tout ceci.

— Vous ne voulez donc pas croire que je ne vous voulais aucun mal ? répondit Bonaparte.

— Général, je puis vous assurer que mon attachement, qui date depuis l'enfance, n'éprouvera nulle atteinte après cette sotte affaire. Et voilà une main pour gage de mes paroles.

Bonaparte refusa la petite main.

— Ainsi, nous sommes brouillés. Vous allez laisser croître la barbe et mettre le stylet au côté comme un Corse, parce que vous m'avez fait de la peine ?

Se tournant tout à coup, le premier Consul tendit sa main à Laure en disant :

— Vous ne m'aimez pas !

Et il sauta sur son cheval qui partit au galop.

Napoléon garda longtemps rancune à la jeune femme, et Junot, malgré ses prouesses et ses dix-sept blessures, s'il fut nommé ambassadeur en Portugal et fait duc d'Abrantès, ne devint jamais maréchal. Il faut toujours ménager l'amour-

propre des hommes ; et ne pas taquiner les dictateurs, si l'on en rencontre par hasard sur son chemin.

Junot, le sergent sans-culotte, voyait avec regret la République s'asseoir sur un trône de velours. Si la République est bonne fille, Bonaparte est généreux. Il donnait à son aide de camp maisons de campagne riantes, enguirlandées de jardins, hôtel cossu avec un million cinq cent mille francs de revenu pour éblouir les hôtes de la capitale. Il acceptait d'être le parrain de sa fille et enroulait autour de son petit cou des perles aussi grosses que des noisettes. Comment résister à ces faveurs ? Mais Junot, enfant du peuple, n'avait pas l'âme d'un courtisan. Un serviteur peut devenir un ami ; un ami peut-il devenir un serviteur ? Il boudait donc un peu, lorsque Caroline Murat sut si bien l'entortiller à sa fantasque personne que bientôt il ne bouda plus du tout.

Caroline était ambitieuse. N'oublions pas que Junot, gouverneur de Paris, a soixante mille hommes sous ses ordres et que l'Empire ne repose que sur une seule tête. Napoléon est à la merci d'une balle ennemie ou d'un attentat. Ambitions mesurées, ambitions démesurées éclatent. David les a fait entrer dans la toile magistrale du Sacre. Ce poème épique en couleurs fait comprendre le caractère des personnages qui y gravitent. On y trouve l'orgueil de Napoléon, la vanité de sa famille chez le photographe, l'humilité touchante de Joséphine qui, entendant l'orgue gémir sous les voûtes de Notre-Dame, regrette ses infidélités, la jalousie rageuse de ses belles-sœurs portant sa traîne écarlate, enfin l'animosité du pape dont le regard noir est vengeur. Allez revoir ce tableau au Louvre et vous y découvrirez, sous l'hermine, les velours, les perles

et les diadèmes, ce frémissement de passions contenues, annonciateur des orages.

Pendant les années triomphales où Junot, après avoir été ambassadeur à Lisbonne, fait la guerre en Portugal et remporte un titre de duc au fil de l'épée, Mme d'Abrantès, dans son hôtel de la rue Boissy-d'Anglas, joue à la perfection le rôle de gouvernante de Paris. Chaque soir, Talleyrand y médite, tout en faisant sa partie de whist, ses mots spontanés qui courent l'Europe ; l'ancien prélat y retrouve la société polie qu'il regrettait et dont Laure lui donne la douce illusion.

Personne mieux que cette jeune hôtesse ne sait tenir un salon. Enjouée, de son esprit mordant elle réveille les endormis, gronde les fâcheux, fait fuir les heures. Qu'elle est hospitalière ! Elle ouvre ses portes très grandes et son cœur aussi : un diplomate célèbre y pénètre furtivement au grand déplaisir de Napoléon.

— Ses intimes relations avec un étranger peuvent inquiéter ma politique, disait l'Empereur, toujours aux aguets, en apprenant cette liaison dangereuse.

Le gêneur, qui se servait des femmes, en cachette, pour mieux servir son pays, était le comte Clément de Metternich, ambassadeur d'Autriche.

Le jeune roué a l'expérience d'un homme de trente-cinq ans, ce qui est presque un vieillard sous l'Empire ; il passe pour réfléchi auprès des hommes, romanesque auprès des dames qui raffolent de ses manières de cour et de sa taille bien prise dans son habit à la française. Ce n'est ni un briseur de cœurs ni un dompteur, mais il se glisse dans les boudoirs, où il fait le beau et le distrait. Ainsi il apprend bien des

choses, car les femmes amoureuses sont plus bavardes que les espions et coûtent moins cher. L'ambassadeur est-il volage ? Caroline, Laure, Mlle George se disputent ses déclarations. C'est un brelan de dames. Avec quelle dévotion il savait baiser une main et donner à son geste de l'importance et du prix ! Aujourd'hui, autres formes, autres procédés : un jeune homme embrassera son propre pouce, esquissera un baiser en l'air ou plutôt serrera la main d'une douairière en la secouant vigoureusement comme celle d'un copain. Metternich aurait été bien surpris. Il est vrai qu'alors on ne donnait pas sa main à tout le monde et qu'une révérence ponctuait dans un salon les entrées et les sorties.

De tous les cœurs à conquérir, raconte le diplomate dans ses Mémoires, c'est celui de Laure d'Abrantès qui lui a coûté le plus de peine ; et pourtant que de Parisiennes futées, de Viennoises langoureuses ont glissé entre ses doigts ! L'œil noir de Laure fendu en amande l'enchante ; il se souvient des coins gracieux de sa bouche à demi entr'ouverte. Quoi de plus voluptueux que sa charmante nonchalance ! Aucune femme n'est plus attrayante ni plus faite pour attacher, parce qu'elle flatte en même temps le cœur et l'amour-propre. Remarquez que Metternich donne à son amour-propre autant de place qu'à l'amour. Méfions-nous des diplomates. Il ajoute, le fat :

« Pour un être qu'elle aimera, il n'est rien dont elle ne soit capable. Un défaut gâte pourtant, à mes yeux, tout ce qu'elle a de charmant. C'est sa coquetterie ; ce défaut n'empêche pas que Laure soit adorable et, même avec cette imperfection, il n'est point d'homme qui ne fût mille fois heureux d'être son ami, son amant ou son époux. »

Si je ne m'abuse, ceci a toutes les apparences d'un certificat. Metternich n'est point oublieux. C'est d'une plume re-

connaissante qu'il nous trace le portrait de cette femme qu'il aima et dont la guerre le sépara brutalement.

« Pauvre Clément ! écrit la duchesse, combien il souffrit lorsque, enfin, il fallut quitter la France !... Sa patrie subjuguée, lui abreuvé d'humiliations, moi restant livrée au ressentiment d'un maître irrité et vindicatif. »

Les orages s'amoncellent, la duchesse d'Abrantès va apprendre à souffrir, mais ses réminiscences ne devaient pas s'évanouir, « car son cœur abondait en souvenirs fidèles ».

Lorsque l'Empire croula, entraînant dans sa chute les familles élevées jusqu'au pavois, Junot étant mort fou des suites de ses blessures, Laure dut lutter contre la pauvreté menaçante. On vendit ses meubles à l'encan, il ne lui restait plus rien que son encrier. Alors elle acheta des rames et des rames de papier, qu'elle barbouilla avec talent et vécut de ses souvenirs tumultueux.

Grâce à sa mémoire grecque, elle ressuscita le Napoléon familier, celui de tous les jours, encouragée par le jeune Balzac qu'elle accueillit dans son automne. Elle est pour moi, disait-il, « celle qui a vu Napoléon enfant, jeune homme encore inconnu, occupé des choses ordinaires de la vie, qui l'a vu grandir, s'élever et couvrir le monde de son nom ! Elle est pour moi comme un bienheureux qui viendrait s'asseoir à mes côtés après avoir vécu au ciel tout près de Dieu ! Ce que Napoléon a commencé par l'épée, je l'achèverai par la plume. » Balzac a le culte napoléonien.

Laure d'Abrantès devient l'inspiratrice de *La Comédie Humaine ;* elle est la femme de trente ans, la touchante marquise d'Aiglemont. Combien de pages arrachées à sa mémoire,

combien de lettres d'amour sont presque calquées par l'écrivain géant ! Celui-ci est tellement mêlé à cette épopée où son amie le transporte d'un coup d'aile qu'en apercevant à la Malmaison la fameuse berline de voyage qui trimbala Napoléon à Waterloo, où le grand homme se coucha comme dans un premier cercueil, poursuivi par les ennemis au galop, assailli par les spectres sanglants, spontanément nous associons Balzac à cette vision. Le colonel Chabert, assis sur le siège dans sa pèlerine à collets, fouette les fantômes, Mlle de Cinq-Cygne pleure à la portière. Tous ces personnages furent suggérés par la duchesse d'Abrantès, Balzac les anima de son souffle. L'art est si créateur qu'il prend la place de la vie et rejette l'histoire dans la légende.

A Montmartre, dans le cimetière où il y a des oiseaux, des gosses de Poulbot qui jouent, des midinettes sentimentales qui fuient le bruit des jazz et des tramways, la duchesse d'Abrantès repose. En apprenant sa mort, comme on demandait à Gavarni, un de ses fidèles, si des discours avaient été prononcés sur sa tombe, il répondit :

— Quand nous eûmes jeté un peu de terre sur ce cercueil qui nous a pris à jamais cette bonne amie, pour toute oraison funèbre, nous avons pleuré.

Cette femme courageuse et sémillante échappe à l'oubli, puisqu'elle a trouvé les hommes les plus célèbres de son temps pour la chérir. D'autres, sans doute, étaient plus belles ; aucune ne fut plus courageuse, plus noble dans l'adversité qui trempa son âme. Rendons-lui hommage et disons avec Victor Hugo, son jeune admirateur :

C'est à nous d'effeuiller des roses sur ta cendre,
C'est à nous de jeter des lauriers sur ton nom !

IV

L'AIGLON A LA GLORIETTE DE SCHŒNBRUNN

Un soir, à la Scala de Milan, le ballet s'achevait parmi les applaudissements et les bravos frénétiques, lorsque je vis entrer dans ma loge un petit homme allègre. Son allure élégante me plut ; il n'était pas jeune, certes, mais, sous le toupet folâtre, une malice que le temps n'avait pas éteinte s'envolait. On me présenta le comte Greppi. A ses manières courtoises et sautillantes, je reconnus aisément un diplomate d'autrefois. Je ne m'étais pas trompée. Après s'être enquis de la santé de mon arrière-grand-père, avec qui il jouait aux barres sur la terrasse des Tuileries, il me dit tout naturellement :

— Que de fois ne suis-je venu dans ce théâtre depuis les jours passés où j'escortais Marie-Louise !

— Quelle Marie-Louise ?

— L'Impératrice, madame, l'épouse de Napoléon Ier, la mère du duc de Reichstadt, ce charmant jeune homme que nous avons tant pleuré. Peut-être ne saviez-vous pas qu'à Parme, mon premier poste, j'étais attaché à cette auguste princesse.

Éberluée, je n'osais compter sur mes doigts les vertes années de mon interlocuteur ; j'évoquais Faust, Cagliostro, Mathusalem, et ma surprise tourna vite à l'indiscrétion :

— Cher comte, oserai-je vous demander votre âge ?

— Cent deux ans, madame, pour vous servir.

J'étais médusée par ce jeune vieillard qui lisait le programme sans lunettes, ne s'appuyait sur aucune badine et avait la mémoire la plus fraîche du monde.

Le spectacle recommençait ; mais peut-on écouter trilles et vocalises lorsqu'on a près de soi celui qui a vu le roi de Rome passer sous les charmilles de Schœnbrunn, si pâlot avec ses yeux bleus de porcelaine, rêvant du prince Eugène et de Napoléon, ses deux modèles favoris ? Pauvre enfant ! Haletante, j'interrogeais Greppi ; ses souvenirs défilaient comme un régiment de la Garde. J'essayerai, si vous me le permettez, de vous raconter la vie écourtée de ce jeune prince qui languit sous le signe de l'Aigle. Tandis que le père avait survolé les plaines batailleuses, le fils, enchaîné à la Gloriette de Schœnbrunn, s'était apprivoisé. On n'apprivoise pas aisément le fils de Napoléon et il fallut que le sang des Habsbourg vînt, comme l'eau du Léthé, verser l'oubli dans ses veines pour que le petit archiduc, en jouant au soldat sur les tapis, détournât sa pensée du petit Caporal qui avait bouleversé le monde pour le lui offrir.

Au mois d'octobre 1814, dans les allées sablées de Schœnbrunn, Talleyrand et Metternich se promenaient sous un ciel pommelé, romantique à souhait, qui caressait les tuiles vertes de cette demeure plus champêtre que Versailles, plus rustique aussi, d'où la majesté était bannie, mais d'où la pompe ne l'était pas. L'étiquette y régnait en souliers plats et enjolivait les robes de cour d'un tablier de linon. Talleyrand, le nez rieur, poudré, pomponné, musqué, traînait sa jambe clopinante parmi les feuilles froufrouteuses, envolées des char-

milles, qui chambraient encore dans le crépuscule pourpré les passereaux siffleurs.

Metternich, musicien, les écoutait, tandis que Talleyrand, pour attirer son attention, dessinait négligemment sur le sable une carte d'Europe où la France rapetissée se retrouvait chez elle comme une provinciale qui revient de voyage un peu lasse d'avoir couru la pretantaine. Talleyrand avait son sourire narquois des grands jours ; sa bouche dédaigneuse se plissait, mâchonnait une rancune imaginaire ; il était content, il aimait changer de maître pour demeurer le sien et, comme il tenait volontiers l'assiette au beurre, ces revirements ne lui déplaisaient pas. Au Congrès de Vienne, il cassait ses œufs avec tant d'adresse que ce prestidigitateur fit sortir de son chapeau, acheté à Londres, roitelets d'Allemagne et d'Italie, en escamotant le roi de Rome. Les deux compères, qui cherchaient à s'éblouir, voulaient avoir chacun l'esprit plus pétillant que l'autre ; aussi, se taisaient-ils, lorsqu'un bambin échappé des jupes de sa gouvernante, vint tomber aux pieds de Metternich, qui gentiment le releva.

— Vous le reconnaissez, cher prince ? fit Metternich.

— Je le connais, repartit Talleyrand en fixant le roi de Rome derrière son face-à-main, mais je ne le reconnais point.

Et, pivotant sur son talon, il s'écria :

— Dieu merci ! c'est le portrait de sa mère.

Ce qui n'était pas tout à fait vrai, car les visages enfantins sont des miroirs inachevés où chacun trouve ce qu'il espère. La ressemblance n'est qu'un reflet de l'âme ; mais, de ce duel entre les Napoléon et les Habsbourg, qu'importe ! L'intelligence de l'enfant s'éveillait, elle paraissait précoce, le prince gazouillant en français et, secouant ses boucles, s'obstinait à ne pas parler allemand. Serait-il têtu, on le materait ! La Cour s'inquiète ; les miracles étaient à la mode : le fils de

l'Ogre pourrait tout à coup chausser les bottes de sept lieues et rejoindre son père là-bas. L'Europe vivait de surprises, elle tremblait encore par habitude. Pourquoi trembler ? Napoléon était prisonnier et le pauvre gosse n'avait que quatre ans.

Entouré de respect, privé de mamours, son petit être se blottissait dans la tendresse de la comtesse de Montesquiou, « maman Quiou », comme il l'appelait lorsque, d'un baiser matinal, elle ouvrait ses paupières roses. Avec quelle vigilance, jour et nuit, elle l'avait gardé, près de son alcôve, tout près d'elle, les rideaux de son lit enveloppant jalousement le berceau de leurs ailes. Dans son ravissement, elle l'avait dorloté, réchauffé, aimé, remplaçant, par ordre de l'Empereur, l'impératrice Marie-Louise. On ne plaisantait pas avec l'étiquette et un prince ne devait être embrassé qu'avec la permission de Mme la gouvernante qui, fière de ses prérogatives, évinçait tous les lécheurs, même sa mère.

Aux Tuileries, pour son enfant, Marie-Louise était presque une étrangère. Revenait-elle de voyage, il avait grandi, elle avait grossi ; alors ils ne se reconnaissaient pas. Combien plus heureuses ces jeunes mères, loin des palais, insouciantes des protocoles, qui allaitent leur petit dans ces tête-à-tête exquis, où les nouveau-nés gloutons boivent mystérieusement l'âme maternelle sans qu'une sermonneuse vienne regimber et écourter leurs caresses !

Quatre ans que Mme de Montesquiou avait juré à l'empereur de veiller sur cette vie précieuse ; son serment, elle l'avait tenu ; mais tout s'achève, hélas ! et l'heure était venue de s'éloigner sans dire adieu à l'enfant. La comtesse de Montesquiou, Mme Soufflot, la sous-gouvernante, et sa fille Fanny

devaient partir le lendemain pour toujours ; les Autrichiens les congédiaient froidement. Ces Françaises étaient bavardes et les nourrices amoureuses du panache chérissent trop les militaires. Ce soir, silencieuses, elles refoulaient leurs larmes, tandis que Mme Marchand, femme du premier valet de chambre de Napoléon, qui demeurait encore à Vienne, faisait précipitamment les malles. Mme de Montesquiou ne partait pas les mains vides : elle emportait ses trésors, un petit chausson porté par le prince le jour de son ondoiement, le béguin de percale brodé qu'elle noua autour de son menton, tandis que Mgr de Rohan, aumônier de l'impératrice, lui posait un grain de sel sur la langue et que Cambacérès, archichancelier de l'Empire, inscrivait dans le registre doré : « Napoléon-François-Joseph-Charles. » En Autriche, dans le palais qui ressemble à une tarte à la pistache, on avait biffé Napoléon : ces syllabes tonnantes impressionnaient. Marie-Louise ne les prononçait plus. A travers le décor de sa jeunesse, sa frivolité s'épanouissait et Neipperg, le général borgne, lui faisait déjà de l'œil.

Hélas ! Mme de Montesquiou savait que, dès que la malle-poste roulerait vers Paris, par un accord tacite, personne ne parlerait de son père au roi de Rome. A cette dernière veillée, l'enfant, pelotonné contre sa gouvernante, secouait le petit hochet qui avait remplacé la croix d'honneur dont le ruban rouge ne barrait plus sa poitrine. Écoutait-il le chuchotement de ces femmes qui s'entretenaient du passé merveilleux, avec l'espoir que le roi de Rome s'en souviendrait ?

***

— Voilà quatre ans déjà, dit la comtesse de Montesquiou à Mme Soufflot, que j'ai cueilli cet enfant sur le tapis ; on le

croyait mort, vous souvenez-vous ? Son pouls battait à peine, je lui avais soufflé quelques gouttes d'eau-de-vie dans la bouche, puis nous avons entouré son petit corps tout neuf de serviettes chaudes, et soudain j'entendis son cri d'oiselet qui bouleversa l'Empereur. Vous souvenez-vous lorsque, précautionneux, il le toucha de ses mains impériales si blanches, si fines, comme l'artiste caresse l'œuvre qu'il achève et, fier de son fardeau, porta triomphalement le trophée de son cœur à l'Impératrice endolorie ?

« Quel printemps que celui de 1811 ! Aux Champs-Élysées, le marronnier du 20 mars avait pavoisé. Les salves crépitaient. Cent un coups de canon ; au vingt-deuxième, les farandoles commencèrent. On ne s'entendait plus, j'avais mal à la tête. Mon nourrisson, pour la première fois, écoutait hurler, crier, chanter : « Vive l'Empereur ! »

« Dans sa joie, savez-vous à qui Napoléon envoya la première estafette pour annoncer la nouvelle ? A Joséphine ! Oui, à sa mascotte chérie ; jamais il ne l'oubliera. Il est heureux, elle doit être heureuse. Pense-t-il un instant au chagrin qu'elle éprouve de ne pas lui avoir donné un fils, ou à sa jalousie de femme ou de grand'mère, puisque la venue de cet enfant éloigne son petit-fils du trône ? Pas une minute ! Et, lorsqu'il lui écrit avec entrain : « Mon amie, mon fils est gros et très bien portant. Il a ma poitrine, ma bouche et mes yeux, j'espère qu'il remplira sa destinée », cela lui semble naturel. Ne trouvez-vous pas que les hommes sont étranges ? »

Mme Soufflot, qui n'aimait pas philosopher, l'interrompit :

— Que vous étiez belle, madame, à Notre-Dame, le jour du baptême, portant le roi de Rome emmailloté dans une douillette d'or tissée d'argent ! Je me souviens de votre émotion, votre bras tremblait un peu. Sous le dais soutenu par les chanoines, l'Impératrice avançait, drapée d'hermine. Cette

blancheur contrastait avec son teint ; elle était rouge comme une pivoine et manquait de grâce, avouons-le, avec ses bras gringalets dont elle ne savait que faire, tandis que la princesse Pauline Borghèse, couronnée d'émeraudes, glissait sur le tapis ainsi qu'une déesse ; nous partagions avec elle les sourires et, de préférence, les enfants de chœur l'encensaient.

« Quel cortège ! J'entends encore les assistants nommer au passage Joseph, Jérôme, les princes Borghèse et de Neuchâtel. Tout ce beau monde bariolé, redoré, astiqué sous les uniformes ennoblis par la poudre, reluisait. Enfin, l'Empereur !... Lorsqu'il prit place au fond du chœur, le grand chambellan nous fit signe de venir près de lui ; à sa droite, se tenait le parrain, le duc de Wurtzbourg, qui représentait son frère l'empereur d'Autriche ; à sa gauche, la commère, la reine Hortense. La princesse de Neuchâtel tenait le cierge, qui coulait entre ses doigts ; la princesse Aldobrandini, le chrémeau ; la comtesse de Beauvau, la salière. L'aristocratie ne boudait plus.

« Soudain, l'Empereur élève l'enfant au-dessus de sa tête, le présente à la foule. « Vive le roi de Rome ! » Les trompettes claironnent sous les voûtes ogivales, les tambours battent, des violons invisibles soupirent et répondent aux orgues. Dans cette flore de granit, les abeilles ont butiné les lis. »

— Oui, reprit Mme de Montesquiou, que tout cela était grand, quelle apothéose !

Mais, le croiriez-vous ? Paris soucieux s'interrogeait. Tout cela paraissait trop beau. L'enfant fragile allait-il retenir le conquérant près de son berceau et attendrir la victoire d'une risette ? La France fatiguée avait tant besoin de paix. Oh !

musarder, cultiver son jardin, manger le pain blanc en famille, quelles délices ! Le repos était-il interdit au guerrier voyageur ? Son globe est un boulet rouge qui brûle et qui l'entraîne à Dresde, à Smolensk, à Moscou. Partout, Napoléon réclame des missives de Mme de Montesquiou. Que d'officiers, que d'estafettes sautent les relais, ayant en poche les nouvelles du bambin ! Avec quel empressement ils franchirent huit cents lieues pour offrir à l'Empereur une miniature d'Isabey.

Cette fois, M. de Beausset arrive la veille de la bataille de la Moskowa avec le dernier portrait peint par Gérard. Pour faire une surprise à Sa Majesté, on l'accroche sous la tente où doit passer Napoléon. Lorsqu'il entre, habillé de gris, botté déjà, si simple au milieu de son état-major flambant, M. de Beausset s'avance :

— Un cadeau pour Votre Majesté de la part de l'Impératrice.

— Le roi de Rome, admirable ! dit Napoléon, et ses yeux se voilent.

Qu'il est fier de cet enfant, que l'absence le rend précieux ! Près du visage rose, ô quel contraste ! Comme il paraît jauni, amolli, surmené ; cette lutte contre l'Asie hostile à son étreinte l'épuise. Sent-il obscurément, à travers le ciel moscovite, la neige invisible tisser les linceuls blêmes pour ses soldats errants dans les steppes glacées ? Il se reprend vite.

— Messieurs, si mon fils avait quinze ans, croyez qu'il serait ici.

Et il ordonne qu'on place le portrait devant sa tente, afin que les grognards admirent le fils de l'Empereur. Des clameurs joyeuses saluent le roi de Rome. Napoléon fronce le sourcil et, d'un geste autoritaire :

— Maintenant, ôtez-le, dit-il. C'est encore trop tôt pour lui de voir une bataille.

Malgré ses apparences théâtrales, la tendresse de Napoléon pour son fils était profonde. Mme de Montesquiou ne fut pas seule à surprendre le dialogue muet du père et de l'enfant. Grognards et badauds parisiens ne s'en étonnent pas, car ils sont les devins populaires ; les courtisans restent stupéfaits, ils le croyaient inhumain. Dans ses Mémoires, la duchesse d'Abrantès en parle avec émotion :

« Je vois encore l'Empereur aux Tuileries au moment où il allait quitter son fils ; je n'oublierai jamais l'expression de son visage. L'enfant, qui adorait son père, avait ses petits bras passés autour de son cou et paraissait le serrer contre son cœur. Pauvre cher ange, comme il était beau ! Comme son père jouissait de sa beauté ! Il était comme accablé par un bonheur trop grand. L'enfant, un peu las, avait appuyé sa blonde tête sur la poitrine large et puissante. Après quelques douces caresses, il s'était endormi et Napoléon s'assit bien doucement pour ne pas l'éveiller ! Oh ! qui ne l'a pas vu dans cette attitude pleine de charme ne le connaît pas ! Et comme il fut remettre l'enfant dans son berceau avec soin ! Sa nourrice aurait eu la main moins légère ! Cette scène, que je rapporte, n'est rien par elle-même. Un père qui embrasse son fils tandis qu'il dort, qui le regarde dormir, quoi de plus simple, et pourtant quoi de plus grand lorsque c'est Napoléon, le roi du monde ! »

Bientôt, cet homme aura perdu sa couronne, sa liberté, sa femme, même les baisers de son fils. Qu'il se hâte ! Ses jours sont comptés, la patrie soupire et la gloire commande son deuil : la popularité vire ainsi qu'une girouette : déjà ses adulateurs, penchés aux fenêtres des Tuileries, interrogent

la route de Calais et les mouchoirs blancs sortent des poches. Est-ce pour essuyer leurs larmes de crocodile ou pour faire signe aux serviteurs des Bourbon qui se glissent un peu partout ? M. de Talleyrand prend le vent et, curieux de l'avenir, le vieux renard court chez la tireuse de cartes.

Pourquoi la chance avait-elle si brusquement tourné ? Depuis cet illustre mariage avec une archiduchesse, les malheurs se suivaient à la file. Peut-être la légère Joséphine aurait-elle fléchi le sort en coquetant avec lui ! Elle portait bonheur, la créole, et le dicton ne mentait pas. Napoléon le reconnut trop tard :

« Si j'avais épousé une Française de vieille tige, une Montmorency ou une Clisson, si j'avais eu un enfant de Joséphine, tout cela ne serait pas arrivé. Mon mariage m'a perdu, l'Autriche était devenue ma famille, j'ai posé le pied sur un abîme recouvert de fleurs. »

Et le héros, prévoyant l'infortune qui manquait à sa renommée, répétait :

« Je préférerais qu'on égorgeât mon fils ou qu'il fût noyé dans la Seine plutôt que de le voir jamais élevé à Vienne comme prince autrichien et j'ai assez bonne opinion de l'Impératrice pour être persuadé qu'elle est de cet avis, autant qu'une femme et une mère peuvent l'être. Je n'ai jamais vu représenter *Andromaque* que je n'aie plaint le sort d'Astyanax survivant à sa maison. »

Voici Astyanax à Vienne, mais Andromaque a oublié Hector. On remet le fils de Napoléon au comte Maurice Dietrichstein, pour qu'il le transforme en archiduc.

« Il me semble, écrit Dietrichstein à Marie-Louise, que le

prince dont on m'a fait l'honneur de me confier l'éducation doit être considéré comme un descendant de l'Autriche et élevé à l'allemande. Avant tout, il ne faut pas qu'on lui inculque des idées exagérées sur les qualités d'un peuple auquel il ne doit plus appartenir et que ces idées le poursuivent jusque dans ses années de maturité. »

Quelle amertume pour le père, qui n'avait que trop deviné le sort de son enfant ! Que le destin était cruel au prisonnier de Sainte-Hélène ! A chaque élan de son imagination rejetée vers le passé, l'île cernée par les flots indifférents se rétrécissait, telle une peau de chagrin.

Deux choses lui restaient dans sa cage inféconde :
Le portrait d'un enfant et la carte du monde,
Tout son génie et tout son cœur !

La pensée qu'on élevait peut-être son fils pour le méconnaître torturait le père impuissant. Il ne sait rien de lui, ses lettres demeurent sans réponse, les commissaires sont d'impitoyables geôliers et le baron de Sturmer, l'envoyé de l'empereur François, n'a même pas le droit de dire s'il est mort ou vivant.

« Se peut-il que l'empereur d'Autriche, dont j'ai épousé la fille, qui a sollicité ce mariage à genoux, auquel j'ai rendu deux fois sa capitale, m'envoie son commissaire sans une seule ligne pour moi, sans un petit bout de bulletin de la santé de mon fils ? »

Son orgueil est froissé, il souffre. « Quel infâme traitement ils nous ont réservé ! » dit-il.

Seule, Mme Marchand, avec cette intelligence du cœur que les Françaises modestes ont si souvent, fait parvenir là-bas, dans l'île maudite, un signe d'amour. Ayant appris qu'un bota-

niste allait herboriser à Sainte-Hélène, elle échafaude un projet. L'occasion était trop tentante pour la laisser échapper. Au petit jour, notre bonne femme va trouver l'intendant des jardins de Schœnbrunn qui nettoyait ses rosiers. C'était un brave homme de jardinier, elle l'attendrit. Refuse-t-on la lettre d'une femme pour son époux ? Bah ! si Mme Marchand était découverte, elle risquait sa place, mais lui ne risquait rien du tout. Après quelques hésitations, il accepte de transmettre le pli cacheté et promit tout ce qu'elle voulut. A peine arrivé à Sainte-Hélène, le botaniste rejoignit Marchand et lui glissa l'enveloppe.

« Je t'envoie de mes cheveux ; si tu as le moyen de te faire peindre, envoie-moi ton portrait. »

La lettre était signée : « Ta mère, MARCHAND. »

Lorsque le valet de chambre de l'Empereur vit la boucle blonde presque filasse, il comprit aussitôt. C'étaient les cheveux du roi de Rome. Avec quel transport Napoléon les reçoit ! Il les porte à ses lèvres et, devant son serviteur, laisse couler ses larmes ; il écrit à Las Cases :

« Depuis deux ans, je n'ai aucune nouvelle directe ni indirecte de ma femme et de mon fils. Or, il y a ici, dans ce pays, depuis six mois, un botaniste allemand qui les a vus dans le jardin de Schœnbrunn. Les barbares ont empêché qu'il ne vînt me donner de leurs nouvelles et maintenant on lui fait un procès pour avoir remis à mon valet de chambre des cheveux de mon enfant ! »

Quel danger ! Quel crime d'État ! Le gouverneur s'en inquiète. Interrogé, le botaniste avoue qu'il ne croyait pas mal faire. Avec fracas, on l'expulse de l'île et le prince de Metternich rappelle M. de Sturmer, qui avait donné inconsciemment un rayon de joie au prisonnier.

Cependant, à Schœnbrunn, le prince grandit ; on écarte de lui tout ce qui pouvait rappeler la France ; il est léger, étourdi, indifférent, insensible, prétendent ses maîtres. L'était-il ? De temps en temps, une question qu'il pose surprend son entourage. Lorsqu'il voit pour la première fois le prince de Ligne, il demande à Metternich :

— Quel est le grade de ce vieux monsieur ?

— C'est un maréchal.

— Est-il de ceux qui ont abandonné mon père ?

Et son visage s'éclaire en apprenant qu'il n'était pas de ceux-là. Le prince de Ligne, qui avait entendu, se rapproche.

— Monseigneur, j'ai été le maréchal de votre arrière-grand'mère, l'impératrice Marie-Thérèse, et, puisque vous aimez les soldats, je vous promets bientôt, à l'occasion de mon enterrement, un beau défilé où tout le monde sera fatigué, excepté moi.

Et il s'éloigne, avec une révérence, en chantonnant.

Tantôt réfléchi, tantôt enjoué, le petit prince surprenait toujours ; peu lui importaient les gronderies, son grand-père, qui aimait ses gentillesses et sa conversation spirituelle, lui pardonnait volontiers ses incartades. L'empereur François lui ayant donné un sabre de bois, le prince, ravi, entraîna son petit cousin l'archiduc dans le parc et lui confia ses futurs projets.

— Quand je serai grand, je prendrai mon sabre et j'irai délivrer mon père, qu'ils retiennent en prison.

Et, gesticulant, dans son animation, il sabrait les tendres pâquerettes.

Son précepteur le trouvait bien émancipé. Comment répri-

mander un enfant qui entre, sort à tout moment du cabinet de l'empereur, qui, pour un oui, pour un non, s'installe près de son bureau, lui raconte ses soucis et l'interroge avec une grâce câline sur tout ce qui galope à travers sa jeune tête :

— Mon grand-papa, est-ce vrai, quand j'étais à Paris, que j'avais des pages ?

— Oui, je crois que vous aviez des pages.

— N'est-il pas vrai aussi qu'on m'appelait le roi de Rome ?

— Mon enfant, répondait l'empereur, quand vous serez plus âgé, je vous expliquerai ce que vous me demandez ; pour le moment, je vous dirai qu'à mon titre d'empereur d'Autriche je joins celui de roi de Jérusalem, sans avoir aucune sorte de pouvoir sur cette ville. Eh bien ! vous étiez roi de Rome comme je suis roi de Jérusalem.

Cette réponse frappa l'enfant, qui, entre ses précepteurs et sa nourrice, le passé, le présent, les aigles, les drapeaux de toutes les couleurs, ne comprenait guère. Pour les Autrichiens, Napoléon était un tyran, un imposteur ; pour la nourrice, c'était un dieu. Quant à son grand-père, il voulait oublier le gendre encombrant qui avait couché dans son lit la veille de Wagram et qui là, tout près, derrière le Danube que voilent les peupliers, avait battu son armée avant de prendre sa fille chérie.

Aussi, certains courtisans, sans doute pour le flatter, engagent-ils l'empereur d'Autriche à faire annuler ce mariage parisien, cette mésalliance. François hoche la tête, il ne veut pas que son petit-fils soit un enfant anonyme. Afin qu'il devienne bien autrichien, il lui confère un titre authentique, reconnu par les cours d'Europe, le duché de Reichstadt, duché bohémien, qui le fait passer à son rang, derrière les archiducs. Le grand-père est généreux !

A sept ans, un archiduc doit aller à la chasse ; aussi, Sa Majesté lui a-t-elle donné un petit fusil et un *träger* pour porter son gibier. C'est un homme maintenant. Bravo ! Il n'a pas peur du feu, la pétarade l'enchante et il trottine derrière son grand-père dans la plaine de Wagram comme un vieux braconnier. Il est adroit, abat un lièvre agonisant, mais manque une compagnie de perdreaux qui s'envole sous ses pieds, juste à l'endroit où Napoléon démolit l'armée autrichienne. Avec quel soin on laisse l'enfant dans l'ignorance de nos victoires ! Comment devinerait-il tout cela ? Les ossements des morts sont sous la terre humide et le petit chapeau ne découpe plus son ombre triangulaire sur la moisson mûre. Aussi, le même soir, dans la narration que son gouverneur lui impose, il écrit :

« C'est la première fois que je passais sur cette grande plaine dont j'ai entendu parler à propos de Babensberg et où Rodolphe de Habsbourg a battu Ottokar ; le paysage me parut très ennuyeux, mais la chasse se termina heureusement par un grand combat contre les lièvres. »

Il préfère la chasse à l'étude ; Dietrichstein se plaint de sa paresse, de sa distraction, de sa mauvaise volonté ; mais, s'agit-il de danse, il valse à ravir, il est très galant déjà, surtout avec la princesse Louise, et sa politesse est exquise, son aisance émerveille ; il se dégage de lui un charme auquel personne ne peut résister. Sa conversation pleine de finesse pétille et son à-propos interloque. Tandis qu'il s'entretenait avec une vieille coquette, belle jadis, qui essayait par ses apprêts, de dissimuler son âge, le prince, en parlant de la France, lui dit :

— C'est un beau pays, n'est-ce pas ?

— Ce pays était plus beau il y a douze ans, répondit-elle en minaudant.

— Et vous aussi, madame, ajouta le duc de Reichstadt, avec une gentille malice qui fit sourire la Cour et pouffer son grand-papa.

Mais il faut lui faire oublier la France, qui envoûte les cœurs, et effacer l'image paternelle. Y pense-t-il encore ? Peut-être. Sa mère arrive, ô surprise ! Il demande à son entourage :

— Qui est donc mon père ?

Personne ne répond.

Là-bas, tandis qu'un orage terrible s'abat sur l'île de Sainte-Hélène, brise les saules pleureurs, balaye les gommiers, que les vagues écumeuses frappent la falaise, Napoléon rend à l'histoire son dernier soupir. A la même heure, son fils, assis près de sa mère dans la quiétude ouatée du palais de Schœnbrunn, se distrayait à des jeux puérils. Marie-Louise lui apprenait à former des lettres avec des fleurs de myosotis et, pensant sans doute au général Neipperg, dont elle était déjà la fiancée morganatique, elle traça avec des corolles bleues sur une table de marbre un N gigantesque ; ensuite ils dessinèrent le mot « Général », et c'est encore à l'Autrichien que Marie-Louise pensa, à l'homme dont Chateaubriand écrivait qu'il osa déposer ses œufs dans le nid de l'aigle.

Une femme amoureuse vit dans le présent ; elle a un don merveilleux pour abolir le passé, et, lorsque Mme de Scarampi, la grande maîtresse, arrive tout émue :

— Napoléon est mort.

— Ah ! vraiment, je m'en doutais, répond Marie-Louise. J'ai envie de faire une promenade à cheval. Croyez-vous qu'il fasse assez beau pour se risquer ?

Et c'est tout. Cette veuve joyeuse, que Napoléon avait

épousée pour avoir un héritier, songeait aux enfants de Neipperg à qui elle avait déjà donné le jour. Le précepteur du prince, connaissant sa sensibilité, attendit « l'heure paisible du soir » pour l'informer de son malheur. Le duc de Reichstadt dévore ses larmes, enferme sa douleur à triple tour : il sait, pauvre orphelin, que dans ce palais hypocrite il est seul cette nuit à pleurer.

Le duc de Reichstadt pousse trop vite au gré de ses maîtres, qui pensent à l'avenir et s'agitent de le voir toujours rôder autour des casernes. Les soldats le fascinent. A-t-il un instant, il s'échappe jusqu'aux cuisines, vole pain et friandises qu'il partage avec les hommes de garde. Des officiers sont-ils conviés au souper impérial, malgré les signes de son grand-père, il abandonne sa place :

— Je vois ici des généraux, dit-il, ils doivent tous passer avant moi, — et il va s'asseoir modestement au bout de la table.

Ces généraux exaltent à l'envi le maréchal de Schwarzenberg. Pour lui faire partager leur admiration, ils l'invitent à écrire la biographie de l'adversaire de son père. Le prince, dans un style ampoulé, loue le stratège autrichien. Sous sa plume, achetée à Vienne, les Français, hélas ! deviennent l'ennemi. Influencé par ses éducateurs, costumé en Tyrolien, épié par les mouchards, l'enfant domestiqué a changé de camp : il appelle Napoléon Buonaparte et parle sans rougir de son cœur impitoyable. Obéit-il de son plein gré ? Je n'ose le croire. Est-il sournois, comme Hamlet ? Veut-il plaire à ses maîtres ? Metternich prétendait qu'il était comédien. Peut-il ne pas l'être, pauvre enfant ? Hélas ! la dissimulation est la seule défense laissée au prince débile par le diplomate arrogant. Sait-il seulement, ce jeune archiduc, qu'il a été

Napoléon II et que, sans le mauvais vouloir de M. de Metternich, il aurait pu régner sur la France ?

Bientôt, il va l'apprendre. Le *Mémorial de Sainte-Hélène* se trouve mystérieusement déposé sur sa table de travail avec un bouquet de violettes. Il s'est réfugié au fond du parc, dans son pavillon isolé des curieux. Que personne ne le dérange ! L'enfant découvre enfin son père, le vrai, pas celui que les Autrichiens ont voulu lui montrer comme un despote sanguinaire, mais celui qui faisait trembler l'univers et dont l'intelligence ne se reposait jamais.

Avec quelle avidité il dévore la vie prodigieuse de ce père surhumain qui ensorcelle la jeunesse, qui livra cinquante batailles presque toutes gagnées, à qui la postérité fera justice ! Cet homme écrivait :

« A vingt-cinq ans, j'ai prévu ce que je pouvais devenir : je voyais déjà le monde fuir sous moi comme si j'étais emporté dans les airs... Fussé-je mort à Moscou, ma renommée serait celle du plus grand conquérant qu'on ait connu. Mais les sourires de la Fortune étaient à leur fin. »

Les larmes de Reichstadt coulent. Qu'elle est terne, cette existence de Schœnbrunn, que les allées ratissées sont monotones autour de cette Gloriette, unique décor de sa vie ! Et qu'il est peu de chose, lui, l'enfant de ce géant, maintenant qu'il entend le bruit des victoires paternelles ! Wagram n'est plus un rendez-vous de chasse, c'est l'enclos où son père a terrassé son aïeul, « cette ganache », comme disait Napoléon. L'étrangeté de cela ! Aujourd'hui, il n'est plus seul, il sait que Napoléon n'était pas un malfaiteur, mais le prisonnier de sa gloire que les rois ne lui pardonnaient pas.

« Quand j'étais tout-puissant, écrivait Napoléon, ils briguèrent ma protection et l'honneur de mon alliance, ils léchèrent la poussière dessous mes pieds ; maintenant, dans

mon vieil âge, ils m'oppriment et m'enlèvent ma femme et mon fils. »

Au détour d'une allée, passent, amoureusement enlacés, Marie-Louise et le général Neipperg. Le duc de Reichstadt cache le livre en rougissant, son cœur bat la chamade. Peut-il lire sans sangloter les vers d'*Andromaque* que Napoléon réclama un soir qu'il était désespéré :

— Voici Racine, docteur, vous êtes sur la scène ; allons, j'écoute *Andromaque,* c'est la pièce des pères malheureux.

> Je passais jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils,
> Puisqu'une fois le jour vous souffrez que je voie
> Le seul bien qui me reste et d'Hector et de Troie.
> J'allais, seigneur, pleurer un moment avec lui.
> Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.

Soudain, le duc de Reichstadt entrevit sur la terrasse des Tuileries sa petite voiture traînée par les moutons blancs égayés de grelots, que dirigeait son père dans l'apothéose féerique des jours fortunés. Désormais, le Prince charmant, l'archiduc pâle accepte l'héritage paternel, une redingote, un chapeau, une épée. Succession qui invite à la vengeance ! Mais, pour venger Napoléon, sa poitrine est étroite et son visage diaphane.

Un aventurier conquiert plus facilement un trône qu'un archiduc, fils et petit-fils d'empereur. Les marches de marbre sont glissantes, elles empêchent de grimper au sommet. Nous sommes loin du « tortillon » noir et crasseux que gravissait en courant le lieutenant Bonaparte. L'étiquette invite aux parades. A quoi s'amusent les princes ? A compter les boutons sur l'habit de leurs soldats et à caracoler.

— Le roi de Prusse, disait Napoléon, changeait de mode chaque jour. Je lui appris que se battre était autre chose que de porter de jolis uniformes. Si l'armée française avait été commandée par un tailleur, le roi de Prusse aurait certainement gagné la bataille d'Iéna.

L'homme de génie saisit l'occasion où il la trouve : la première manœuvre de Bonaparte a été à Saint-Roch, au coin d'une rue.

— Je n'ai pas usurpé la couronne, disait-il, je l'ai trouvée dans le ruisseau, le peuple l'a placée sur ma tête.

Aussi, Metternich, malgré le faste, le sacre, les ors et l'alliance autrichienne, a-t-il toujours regardé l'empereur Napoléon comme la Révolution incarnée. C'est elle qu'il combattait dans l'Aiglon.

Jusqu'en 1830, Metternich avait traité le duc de Reichstadt en prince négligeable. Après les journées de Juillet, l'otage de Schœnbrunn est un atout dans son jeu. C'est le roi de cœur, qu'il peut abattre à sa guise. Certes, il aurait préféré voir le petit-fils de son empereur aux Tuileries à la place du gros Louis-Philippe, qu'il n'aimait guère ; mais, à ce moment, la révolution bouillonne en Italie et le roi de Rome symbolise l'idée nationale d'un pays que Metternich avait découpé dans sa cuisine pour engraisser l'Autriche. Les cousins Bonaparte, de graine révolutionnaire, cabalaient avec les carbonari, luttaient, mouraient dans les marches romaines pour l'indépendance de l'Italie.

Désormais, le duc de Reichstadt s'efforce d'imiter son père, il recherche la popularité.

« Chacun reconnaît déjà en lui, écrit le marquis de Caraman, ambassadeur à Vienne, des germes d'ambition qu'il ne serait que trop aisé de faire fructifier et qui rendraient sa position très embarrassante. »

La lecture du *Mémorial* a transformé le prince. Que lui importent les rebuffades !

— On peut toujours ce que l'on veut ! dit-il.

Son père est devenu son modèle, il l'admire, il l'aime : avec quel soin il reproduit ses gestes ! Est-ce atavisme ou cherche-t-il, d'après les portraits, les gravures, les médailles, à le copier fidèlement ? Il se tient les bras croisés, avance le pied de la même façon et, à force de serrer ses lèvres, la lippe autrichienne disparaît sous l'arc napoléonien.

Et voici que cette admiration, maintenant partagée par un officier autrichien, le chevalier de Prokesch-Osten, lui donne un confident dont la tendresse adoucit ses dernières années. C'était le 21 juin 1830, — le hasard fait toujours bien les choses si nous savons deviner les amis qu'il choisit pour nous, — à la table de l'empereur François, Prokesch fut son voisin. Il revenait d'Orient, de Grèce, des pays où les dieux ont des ailes et d'où s'envolait déjà la légende impériale. Ils parlèrent de Lui avec dévotion : l'officier avait écrit un mémoire pour défendre l'honneur de Napoléon après Waterloo ; le prince, reconnaissant, l'avait traduit en italien, en français. A la première parole échangée, une sympathie profonde les unit.

— Vous m'êtes connu et je vous aime depuis longtemps, dit le duc de Reichstadt, qui épanche son cœur.

Enfin, il peut parler sans détour. Il l'interroge :

— Ai-je quelque mérite ? Suis-je appelé à un grand avenir ? Que pensez-vous, qu'espérez-vous de moi ? Qu'en sera-t-il du fils du grand Empereur ?... Ah ! si la France m'appelait, j'accourrais, et, si l'Europe essayait de me chasser du trône de mon père, je tirerais l'épée contre l'Europe entière.

Et Prokesch, pour calmer son âme ardente, lui répond :

— Quand on porte un nom si illustre, quand, dès l'enfance,

on se sait appelé à de si hautes destinées, c'est qu'on est désigné pour de grandes choses.

La Grèce est libre, elle réclame un prince avec un nom éclatant. Pourquoi le duc de Reichstadt ne régnerait-il pas sous les oliviers ? Prokesch s'enflamme et enflamme son jeune ami, qui se voit déjà sur l'Acropole, acclamé par les Athéniens. Mais Metternich est hostile ; la Belgique, la Pologne, la Grèce, iront chercher des rois ailleurs. L'Aiglon a les ailes rognées, le duc de Reichstadt restera dans l'ombre de son père. Le chancelier décrète : « Une fois pour toutes, exclu de tous les trônes. »

Cette formule est lapidaire. Au prince, il ne reste plus que les femmes, la chasse, les parades. On lui permet de faire toupiller son régiment sur un champ de manœuvre, de dresser les chevaux rétifs pour dompter son ambition, de galoper dans le vent qui passe, jusqu'à ce qu'il revienne, harassé, épuisé, fourbu, se jeter tout botté dans sa chambre laquée de noir, où les fantômes l'appellent. Ce soir, il défend qu'on allume sa lampe ; il respire mal, l'air humide l'oppresse, il tousse, il étouffe ; Prokesch est parti. Metternich l'a renvoyé. A eux deux, ils forgeaient des chimères.

Marie-Louise, à Parme, se distrait avec le comte de Bombelles, qu'elle épousera bientôt. Cette archiduchesse butine d'un mari à l'autre, toujours avec le même enthousiasme : elle a l'oubli facile. Elle ne pense plus à Neipperg à peine refroidi, ne se souvient pas que Napoléon, par testament, lui a légué son cœur.

— Si Joséphine avait été ma mère, murmure le duc de Reichstadt à son confident, moi, je ne languirais pas à Vienne.

Ma mère est bonne, mais elle est sans force. Elle n'était pas la femme que mon père méritait.

Les Viennoises sont prêtes à ouvrir leurs bras potelés au Prince charmant dont la langueur poétique les fait soupirer. Passe-t-il au Prater, à l'ombre des tilleuls, on admire sa douceur et sa mélancolie, sa taille longue et flexible. Boit-il un café à la crème dans le Pavillon Chinois avec la comtesse Caroly, les hommes sont jaloux et les femmes aussi. Va-t-il à l'Opéra rêvasser, dans la loge impériale, près de l'archiduchesse Sophie, les dames de la cour provoquent son regard bleu. La danseuse Fanny Essler lui dédie ses entrechats et ses pirouettes, mais elle préférerait s'abandonner au son d'une valse légère que le prince avait lui-même composée.

Depuis quelques mois, il maigrit étrangement ; une fièvre lente le mine et le consume peu à peu. Les médecins l'auscultent, il surprend des airs consternés :

— Tout espoir est-il donc perdu ? Faut-il mourir si jeune et sans renommée ? dit-il en soupirant.

Alors, pour mieux respirer, il se fait porter près de la fontaine dont l'eau cristalline l'apaise ; sa figure émaciée est plus pâle que les lis du jardin, sa poitrine frileuse est enveloppée dans une robe de chambre à raies blanches et rouges. Il grelotte.

— Je suis si faible ; éloignez ces curieux, qu'on ne puisse pas me voir dans ma misère !

Près de lui, le prélat qui l'exhorte n'ose pas lui dire que, demain peut-être, il faudra quitter ce parc familier avec ses boulingrins et ses sapins noirs. Qui donc aura le courage de le préparer aux derniers sacrements ? C'est l'archiduchesse Sophie, sa tendre cousine. Elle trouve un moyen ingénieux pour l'engager à faire ses dévotions. Comme elle allait accoucher prochainement, elle le pria de communier avec elle. Dans

la chapelle du palais, soutenu par la jeune femme, il se traîna jusqu'à la table sainte, tandis que des larmes furtives mouillaient tous les yeux.

Le duc de Reichstadt attend sa mère ; il se sent perdu. Elle arrive enfin, apportant dans ses bagages le berceau aux ailes éployées, offert par la ville de Paris, qu'il voulait revoir encore une fois.

— Ma tombe et mon berceau seront bien rapprochés l'un de l'autre !... Ma naissance et ma mort, voilà donc toute mon histoire.

Le 22 juillet 1832 un orage éclate, la foudre renverse un des aigles qui ornent le château, le prince étouffe.

— Ah ! la mort, la mort ; rien que la mort peut me guérir !

Et, dans son délire, s'accrochant à sa mère :

— Qu'on mette les chevaux ! Il faut que j'aille au-devant de mon père ! Il faut que je l'embrasse encore une fois.

Puis, revenant à lui, se dressant sur son chevet, il cria :

— *Mutter, ich gehe unter !* Ma mère, ma mère, au secours, je descends dans l'abîme !

Marie-Louise tomba à genoux : il était mort.

J'ai visité à Vienne le caveau des Capucins, où demeurent les Habsbourg défunts, rangés côte à côte dans leurs cercueils de cuivre. Un moine, chargé de veiller sur les cendres augustes, m'éclairait d'un flambeau, lorsque je vis soudain une jeune fille blonde, romance de cette crypte funèbre, poser, les joues rougissantes, un bouquet de violettes sur la palme de bronze qui couvre l'Aiglon endormi. Je m'éloignai le cœur moins lourd, songeant qu'un siècle après sa mort le roi de Rome avait la chance inouïe d'être encore aimé.

V

LA DUCHESSE DE BERRY

Quel charme attire vers telle femme ensevelie dans le passé plutôt que vers telle autre ? Est-ce sympathie spontanée de notre part ? Appel d'une âme désireuse de fuir l'oubli ? Sommes-nous libres de notre préférence ? Peut-être. Je voudrais croire, avec Pirandello, que les personnages nous choisissent. S'il en était ainsi, je serais fière de vous conter la vie d'une princesse romanesque qui fit tant parler d'elle à la Cour, à la ville, sous le chaume breton.

Née le 5 novembre 1798, au pied du Vésuve empanaché, un soir où la tempête courbait les pins veloutés de Caserte, Marie-Caroline de Bourbon, duchesse de Berry, ouvre ses paupières pour voir sa nourrice l'emporter hors du palais. Ballottée sur la mer Tyrrhénienne, sa barque fuit l'émeute à toutes voiles vers la Sicile hospitalière. Elle a deux mois, c'est son premier voyage. L'enfant, habituée aux révolutions qui culbutent les berceaux des rois, n'a peur de rien. Que craindrait-elle ? Tout lui est familier. Quand la mauvaise fortune s'attache à ses trousses, elle la cajole si bien que bravement elle se taille dans ses aventures une renommée attendrissante.

Vous plaira-t-elle cette petite Napolitaine, cette femme turbulente, cette mère héroïque, avec ses défauts et ses qualités qui font dire au Roi Louis XVIII : « Chez elle, rien n'est joli, tout est charmant » ?

Sa jeunesse est désirée ardemment à cette cour maussade où le Roi traîne son noble embonpoint en décochant à ses adulateurs des traits légers, toujours les mêmes, toujours applaudis. A la fin du jour, lorsque le soleil sanglant éclabousse les fenêtres des Tuileries, la duchesse d'Angoulême, hantée par l'ombre sinistre des échafauds paternels, broie du gris. Une larme échappée de ses yeux tombe sur ses mitaines dévotes. Peut-elle comprendre les Parisiens versatiles, l'orpheline du Temple ?

Après vingt ans, les princes momifiés par l'exil sont revenus décrépits, mais non mûris. Ils ne reconnaissent pas la France virile, auréolée de gloire, qui a donné à ses enfants l'illusion chérie d'une liberté trompeuse.

Les retours sont dangereux. Qu'un vieil amoureux, après une longue absence, vienne surprendre une femme aimée, naguère aguichante, élégante, frivole, ô stupeur ! il la retrouve toute simplette, poudre envolée, mouches tombées. Est-ce elle, cette oublieuse sans apprêts, fière de ses conquêtes et si raisonneuse qu'il doute de sa mémoire et de son propre cœur ? Décidément l'infidèle boude les revenants ; dans le charivari des révolutions, aurait-elle pris goût aux passades ?

Louis XVIII est le vieux monsieur aux royales bajoues, qui dissimule sa déception sous les déclarations attendries. Au balcon, il sourit à son bon peuple tout en murmurant de sa voix de fausset :

— Les monstres, les jacobins, les scélérats !

Sa Majesté a le cœur sec, le comte d'Artois a laissé le sien sur la tombe de Mme de Polastron. Le duc d'Angoulême,

gauche, insuffisant, se dandine, tandis que le duc de Berry, son cadet, un coureur celui-là, jette sa gourme au risque de passer le trône aux d'Orléans avides.

Pour enraciner la dynastie, que faut-il faire ? Il faut que le duc de Berry choisisse une femme. Qu'il se dépêche ! Il frise la quarantaine, ses cheveux s'envolent et son cou s'épaissit. La duchesse d'Angoulême la lui trouvera. A une princesse arrogante elle préfère la petite cousine ignorante, qui, éblouie par la Cour de France, restera obéissante entre ses mains autoritaires. N'est-elle pas le seul homme de la famille, au dire de Napoléon ?

***

Le 25 avril 1816, dans la chapelle du roi des Deux-Siciles, le cardinal Ruffo bénissait par procuration le mariage de la princesse Caroline. Il était naturel que cet honneur lui échût, car, lorsque Naples fermentait, se rebellait, ce cardinal diplomate, pactisant avec le fameux brigand Fra Diavolo, avait promis au roi de lui rendre son royaume.

— Comment fera Votre Eminence ?

— Sire, j'emploierai tour à tour les clefs de saint Pierre et l'épée de saint Paul.

Il tint parole : la sainte épée acoquinée à celle du brigand fit merveille ; aussi, avec quel orgueil satisfait regardait-il aujourd'hui Caroline agenouillée près de l'infant Léopold, prince de Salerne, qui représentait l'époux absent ! Sa bénédiction descendit sur elle, tendre, onctueuse, paternelle. Le soir, les Napolitains dansèrent la tarentelle et s'embrassèrent gloutonnement à travers les macaronis agiles. La mariée, joyeuse, ouvrit le bal. Dans le port, une frégate pavoisée invitait au départ.

De Paris, pour calmer son impatience, le duc de Berry

envoyait à Caroline, d'une écriture illisible, de gentilles lettres amoureuses que les courriers emportaient au galop.

« Madame et chère femme, aujourd'hui nous sommes unis par les liens sacrés du mariage, liens que je chercherai toujours à vous rendre doux. Je sens combien il doit vous coûter de quitter vos parents, de venir presque seule pour vous unir à un homme que vous ne connaissez pas. Tout ce que j'entends dire de votre esprit, de vos grâces, me charme, me fait brûler du désir de vous voir et de vous embrasser comme je vous aime.

« CHARLES-FERDINAND. »

Voilà des mots qui font rêver une jeune fille, presque une pensionnaire, née au pays des volcans et qui sent son cœur passionné bouillonner d'aise. Mais l'époux ajoute :

« Je suis toujours effrayé de mes trente-huit ans ; je sais qu'à dix-sept ans je trouvais ceux qui approchaient la quarantaine bien vieux, je ne me flatte pas de vous inspirer de l'amour, mais bien ce sentiment si tendre plus fort que l'amitié, cette douce confiance qui doit venir de l'amitié même. »

Les princesses accoutumées à être choisies sans choisir et qui acceptaient le mariage avec un étranger comme la jeune Turque d'autrefois, sans apercevoir même le nez de l'époux, se consolaient avec des babioles et des diamants. Le bonheur était parfois de la fête, mais l'amour rarement en tiers. Elles étaient habituées à ces noces par contumace qui permettaient à des parents cyniques ou craintifs de sacrifier leurs filles à l'équilibre d'une couronne. Aujourd'hui que les jeunes filles indépendantes reluquent leur fiancé tout à leur aise, se marient et se démarient à une vitesse extraordinaire sans consulter personne, sont-elles plus heureuses ?

A l'annonce du mariage de sa tante Marie-Louise avec Napoléon, Caroline avait douze ans. Quel tapage dans les cours, quelle honte pour la famille, quelle stupéfaction !

— L'aurais-tu épousé, mon enfant ? lui demanda sa grand'mère épouvantée.

— Oui, répondit la petite, et, sortant de son bas un canif sicilien, elle esquissa un geste théâtral : Sans doute j'aurais consenti à être sa femme, mais pour le poignarder.

Dans ce pays, les lazaroni querelleurs jouaient du couteau pour agrémenter une conversation orageuse. Caroline les singeait sans deviner que, d'un geste analogue, le destin lui percerait le cœur.

Malgré cette vantardise, notre bonne petite royaliste n'en aurait rien fait, croyez-moi, car les Judiths sont rares et les princesses ne geignent jamais lorsqu'elles partent pour escalader les marches d'un trône. Chauves, borgnes, bossus, les rois sont toujours beaux. Que la Providence leur donne des enfants ! La princesse Caroline était d'une race prolifique. Son aïeule Marie-Thérèse d'Autriche, cette pondeuse impériale, en avait eu seize ; son grand-père, dix-huit ; son père en comptait douze, vraie nichée de petits Napolitains : quel bon augure pour la France !

Tandis que la frégate fleurdelisée porte Caroline vers les côtes de Provence, aux Tuileries on s'occupe de former sa maison. Le Roi, guilleret, écrit au prince de Condé, son cousin : « Ma goutte va beaucoup mieux, nous danserons aux noces de la duchesse de Berry. » En attendant, il choisit les dames chargées d'aller au-devant de Son Altesse Royale jusqu'à Marseille. Mon aïeule, la duchesse de Gontaut, fut l'une d'elles.

Dans mon enfance, mon bon-papa me parlait des événements dont sa grand'mère avait été témoin et qui m'enchan-

taient. Je préférais ces histoires aux contes de fées ; elles étaient fabuleuses aussi, car la vie alors était incroyable et mon grand-père racontait si bien. A travers ces péripéties, on rencontrait l'ogre Robespierre, des cendrillons transformées en duchesses, la baguette changée en sceptre, et même la citrouille, travestie en carrosse, arrêtée devant Notre-Dame avec ses huit chevaux blancs.

Bouche bée, j'écoutais, tout en jouant avec les objets que les princes avaient donnés à ma famille en récompense de sa dévotion. Parmi ces libéralités, que d'objets touchants ! Il y avait une jatte ornée de moutons enrubannés qui peut-être avait servi aux collations de Marie-Antoinette ; la montre de chasse du duc d'Angoulême, que je remontais au risque de briser le ressort. Je ne me lassais pas d'écouter son tic tac bavard qui rythmait le passé ; mais j'aimais surtout égrener en cachette les épaulettes d'or du duc de Berry. Ce n'était pas irrévérence, certes : les enfants n'ont pas le respect de l'Histoire. Si je mêle des souvenirs personnels à ceux de mon héroïne, excusez-moi, il me semble ainsi la rapprocher de nous et escamoter le siècle qui nous sépare d'elle.

Sous le ciel de Provence, les amandiers sont en fleur. Mme de Gontaut voyage avec deux courriers de la livrée du Roi et cueille à la portière une allégresse populaire à laquelle l'exil ne l'a pas accoutumée. Il n'était pas loin le temps où, crottée comme un barbet, elle courait les rues de Londres pour vendre ses aquarelles au duc de Wellington et grimpait sur l'impériale de la diligence. Bercée par ses souvenirs, elle songeait aux soubresauts de la fortune, lorsqu'elle apprend que la berline où elle se prélasse est celle qui a ramené Napoléon de Waterloo à Paris. Cette berline ne renfermait-elle pas dans ses coffres de mystérieuses cachettes dans lesquelles le Corse transportait ses dépêches et ses trésors ?

Mon aïeule, intriguée, espérant en arracher le secret, furette ; sa main curieuse trouve le ressort, qu'elle presse. A l'instant, une planche l'enlève. Horreur ! la voilà couchée sur un matelas étroit, piqué, dur, roulant désespérément toute la nuit sur le lit de misère du grand Empereur. Entre deux cahots, elle tâtonne, ronchonne, cherche le déclic qui doit la libérer de cette fâcheuse posture. Seule la peur du ridicule l'empêcha de crier au secours et d'arrêter ainsi toute la colonne des voyageurs. L'aube la délivra enfin. Elle rajusta son chapeau écrasé, tapota sa robe chiffonnée. On entrait dans les faubourgs de Marseille.

Là, on apprit que la mer n'avait pas été clémente et qu'une vilaine houle peu courtoise avait secoué la frégate de la princesse bord à bord. Le duc de Berry s'affole et lui écrit aussitôt :

« Je sais que vous ne craignez rien ; mais, moi, j'ai peur pour vous. A propos de courage, vous avez été en grand danger sur mer, auprès de cette vilaine île d'Elbe, d'où sont partis tous nos maux l'année dernière. Cela m'a fait trembler ; mais j'ai aimé à apprendre que vous n'aviez pas éprouvé la moindre frayeur. Le sang de Henri IV et de Louis XIV ne s'est pas démenti. »

Comme protecteurs, Caroline a ses aïeux, le majestueux et le bon enfant. Quelles belles références ! Sa chaloupe, commandée par le baron de Damas, entraînée par vingt-quatre rameurs, avance en cadence. Le mistral fait claquer l'étendard royal. Caroline, assise sous un dais cramoisi, incline, pour répondre aux acclamations des vaisseaux, les plumes blanches dont sa tête est parée.

La terre approche : voici sa nouvelle patrie ; son cœur bat, sera-t-elle heureuse ? Que Notre-Dame-de-la-Garde la protège ! Dans la rade, on se dispute son premier sourire.

— Vivent la duchesse et la bouillabaisse !

Elle rit. Les toits grouillent, la ville tangue, les marins tanguent. Déjà un parfum d'ail mêlé au varech taquine les narines. Elle ne déteste pas le relent des ports. Le canon tonne. Est-ce pour elle tout ce tapage et ce tapis d'anémones, de roses et de cytises où ses pieds impatients vont se poser ?

La foule l'admire. La princesse est haute comme une botte et toute menue.

— La pitchoune, voyez comme elle est brave ! crie une poissarde montée sur une barque. Ses yeux, ils sont drôles : l'un regarde Marseille et l'autre Naples.

— Bravo ! ils se rencontreront à Paris ! ajoute un loustic.

— Ses dents sont rangées à la diable, mais sa bouche est mignonne.

— Taisez-vous ! vous n'y connaissez rien. Je vous dis qu'elle est appétissante : notre duc, il a bien de la chance !

***

Ainsi pérore la foule babillarde, tandis que le cortège se dirige vers l'hôtel de ville, où M. de Lévis harangue la princesse. Pendant qu'il ânonne son discours en italien, d'une voix zézayante, elle l'arrête :

— Pardon, monsieur le duc, en français, je vous prie ; je ne connais plus d'autre langue.

Elle avait dit, sans le savoir, les paroles de Marie-Antoinette, sa tante, au cardinal de Rohan. Dieu merci ! le duc de Lévis a le sang moins vif, il ne s'amouracha pas d'elle.

A l'hôtel de ville, l'étiquette exige que la princesse se dépouille de sa nationalité, de ses vêtements même, et qu'elle passe une frontière imaginaire figurée par une table. On se croirait au théâtre : côté cour, c'est la maison napolitaine ;

côté jardin, la française. Le marquis de Rochemore, maître des cérémonies, indique à chacun sa place, le scénario commence. Le prince de San-Nicandro, après quelques courbettes, d'un geste péremptoire s'empare de Son Altesse Royale et s'approche du duc d'Havré.

— Madame, la France vous réclame.

Voici le moment solennel : les pas qui la séparent de la table frontière sont franchis ; un, deux, trois, Caroline est devenue Française.

Aussitôt les Napolitains se précipitent à ses genoux, pleurnichent : c'est l'heure des adieux. Vite ! qu'on lui ravisse sa robe, son châle à ramages, ses gazes criardes où le rouge et le vert se chamaillent ! Ces couturières napolitaines sont des nigaudes. Mme de La Ferronnays étale devant les prunelles éblouies de la princesse un trousseau parisien. Elle choisira une robe blanche ; aujourd'hui elle épouse la France : Caroline doit être entretenue par elle des pieds à la tête.

« Il est impossible d'imaginer l'enthousiasme de ces bons habitants de Provence, écrit la princesse au duc de Berry ; ils me gâtent, j'y suis bien sensible, mais je dirai tout bas à Monseigneur, à celui pour qui je n'ai rien de caché et pour lui seul, je sens le poids de ces honneurs et n'en serai jamais enivrée. »

Tout surprend, mais rien n'étonne Caroline, car son âme est trempée déjà. Les villes se parent pour la recevoir. Toulon l'acclame sur terre, sur mer. La voilà à Aix, où le hasard la fait entrer le jour de la Fête-Dieu.

Son équipage heurte un cortège étrange : Mercure, Pluton, Vénus, Diane, barrent la route. Quelles sont ces déesses plus rieuses qu'Eros qui gambade autour d'elles ? Seraient-ce des Arlésiennes échappées d'un carnaval, des reines descendues de l'Olympe sur cette terre où les Grecs sacrifiaient à leur beauté de marbre colombes et agnelets ? On interroge le pre-

mier venu. C'est une procession du bon vieux temps, imaginée par le roi René pour glorifier la foi, victorieuse du paganisme enjôleur. Le dais du saint sacrement passe entre la reine de Saba, Salomon, les lépreux, le veau d'or, les onze apôtres qui frappent Judas sur la tête, tandis qu'il agite désespérément ses deniers. L'ostensoir d'or s'éloigne, suivi des prêtres porteurs de palmes vertes. La Mort fermait le cortège. A travers ses orbites peintes, elle fixa la duchesse de Berry. Pour chasser le mauvais sort et affermir son courage, la petite superstitieuse toucha une corne rose et lut la dernière missive de son mari :

« Vous êtes un présage de bonheur pour la France et la terreur des factieux. Dans six jours, je vous verrai. J'ai toujours peur que vous ne me trouviez pas beau, car les peintres de Paris ne sont pas comme ceux de Palerme : ils flattent. Avec quel plaisir je presserai votre main. Pressez aussi la mienne si je ne vous déplais pas trop. En vous écrivant, mon cœur m'emporte, je brûle de vous voir. »

La princesse voudrait brûler les étapes. Hélas ! elle doit banqueter sans appétit, sourire lorsqu'elle est lasse, parader tandis qu'un tilleul, un orme ou un saule l'invitent à faire la sieste. Quel métier ! Mais la popularité, quel attrait ! Caroline connaît maintenant le sourire prometteur des foules, sa vie en sera obsédée. Chemin roulant, jacassant avec sa dame d'honneur, Mme de Reggio :

— Regardez nos chevaux, ils ont beau remuer la queue, ne dirait-on pas qu'ils trottent sur place ? Et pourtant vous m'assurez qu'ils font dix kilomètres à l'heure. Parviendrons-nous jamais à Fontainebleau ?

— Je dois avertir Votre Altesse Royale que voici la croix de Saint-Hérem. C'est là que Madame trouvera la famille royale.

— Au carrefour, celui qui a un habit bleu, c'est le Roi, n'est-ce pas ?...

Caroline, secouant le protocole, saute avec des mines gentilles qui accrochent les cœurs, se jette à genoux. Le Roi la relève et joint sa main à celle du duc de Berry :

— Mon neveu, c'est ma fille que je vous donne, car je l'aime déjà comme un père. Rendez-la heureuse.

Épanoui, le futur se penchant vers Mme de La Ferronnays :

— Je l'aimerai !

Caroline, se tournant vers Mme de Gontaut :

— Je le trouve beaucoup mieux que son portrait.

Elle laisse ses jolis doigts raconter à son seigneur qu'il ne lui déplaît pas ; attendri par cette caresse, timide ébauche de voluptueuses promesses, le prince voudrait l'étreindre comme son père, son oncle le roi, sa belle-sœur la duchesse d'Angoulême l'ont déjà fait. Les veinards ! A qui ressemble-t-elle ? Elle a le pied menu de Marie-Antoinette, la bouche ourlée de la duchesse d'Orléans, la grâce de la maison de Lorraine, la majesté des Habsbourg. Ne cherchez pas davantage : elle a hérité de tous les traits de l'impératrice Marie-Louise. Chut !

Ainsi, en dévisageant la princesse qui s'apprivoise, on arrive au château.

— Bonsoir, madame !

L'étiquette interdit au duc de Berry de coucher sous le toit de sa fiancée : cela serait d'une suprême inconvenance. Monseigneur s'éloignera de la ville, ainsi l'ordonne la duchesse d'Angoulême. Le mariage napolitain ne compte pas. On se remariera pour de bon, demain, à Notre-Dame.

Le chœur avait été transformé en salle de fêtes. Sur des colonnes en carton, perchaient des corbeilles remplies de fleurs et de fruits, qui juraient avec le vaisseau gothique. C'était affreux ; la Restauration manquait de goût. Où était David,

pour décorer le temple ? En exil. Où étaient les tapissiers de Notre-Dame ? En demi-solde. Parmi les curieux, quelques vieux grognards comparaient et grognaient. Sans doute les robes de cour étaient portées avec plus d'aisance, mais qu'elles étaient devenues vilaines ! Aux grecques de Joséphine on avait attaché des barbes ridicules ; une lourde mantille remplaçait l'élégant voile de la créole et une espèce de plastron inventé par la duchesse d'Angoulême désespérait les coquettes.

Les témoins des fastes impériaux évoquaient le petit homme aux lauriers d'or. Ils le voyaient encore debout devant l'autel, à la même place où deux princes agenouillés échangeaient leurs anneaux pour continuer la lignée des rois légitimes. Quoique invisible, son image hantait, on avait peur de son ombre. Seul Talleyrand, grand chambellan, ordonnateur indispensable des cérémonies, tout en chantonnant des prières liturgiques apprises au séminaire, ne pensait plus à Napoléon. Maintenant que Prométhée était enchaîné sur le roc, il pouvait étaler à l'aise son ingratitude. A force de se faufiler à travers les régimes, Sa Grandeur a toujours les premières charges ; le hasard lui fait présider le grand couvert en l'absence du duc de Bourbon.

Ce festin donne à la duchesse de Berry une impression de magnificence extraordinaire. Le comte de Cossé, premier maître d'hôtel, précède le Roi. Sa Majesté veut-elle boire, l'échanson le proclame ; les plats se succèdent portés par des serviteurs, l'épée à la main pour défendre des viandes que nul n'attaque, même les roquets. Parées de lourds diadèmes, les dames sont debout, jalouses des duchesses assises sur des tabourets, où elles s'éventent bruyamment car la chaleur est suffocante. Quel vacarme ! Un orchestre de cent violons déchire les oreilles ; les belles ont la migraine, mais pas une invitée n'aurait cédé sa place pour un empire.

Dans la galerie de Diane, sur une estrade surélevée, défilent ceux qui n'ont pas eu le privilège d'être présentés. Aujourd'hui, ils sont admis à se réjouir de l'appétit du Roi. Jamais bourgeois n'ont vu engloutir tant de pâtés dorés, d'ortolans, de volailles marbrées de truffes, de sorbets, pistaches, chocolats, sans compter les croquignoles. En sortant, alléchés par cette bombance, ils courent raconter aux voisins que la France a retrouvé ses traditions. Ce soir-là, ils rêvèrent qu'ils avaient bien soupé et s'endormirent contents.

Le duc et la duchesse de Berry le furent bien davantage lorsqu'ils se retrouvèrent au palais de l'Élysée. Après que le lit nuptial eut été arrosé d'eau bénite, on ne leur épargna pas celle de cour, dont ils se seraient bien dispensés. Ensuite, en leur souhaitant malicieusement une bonne nuit, les princes défilèrent ; les dames d'honneur fermèrent les rideaux. Ils étaient seuls enfin !

Jamais demeure ne fut mieux nommée : le bonheur s'installait dans le palais ; une vie riante, brillante, insouciante s'étirait devant eux. Le duc et la duchesse de Berry étaient heureux, le destin avait réuni deux êtres dont les goûts s'harmonisaient, sans doute pour les séparer bientôt. Amateurs de musique, ils allaient à l'Opéra, à la Comédie, recherchaient les artistes, barbouillaient ensemble des paysages à Bagatelle et se mêlaient à la foule, pour y cacher leur amour.

Un matin qu'ils se promenaient bras dessus bras dessous sur les boulevards, l'orage les surprit ; la pluie ruisselait déjà, la princesse sentait les premières gouttelettes glisser dans son corsage, lorsqu'un jeune homme vint à passer.

— Monsieur, seriez-vous assez aimable pour prêter à ma femme votre parapluie ?

— Volontiers, répondit le passant. Où demeurez-vous ?

— Faubourg Saint-Honoré.

— Le quartier est agréable, on y trouve à se loger ; mais c'est bien cher.

Voilà les princes, rieurs, flanqués de l'inconnu, descendant les boulevards à grandes enjambées. Arrivé faubourg Saint-Honoré, leur compagnon répétait à chaque instant :

— Est-ce ici ?

— C'est plus loin, répondait le duc de Berry.

Devant le portail de l'Élysée, les princes s'arrêtèrent.

— Bien sûr, ce n'est pas là.

— Si, monsieur, ne vous déplaise, voici notre maison.

A ce moment, ils sont reconnus : la foule se découvre, la garde bat aux champs. Le jeune homme, confus, reprend son parapluie d'un air gauche, satisfait cependant de recevoir devant les badauds attroupés les remerciements d'un prince aussi aimable, d'une princesse aussi charmante.

Ces escapades enchantent nos amoureux ; ils les recherchent, grimpent sur les omnibus, s'amusent de riens comme des enfants dont les vacances seront écourtées. Un autre jour, assis devant le bassin des Tuileries, ils taquinaient une barque légère, lorsque la loueuse de chaises vint à passer. Diable ! ils avaient oublié leur bourse. Rougissants, ils se nommèrent, mais la bonne femme, incrédule, n'eut pas confiance en leur mine défaite et, d'un ricanement, les pria de s'asseoir ailleurs.

— Oui, oui, mes petits amis, sur un trône si vous voulez, mais pas sur mes chaises sans bourse délier.

On avait soin de cacher à la duchesse d'Angoulême les flâneries encanaillées de sa belle-sœur. Madame n'a qu'un passe-temps : l'étiquette, qu'elle chérit autant que sa mère

Marie-Antoinette l'avait honnie. Elle désapprouve les fantaisies de Caroline, critique les corsages hardis, où l'œil s'égare, les bas ajourés, les chapeaux audacieux, les tailles sous le menton et surtout les propos trop écervelés de ces frondeuses. La jeunesse mutine se venge en se moquant des révérences guindées de Mme d'Agoult, de la tapisserie baroque de Mme de Damas et des remontrances de Mme de Rougé. Quel ton compassé, rapporté sans doute d'Angleterre par Madame J'ordonne ! C'était à mourir d'ennui. L'écarté passait pour un jeu frivole et, comme récompense, une partie de loto alternait avec un sermon.

Le pauvre duc de Berry, en exil, avait-il assez bâillé dans ces soirées familiales où la pauvreté le retenait captif ! Heureusement qu'à Londres Mme de Gontaut lui donna l'occasion de se divertir. L'ayant fait inviter à l'Opéra, dans la loge du duc de Porland, pendant l'entr'acte elle aperçoit une jeune femme très belle, très pâle, très distinguée, mise simplement et que personne ne connaissait. Cette beauté attire tous les regards, le duc de Berry ne peut en détacher les siens. Les jeunes Français, empressés, tournent autour d'elle ; l'un d'eux lui présente le programme, qu'elle repousse ; M. de Clermont, plus effronté, lui offre un bouquet, qu'elle ne daigne pas recevoir. Troublée par cet hommage insolent, elle n'en est que plus désirable, son teint s'anime. Le duc de Berry, présent à ce manège, trouve fort mauvais qu'on tourmente ainsi cette jeune femme. Mais M. de La Châtre, obstiné, suivit la belle, finit par connaître son nom. Elle s'appelait Anny Brown. Dans le quartier, ses voisins la disaient charitable et douce, mais toujours silencieuse. On n'en sut pas davantage. Plus tard, les curieux apprirent que le vicomte d'Agoult avait été parrain d'une certaine Charlotte et que la duchesse de Coigny était marraine d'une petite Louise. Les méchantes langues

prétendaient que le duc de Berry s'intéressait à ces petites filles, puis les commérages s'éteignirent, on n'y pensa plus jusqu'au soir où le Roi, revenu à Paris, fit une entrée triomphale à l'Opéra.

A ce gala, les loges sont illuminées, toutes les femmes portent des lis. Seule, au second étage, une loge restait vide, lorsqu'on y vit entrer une femme mystérieuse, enveloppée d'un voile de dentelle. N'est-ce pas la dame de Londres qui s'avance, très belle, très pâle ? On chuchote, le cortège approche, un gentilhomme annonce : « Le Roi ! » A ses côtés, paraît le duc de Berry. Dans le silence, on entendit la chute d'un corps. L'étrangère était tombée à la renverse. On l'emporta évanouie. La dame blanche avait disparu. Le duc de Berry, troublé, dit un mot à M. de Clermont, qui s'éloigna aussitôt. Mrs Brown, dont la vie s'était passée loin du monde, arrivée à l'instant même de Londres, ignorait le rang du duc de Berry ; comme elle lui avait donné deux enfants, apprenant subitement la distance qui la séparait de son amant, elle faillit mourir de cette surprise, dont on jasa une heure et qui brisa son cœur.

Le duc de Berry n'est pas toujours fidèle ; Caroline s'en plaint à l'ambassadeur de Naples, le prince de Castelcicale.

— Fermez les yeux, Monseigneur est un mari généreux. Si vous n'avez pas encore accordé à la France l'héritier de ses rêves, vous lui avez donné deux fois des espérances. C'est un gage pour demain. De quoi vous plaignez-vous ?

A force de se régaler de pastèques avec la duchesse d'Orléans, sa payse, le garçon était resté en route. Mais Caroline prétend que, dans la patrie du soleil, jamais pastèque n'a fait mal et que, si ses enfants sont morts en naissant, c'est qu'ils

étaient nés le 13. L'année suivante, elle eut une fille, qui fut confiée à mon aïeule, nommée gouvernante des Enfants de France. On installa Mme de Gontaut à l'Élysée, pour surveiller la duchesse de Berry, qui ne pensait qu'à sautiller.

— Envisageons gaiement l'avenir ! Je suis heureuse, je veux en jouir !

— Caroline, tu ne cherches qu'à t'amuser, répond le prince.

— Pourquoi pas ? Je suis si jeune.

Et, frappant du pied, la rieuse lui met la main sur la bouche :

— Ne va pas encore me parler de veuvage, c'est la plaisanterie du jour, elle m'est insupportable.

Monseigneur tristement sourit.

— J'ai tort, dit-il, mais c'est une idée fixe ; depuis quelque temps, je pense à ton veuvage.

Sur ces mots, il entraîne Mme de Gontaut dans son cabinet, lui montre une lettre ouverte.

— Voyez, je suis certain que ce papier est empoisonné, n'y touchez pas ! Quand je l'ai ouvert, j'ai éprouvé une horrible sensation. Aucune signature, aucune adresse.

— Monseigneur, il faut prévenir aussitôt les agents secrets.

Quelles mains invisibles ont tracé ces menaces sanguinaires ? Déjà sa mort est annoncée à Londres. La braise révolutionnaire couve sous la cendre, des étincelles s'en échappent. Que fait donc la police de M . Decazes ? Elle baguenaude, tandis que les pamphlets circulent. L'opinion s'émeut, les royalistes s'indignent, les idées libérales leur font plus peur que la guillotine ; mais le duc de Berry ne s'occupe pas de politique, le duc d'Orléans s'en charge, et le carnaval chasse ces sombres pensées.

Le dimanche gras, 13 février, comme il s'intéresse à une

danseuse, Mlle Virginie, il propose à sa femme d'aller à l'Opéra. On donne *Le Carnaval de Venise* et *Les Noces de Ganache,* dont la musique est endiablée. Pendant l'entr'acte, ils font une visite aux d'Orléans. Dans la loge, Monseigneur caresse les boucles blondes du duc de Chartres. A ce geste, le public applaudit. Caroline, qui s'était attardée la veille au bal Greffulhe, un peu lasse, partit à onze heures avec Mme de Béthisy et M. de Mesnard ; le prince l'escorta galamment jusqu'à sa calèche.

— Adieu, Caroline, nous nous reverrons bientôt.

Comme il se retournait à demi, il fut bousculé violemment par un homme qui lui donna un coup brutal à la poitrine.

— Prenez garde à ce que vous faites ! s'écrie M. de Choiseul.

Le prince met sa main au côté :

— Je suis assassiné, je tiens le poignard. Je suis un homme mort.

Clermont, Choiseul, le factionnaire, les passants, crient : « A l'assassin ! » et s'élancent à sa poursuite. La duchesse de Berry, qui a tout vu, se jette par la portière ; d'un bond, elle étreint son mari.

— Prends garde, tu me fais mal. Ah ! ma pauvre Caroline, quel spectacle pour toi !

On traîne le malheureux dans le petit salon attenant à sa loge ; chaque mouvement lui arrache un cri ; le couteau planté dans son sein le fait grimacer de douleur ; vainement il essaye d'arracher la lame, supplie Mme de Béthisy de lui rendre ce service. En aura-t-elle le courage ? A peine le couteau sorti de la plaie, le sang jaillit, coule, inonde la duchesse de Berry. Que faire pour arrêter ce sang qui gicle ?

— Je suis mort ! Un prêtre ! Venez, ma femme, que je meure dans vos bras !

L'assassin allait s'échapper lorsque, sous l'arcade Colbert, un garçon de café l'arrêta.

— Monstre, qui a pu te porter à commettre un pareil attentat ?

— Les Bourbon sont les plus cruels ennemis de la France, répond Louvel d'un ton hargneux.

Pendant ce temps, le duc de Berry demandait :

— Est-ce un étranger ?

Et, comme M. de Clermont hochait la tête.

— Il est bien cruel de mourir de la main d'un Français. Quelle angoisse ! J'étouffe, j'étouffe, de l'air, de l'air !

La porte ouverte, les sons des violons entrent joyeusement ; ses soupirs répondent aux accords de la musique. Aussitôt la nouvelle se répand, vole de bouche en bouche du parterre au paradis. Les masques affluent, danseuses en tutu, figurants, seigneurs en habits de fête, ce monde chamarré, déguisé, consterné se pousse pour écouter les hoquets du prince expirant.

Hélas ! sa vue s'obscurcit.

— Caroline, êtes-vous là ?

— Oui, et je ne vous quitterai jamais.

A peine arrivé, son chirurgien, voyant le sang se coaguler, suce la blessure :

— Que faites-vous ? lui dit Monseigneur. Prenez garde, le poignard est peut-être empoisonné.

Il ne cessait de réclamer un prêtre. Dès qu'il aperçut l'évêque de Chartres, avec quelle humilité touchante il demanda pardon de ses fautes et des scandales qu'il avait pu donner aux hommes ! Dieu merci, le ballet finissait, la musique s'était tue. Le comte d'Artois, le duc et la duchesse d'Angoulême se tenaient accablés devant le lit de sangle, accessoire des tragédies, où le malheureux présentait sa plaie béante.

Lorsque Mme de Gontaut apporta endormie dans ses langes Mademoiselle, le prince fit un effort pour l'embrasser.

— Pauvre enfant, puisses-tu être moins malheureuse que ton père !

Plus calme, il murmura alors quelques mots à sa femme.

— Oui, qu'on aille les chercher, répondit Caroline ; je veux vous prouver que je ne les abandonnerai pas...

Quelles sont ces deux petites filles qui s'approchent, tremblantes, mêlant leurs larmes à celles de Monseigneur, qui les exhorte en anglais ? Ce sont les filles de la belle Mrs Brown.

— Je vous promets de leur servir de mère, dit la duchesse de Berry, et elle répéta : Charles, Charles, j'ai trois enfants à présent.

— Elle est sublime, renchérit la duchesse d'Angoulême, nous les adopterons.

Afin d'obtenir des aveux de l'assassin, Decazes l'avait fait placer dans un cabinet à côté du petit salon, d'où Louvel pouvait entendre derrière la mince cloison la voix de sa victime. Sa physionomie fouinarde, son air féroce trahissaient son contentement ; il ne regrettait pas son attentat, qu'il eût répété le lendemain avec joie, si aujourd'hui sa main avait tremblé. La duchesse de Berry était toujours à genoux près de son mari, qui, ayant conscience de sa fatigue, lui dit :

— Caroline, ménagez-vous pour l'enfant que vous portez dans votre sein.

A ces mots, le meurtrier crispe ses doigts de rage : son crime devenait inutile. Il voulait exterminer une race, « mais du sang de nos rois quelque goutte échappée » laissait germer l'espérance.

— Je souffre horriblement, soupire le patient. Ah ! que la mort est lente à venir ! Caroline, le 13 est une date fatale pour nous.

Au petit matin, le prince, qui attendait le Roi avec impatience, entendit les chevaux de l'escorte qui s'arrêtaient bruyamment. Hissé, poussé dans son fauteuil, Louis XVIII fit son entrée.

— Sire, pardonnez-moi d'avoir troublé votre repos.

— Mon neveu, il est cinq heures, j'ai fait ma nuit.

Le duc de Berry finissait la sienne. Entre deux syncopes, on l'entendit qui disait :

— Grâce, grâce pour l'homme ! C'est un insensé, je vous demande son pardon.

L'agonie entrecoupait ses paroles...

— Vierge sainte, miséricorde !

La duchesse de Berry se jette sur son corps.

— Il est à moi, on ne me l'enlèvera pas !

La mort l'avait déjà ravi. Le Roi s'approche de son neveu et lui ferme les yeux avec majesté et indifférence : les catastrophes ne le touchaient plus.

Caroline regarde les paupières à jamais closes de son mari ; alors, d'un geste brusque, elle se lève, elle crie et tombe sans connaissance. Sosthène de La Rochefoucauld, profitant de son inconscience, l'emporte à l'Élysée. Mon aïeule resta près d'elle, essuya ses larmes, l'aida à retirer sa robe humide de sang, que nous avons conservée dans nos archives. En touchant cette robe blanche que le sang séché avait colorée de rouille, j'évoquais la nuit d'épouvante dont il ne reste que cette relique.

La France est plongée dans le deuil. Qu'il fait sombre chez la duchesse de Berry ! On a tendu de drap noir glaces, fauteuils, tabourets. C'est dans ce funèbre décor que la princesse attend sa délivrance, rêvant qu'elle présente son fils à saint

Louis, qui l'enveloppe de son manteau bleu. Séchez vos larmes, Madame ! Le 28 septembre, l'allégresse s'installe au palais.

Il est né, l'enfant du miracle,
Héritier du sang d'un martyr !
Il est né d'un tardif oracle,
Il est né d'un dernier soupir !
Aux accents du bronze qui tonne,
La France s'éveille et s'étonne
Du fruit que la mort a porté.
Jeux du sort, merveilles divines,
Ainsi fleurit sur des ruines
Un lis que l'orage a planté !

Par ces strophes qui sont sur toutes les lèvres, Lamartine chante Henri, duc de Bordeaux. Le garçon est vivace, il crie, tempête déjà.

— Taisez-vous, Monseigneur, goûtez ce jurançon du pays béarnais, il vaut bien le lait de votre nourrice.

Le Roi sourit, prend le petit piailleur dans ses bras.

— Ceci est à moi.

Et, offrant un bouquet de diamants à la mère, il ajoute :

— Cela est à vous.

Paris est de bonne humeur : le peuple raffole des baptêmes, des dragées et des feux d'artifice. Tout le monde est joyeux, excepté le duc d'Orléans, qui rit jaune et félicite la mère et l'enfant avec une figure à l'envers. Ce jour-là, il ressemblait plutôt à un coing qu'à une poire.

Voici la duchesse de Berry veuve et mère. Que ses voiles sont seyants, que ses langueurs sont touchantes ! Peintres, poètes, s'en inspirent ; chacun y va de son couplet. Après Lamartine, Victor Hugo. Il a vingt ans ; Caroline est sa muse, il dédia ses premiers vers à son fils :

Oui, souris, orphelin, aux larmes de ta mère,
Écarte en te jouant ce crêpe funéraire
Qui voila ton berceau des couleurs du cercueil,
Chasse le noir passé qui nous attriste encore,
Sois à nos yeux comme une aurore!
Rends le jour et la joie à notre ciel en deuil!

Ne nous laissons pas duper par les hyperboles de ces poètes illustres, futurs républicains : cette aurore était un feu de paille. Louis XVIII est mort, Charles X, charmeur mais faible et têtu, voit surgir une opposition qu'il brave, tiraillé par la gentilhommerie et les jésuites insidieux. Que faire ? Réveiller ses partisans, stimuler les royalistes qui lui glissent entre les doigts ? Il décide d'envoyer la duchesse de Berry faire un tour dans les provinces de l'Ouest. Caroline accepte avec transport cet ordre. Quel bonheur ! Enfin elle va jouer un rôle !

A peine est-elle en Vendée qu'entourée de Mmes de Charette, de La Rochejaquelein, de Bonchamps, de Suzanet, elle galope à travers les landes. Plus de faste, plus d'étiquette, quelles délices ! Dans les fermes, on mange des crêpes rousses, on boit le cidre qui pétille ; du Bocage au pays bretonnant, les clochers à jour carillonnent, les drapeaux usés sortent des fourreaux, la terre de granit a tremblé de joie. Madame revit ces heures farouches : « Si j'avance, suivez-moi ; si je recule, tuez-moi ; si je meurs, vengez-moi ! » Elle plante une croix sur la tombe de La Rochejaquelein, élève un monument à d'Elbée, se recueille dans la chaumière de Cathelineau.

— Ah ! la brave petite femme ! elle n'a pas peur, disent

les gars qui déchargent leur mousqueterie sous le nez de son cheval et lancent en l'air leurs chapeaux ronds.

De colline en colline, les feux de joie s'allument, on la reçoit au son du biniou. Qu'il est divertissant de danser la ridé avec ceux de Sérent, de Clisson et de Josselin ! Sa simplicité captive les paysans, elle les subjugue. Un Breton ne reprend jamais le cœur qu'il donne. De ville en ville, elle gagna le Midi ; sa promenade fut triomphale, à Blaye elle entra sous les fleurs.

Comment ces hommages n'auraient-ils pas grisé cette jeune veuve privée d'amour, que l'inaction rongeait ? Insouciante, elle ne prête pas l'oreille aux mécontents, cajole ce bon duc d'Orléans et obtient pour lui le titre d'altesse royale qu'il convoitait en attendant mieux. Caroline est une nièce prévoyante. Mais l'opposition fermente, le trône vacille ; pour le redresser, Charles X, aveugle, signe les fatales ordonnances.

A Saint-Cloud, il jouait au whist ; on se battait à Paris. Caroline, exaltée par le péril, le suppliait de lui permettre de rentrer dans la capitale. Là, elle monterait à cheval avec son fils en croupe ; d'un sourire, elle électriserait la foule. Le Roi s'y opposa. Quel malheur d'être une femme ! Rester, attendre. Attendre quoi ? Qu'il fût trop tard ! Et, avec sa longue-vue braquée sur Paris, elle observait les tours de Notre-Dame.

— Ah ! mon Dieu ! je vois le drapeau tricolore.

Quelques jours après, Louis-Philippe était roi, Charles X s'embarquait avec sa famille à Cherbourg.

Dans un château d'Écosse, à Holyrood, où les exilés se morfondaient, Caroline dans sa tour solitaire lisait des romans

de Walter Scott et des lettres de Vendée, reflets d'un pays en effervescence. Par une journée pluvieuse, talonnée par l'ambition, elle s'enfuit pour répondre à l'appel des provinces fidèles.

« Vendéens, Bretons, je suis enfin parmi ce peuple de héros, je me place à votre tête, sûre de vaincre avec de pareils hommes. Henri V vous appelle ; sa mère, régente de France, se voue à votre bonheur. Vive le Roi ! Vive Henri V ! »

Voilà sa proclamation qu'on va lire dans les chemins creux.

Caroline ignore que ses partisans n'ont ni poudre ni fusils, que rien n'est prêt et que le gouvernement dispose d'une nombreuse armée pour la combattre. Elle s'imagine qu'à son approche les soldats tourneront casaque. Ne suffit-il pas pour cela d'un mouchoir blanc ? Qu'il est beau le mois de mai breton lorsque sur la lande les ajoncs éparpillent l'or et que les pommiers rejettent leurs fleurs virginales ! Mais ce n'est pas l'heure de rêvasser. La police est à ses trousses ; Caroline joue à cache-cache avec les gendarmes, couche dans les étables, enfonce dans la boue, passe comme un furet; on l'a vue par ici, demain elle sera là avec sa veste verte, ses culottes bouffantes et ses gros souliers : il n'y a plus de duchesse de Berry, il n'y a plus que Petit-Pierre.

Par des sentiers détournés, Berryer, qui allait plaider un procès à Vannes, parvient jusqu'à la princesse ; il l'implore de renoncer à un dessein dont la réalisation paraît chimérique. Que lui importent l'éloquence de Berryer, les conseils de Chateaubriand, les avis de Charette ! Elle s'en moque :

— J'aime mieux mourir sur cette noble terre que d'accepter pour moi et ma famille la fin des Stuarts.

— C'est Walter Scott le coupable, c'est lui qu'il faudrait pendre, dit un capitaine attristé devant tant d'héroïsme inutile.

— Madame, nous vous suivrons jusqu'au bout du monde, soupirent ses admirateurs résignés.

Quel malheur ! A Vitré, à Château-Gontier, les soulèvements sont écrasés ; les colonnes mobiles, en fouillant, ont trouvé au château de La Charlière les traces du complot, les noms des complices. Il est temps de fuir. Fuir, jamais ! Sans tarder, elle signe l'appel aux armes pour la nuit du 3 juin :

« A moi, tous les gens de cœur ! Dieu nous aidera à sauver notre patrie. Petit-Pierre n'abandonnera pas ses amis ! »

A Saint-Fiacre, le tocsin sonne comme autrefois ; Caroline enfourche la jument de ferme, passe souple comme une anguille sous le nez des patrouilles ; on se canarde dans les manoirs, les chaumes flambent. Trois cents hommes de Charette attaquent deux compagnies de ligne. Quelle folie ! Les Vendéens, pris à revers, sont dispersés près du Grand-Chêne ; le parti royaliste est abattu.

Cette fois, il faut se cacher habilement. La campagne n'est plus sûre. La duchesse de Berry et son amie Eulalie de Kersabiec, déguisées en paysannes, cheminent vers Nantes. Elles ont posé des coiffes sur leurs boucles ébouriffées, leurs cottes se balancent, des sabots chaussent leurs pieds délicats. Chacune porte à son bras un panier garni d'œufs frais. En route pour la foire. Mesnard sera le métayer. Caroline a enlevé ses sabots qui la blessent. Quelle imprudence ! Ses pieds sont plus blancs que le pain du dimanche, ils vont la trahir. Vite elle les trempe dans une flaque boueuse : la voilà prête à berner les mouchards de Louis-Philippe.

— Avez-vous quelque chose à déclarer ?

— Dame, non, répond Caroline, qui croque une pomme.

L'état de siège est proclamé, la ville pleine de soldats. De gîte en gîte, elle finit par se fixer chez les demoiselles Du Guini, rue Haute-du-Château. Pour tromper les heures si

longues, la batailleuse se transforme en diplomate ; neuf cents lettres sont chiffrées dans cette masure. Quelle correspondance ! Enfin elle reçoit une missive du Roi. Charles X désapprouve cette équipée, fatale à la monarchie, l'invite à revenir partager son exil. Mais peut-on renoncer au frisson délicieux des conspirateurs ? Sa retraite est introuvable, elle communique avec une cachette invisible qui servit d'asile à ceux de 93.

A chaque alerte, une sonnette avertissait Caroline ; ainsi elle passa cinq mois. La police désespérait de la découvrir lorsqu'un certain Simon Deutz, juif converti, agent légitimiste, qui avait été en rapport avec elle en Italie, promit à Thiers de la lui livrer pour cinq cent mille francs. La somme était rondelette : Thiers n'hésita pas. Voici le misérable à Nantes ; il découvrit enfin la maison de la fugitive et obtint un rendez-vous secret. A peine était-il entré qu'un inconnu apporta un pli.

— Deutz, on m'avertit que je serai trahie par quelqu'un en qui j'ai toute confiance. Ce ne serait point vous ?

— Oh ! Madame, me soupçonner d'une pareille infamie, moi qui ai donné tant de marques de dévouement à Votre Altesse Royale !

Et il se retira.

M. Guibourg, attaché à la princesse, vit soudain par la fenêtre reluire des baïonnettes.

— Sauvez-vous, Madame, sauvez-vous !

La cachette avait été essayée d'avance : Mesnard, Guibourg, Mlle de Kersabiec s'y précipitèrent et fermèrent la plaque qui les séparait de la cheminée. A ce moment, les soldats, précédés du commissaire, entrent, montent droit à la mansarde.

— Voici la salle d'audience, il s'agit de trouver la mâtine !

Tapez, sondez les murs à grands coups de hache, dit le commissaire.

Les morceaux de plâtre s'éboulent sur les captifs.

— Nous allons être écrasés, murmure Caroline. Ah ! mes pauvres enfants !

Comme on ne trouvait rien, le préfet crut la duchesse évadée et ordonna la retraite ; mais, par précaution, il laissa deux gendarmes. Les malheureuses victimes, blotties dans cette fameuse cheminée ouverte au vent, grelottaient ; les gendarmes aussi. Hélas ! pour se réchauffer, ils allumèrent une magnifique flambée qui crépita sinistrement.

Bientôt, le mur fut brûlant, la plaque rougissait. Deux fois la robe de la princesse prit feu ; deux fois, à pleines mains, elle éteignit la flamme. A moitié asphyxiés, ils suffoquaient, lorsque Mlle de Kersabiec, par un mouvement involontaire, déplaça la plaque ; aussitôt leurs tortures redoublèrent.

— Qui est là ? grommela un gendarme.

— Nous nous rendons, répondit Mlle de Kersabiec ; nous allons ouvrir, ôtez le feu.

Pendant seize heures, ils étaient restés enfermés dans cette fournaise.

— Général Dermoncourt, j'ai rempli les devoirs d'une mère pour reconquérir l'héritage de son fils. Si vous ne m'aviez fait une guerre à la saint Laurent, vous ne me tiendriez pas à l'heure qu'il est.

Ainsi sortit Caroline, tête haute, non comme une prisonnière, mais en souveraine. J'ai entendu raconter que Thiers offrit à Deutz le prix de sa trahison avec des pincettes.

Le 15 novembre 1832, les portes de la citadelle de Blaye se

verrouillent derrière la duchesse de Berry. Surtout, qu'elle ne s'évade pas ! Officiers de piquet, colonel, général, transformés en espions, épient la dangereuse prisonnière. On lui a laissé deux perruches, un petit chien, Mlle de Kersabiec, Brissac et le fidèle Mesnard. Caroline n'est pas démoralisée. Elle aurait quelque raison de l'être. Pourtant tout est prétexte à fâcherie. Lui refuse-t-on les journaux carlistes ?

— Voilà le système de vexations qui commence ; c'est ce coquin de Thiers qui a fait cela ; j'en écrirai à Paris, car enfin suis-je la nièce du duc d'Orléans ? Je veux être jugée. Il n'y a donc pas de justice pour moi ? Nous verrons qui me condamnera en France !

Chateaubriand, révolté, se propose comme défenseur : « Illustre captive, votre fils est mon roi ! » Quelle belle cause, plaider contre le chapardeur de trône qui retient sa nièce en prison pour la déshonorer !

Depuis quelques jours, la duchesse de Berry est souffrante. Elle se plaint de rhumatismes aux entrailles, lorsque ses gardiens croient s'apercevoir qu'elle s'arrondit étrangement. Allait-elle avoir un enfant ? Avisé aussitôt, Louis-Philippe, émoustillé, radieux, dépêche le général Bugeaud à Blaye, avec l'ordre formel d'empêcher, coûte que coûte, un accouchement furtif. Oh ! le vilain rôle, mon général ! Accepter d'être le délateur d'une femme malheureuse, lui ravir son secret, provoquer cyniquement un scandale, quelle ignominie ! Entre le Roi qui commande et le serviteur qui obéit, je ne sais où vont mes préférences.

Pauvre princesse, s'évadera-t-elle ? A chaque barque qui passe, ses gardiens redoublent de vigilance. Hélas ! tout espoir s'évanouit. Traquée, relancée, pressée par des médecins qu'on lui impose, lasse de toutes ces comédies, elle avoue entre deux sanglots qu'elle s'est mariée secrètement en Italie. Oui, elle

attend un enfant ; qu'on lui rende la liberté ! Pas encore...

A la première alerte, grand branle-bas : le général, qui somnolait, saute de son lit, enfile un pantalon, bouscule sage-femme, accoucheur, pour recevoir dans ses grosses pattes le poupon. Embrassant l'être fragile qu'on lui présente, Caroline murmure :

— Il sera bien content, lui qui désirait tant une fille.

Quel est l'heureux père ? Où est-il ? Mystère !

Étrange destinée. La duchesse de Berry passe entre deux berceaux, l'un tout en or offert par la ville de Bordeaux pour coucher l'enfant du miracle, l'autre en osier prêté par la concierge de la prison pour recueillir Anne-Marie, pauvre innocente qui prive sa mère de la tutelle des Enfants de France et arrache de son front l'auréole dont ses admirateurs l'avaient coiffée.

A peine remise de ses couches, la duchesse de Berry est priée de déguerpir au plus vite : qu'elle aille au diable, à Palerme si elle veut ! Le jour du départ, elle a roulé un « mimi » autour de son cou, boutonné ses gants jaune cocon ; la voilà prête et fort belle, ma foi. Mesnard, triste chevalier, suit avec le châle à damier ; la nourrice porte l'enfant ; le général Bugeaud, rengorgé comme un dindon, offre son bras à Caroline sous les regards narquois des badauds qui ricanent. Ainsi s'embarque sur l'*Agathe* l'héroïne des grands chemins.

Lorsqu'on découvre les côtes siciliennes où son frère est roi, elle retrouve sa gaieté, taquine son geôlier, le compare à Hudson Lowe et le nargue devant l'équipage moqueur. Un coup de vent enlève sa fameuse casquette :

— Général, si l'on rapportait votre casquette à Mme Bugeaud, elle vous croirait noyé.

— Bah ! Madame, si ma femme me croyait mort, elle ferait comme tant d'autres veuves ; elle prendrait un jeune et

vigoureux mari qui lui ferait promptement oublier le défunt.

L'impudent ! Caroline lui tourne le dos. Le général, dont l'épiderme est chatouilleux, n'admet pas cette leçon. Aussi, avec la brusquerie d'un soudard, il l'apostrophe :

— Je vous préviens que, si vous reparaissez jamais en France, je solliciterai de marcher contre vous et je ne manquerai pas de vous envoyer des coups de fusil.

Ah ! les bonnes paroles ! Un peu plus, elle l'embrasserait : on la prenait donc encore au sérieux. Hélas ! tout s'efface, sauf le ridicule, et son odyssée finissait en berceuse. Une ville blanche émerge, les palmiers de son enfance lui font signe, l'*Agathe* accoste, voici Palerme.

Sur la passerelle, quel est ce beau chambellan dont le visage s'assombrit d'un collier de poils follets et qui incline l'échine si bas ? C'est l'époux de la duchesse de Berry, le comte Hector Lucchesi Palli, que les Palermitains ont baptisé saint Joseph. Hector n'est pas bouillant, il paraît plus froid qu'un glaçon, son indifférence polie étonne. Aurait-il oublié sa fille ? On le dirait : il ne demande même pas à voir la petite.

Peu importe ! Caroline babille, s'efforce de dégeler son jeune compagnon, qu'elle entraîne. La corvette s'éloigne, salue. Devant nos trois couleurs joyeuses, qui égayent l'azur sicilien, la princesse devine que le drapeau blanc sera le linceul de la royauté. Par le porte-voix, le général Bugeaud braille :

— Au revoir ! comtesse Lucchesi Palli !

— Au revoir ! père Bugeaud ! répondent les futurs amoureux tandis qu'ils roulent cahin-caha dans un carrosse vieillot, emportés vers une vie conjugale dont l'Histoire se désintéresse, car ils eurent beaucoup d'enfants et pas une aventure : c'est ce qu'on appelle le bonheur !

TABLE DES MATIÈRES

I. — La Fayette 3
II. — Murat devant le sphinx 21
III. — La Duchesse d'Abrantès 45
IV. — L'Aiglon à la Gloriette de Schœnbrunn 72
V. — La Duchesse de Berry 96

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 5-1933.

" Hier et Aujourd'hui " 3 francs 75

Suite des ouvrages parus dans cette collection :

LENOTRE (G.)
de l'Académie française.

De la prison à l'échafaud.
D'une Révolution à l'autre.

MADELIN (LOUIS)
de l'Académie française.

Les grands serviteurs de la Monarchie : Richelieu, Mazarin, Colbert, Louvois.

MALO (HENRI)
de l'Académie de Marine.

Corsaires et flibustiers,

MORAND (PAUL)

A. O. F, (de Paris à Tombouctou).

MURAT (PRINCESSE LUCIEN)

La Grande Catherine, Impératrice de Russie.
Les errants de la gloire.

NOLHAC (PIERRE DE)
de l'Académie française.

Marie-Antoinette à Versailles.

REBOUX (PAUL)

Une Merveilleuse : Mme Tallien.
Madame Du Barry.

SOREL (ALBERT)
de l'Académie française.

Bonaparte en Italie.

THARAUD (JÉROME et JEAN)

Le Maroc.

TINAYRE (MARCELLE)

Madame de Pompadour.

Deux volumes nouveaux chaque mois.

Ce volume a été constitué d'une part, pour le premier chapitre, de pages reproduisant La Fayette *(Nilsson, éditeur, 1 volume 15 francs) et d'autre part, pour les autres chapitres, de pages entièrement inédites.*

Illustration de la face de la couverture : *Derrière la figure de la gloi Murat, le Duc de Reichstadt, la Duchesse d'Abrantès, la Duchesse de Ber*

Illustration du revers de la couverture : *Murat*, d'après un tableau Girodet.

(*Photo Bulloz.*)

BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 22415 5348